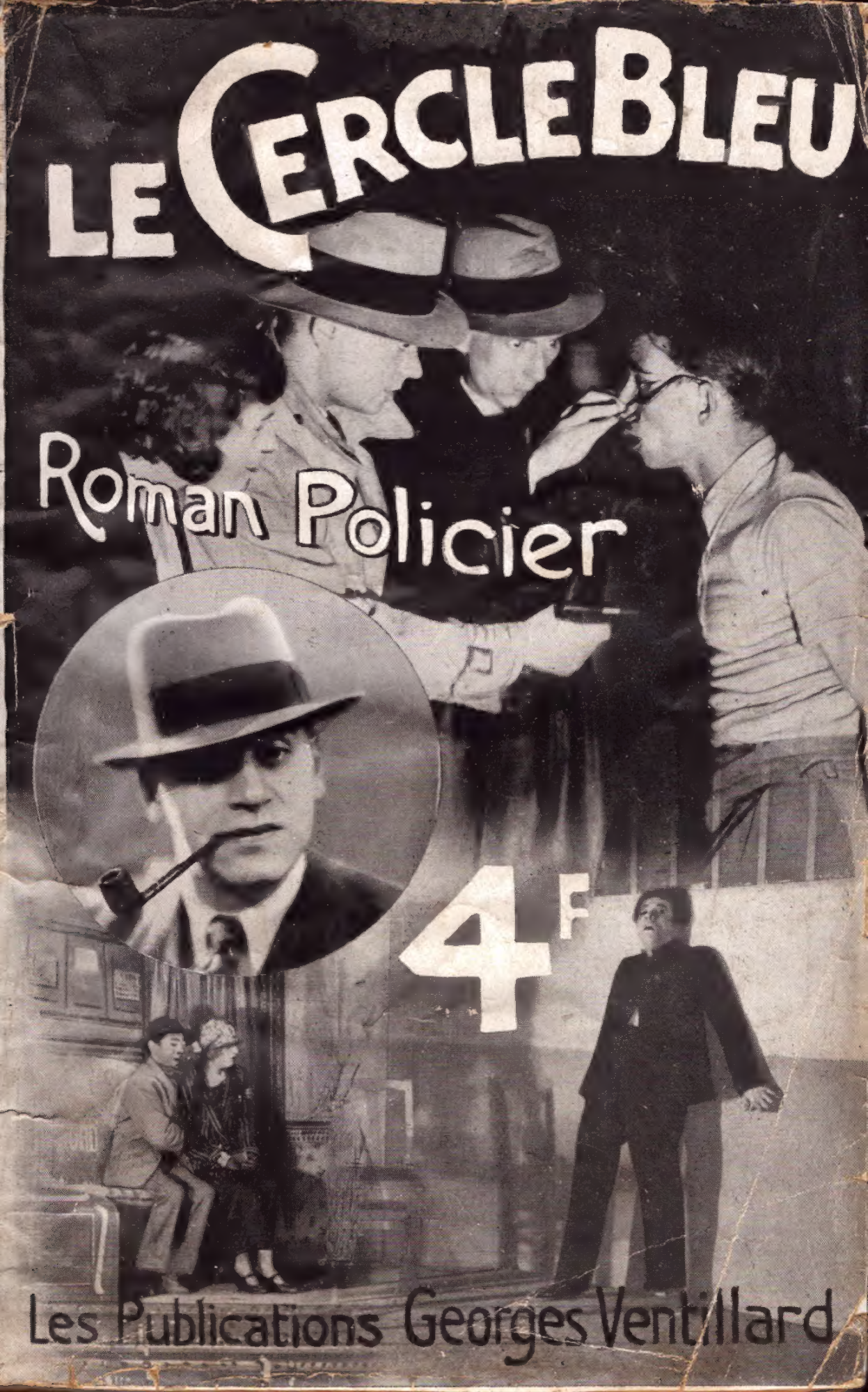
LE CERCLE BLEU

Roman Policier



4 F

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures (*Epuisé*)
Le Bacille BX 766
La Treizième main (*Epuisé*)
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
Le Mystère du Paon
L'Etrangleur
Le Club du Serpent Noir
Les Yeux tatoués
Le Décapité
Le Secret du Mamilloria
Phare N° 313
" L'Amiral Corbier "
Le Laboratoire du Docteur Bass
Systratis
Les sept Colpatroz
Le Marchand d'Horreurs
Trois As

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco
contre 4 fr. 50 en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

LE CERCLE BLEU

(H62)

EDWARD BROOKER

LE CERCLE BLEU

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

1937

CHAPITRE PREMIER

En mission secrète

— Le vicomte Takuma, Excellence !

Le laquais en livrée qui avait introduit l'arrivant quitta silencieusement le grand salon dont il referma derrière lui la double porte capitonnée.

La pièce était immense, grandiose, décorée de trumeaux et de dorures, et très haute de plafond.

Le personnage annoncé s'avança d'un pas ferme jusqu'au bureau de style, important où l'on distinguait, assis à contre jour, quelqu'un dont la silhouette se précisa au fur et à mesure que le visiteur s'en rapprochait.

L'homme qui venait d'entrer s'inclina profondément jusqu'à terre, sans mot dire, dans une curieuse révérence, assez caractéristique pour qu'on puisse reconnaître celle en usage

chez les Japonais de haut rang : puis, il attendit.

Le vicomte Tokate Takuma — attaché spécial de l'Ambassade du Japon à Paris — vouait une admiration respectueuse à son Excellence l'Ambassadeur de sa Majesté l'Empereur des Nippons : le marquis Kakuko Okakura.

Le visiteur était encore un tout jeune homme.

Il est difficile pour un Européen de discerner à ses traits et à ses manières l'âge véritable d'un de ces êtres qui viennent d'Asie et se ressemblent tous entr'eux; mais pour un des leurs ce n'est qu'un jeu. Car c'est une des particularités des asiatiques de garder jusqu'à l'âge mûr une certaine expression de jeunesse alors qu'il existe, parmi leurs compatriotes, des adolescents dont la peau ridée évoque une vieillesse prématurée. Que de visages aux yeux bridés, aux joues plissées trompent le regard le plus attentif !

Mais Tokate Takuma était réellement au début de sa carrière de diplomate, et par conséquent, portait à peine ses trente ans. Comme tous les jeunes gens de son rang et d'éducation égale à celle qu'il avait reçue, il éprouvait un grand enthousiasme pour son métier et entrevoyait l'avenir avec espoir, rêvant de

devenir une célébrité dans le milieu qui l'entourait et le captivait tant.

Attaché depuis un an à l'Ambassade, il avait déjà rendu de signalés services qui lui valaient l'estime et la confiance des représentants de son pays, et il s'était fait ainsi une certaine renommée. On chuchotait même que Son Excellence l'Ambassadeur l'honorait de sa bienveillance et le protégeait tout particulièrement, ce qui était pour le débutant un précieux encouragement.

Le marquis Okakura, quant à lui était digne de porter le titre envié qui lui avait été conféré. Ce Ministre semblait être le descendant accompli — un des derniers, sans doute — de ceux qui, méprisant les choses d'Occident n'en savent pas moins démêler avec une habileté consommée et une ruse toute orientale les intrigues qu'on leur confie.

Cet homme aux manières distinguées, aux gestes adroits et pondérés, aux paroles précises et concises, accusait environ soixante ans et, dans son visage immuable, rien ne frappait qui trahisse la moindre de ses pensées si ce n'étaient deux petits yeux, mobiles et perçants, qui dévisageaient avec insistance ceux qui le sollicitaient sans que ces derniers puissent en déduire qu'elle était son opinion.

On attribuait précisément au marquis

Okakura cette parole qu' « un bon diplomate doit toujours rester impassible ». Lui, dans n'importe quelle circonstance, en face, des pires difficultés, ne montrait jamais les réactions qu'il subissait.

A deux reprises déjà, le marquis Kakuzo Okakura avait fait partie du Gouvernement de son pays se voyant attribuer, bien entendu, le portefeuille des Affaires Etrangères, mais quand il y avait une situation embrouillée à éclaircir à l'étranger, il demandait l'autorisation de remettre sa démission et partait... Toujours actif et dévoué à la cause de sa patrie, l'Ambassadeur se jouait des complications qui surgissaient autour de lui et qu'il semblait rechercher, jugeant là que c'était le vrai but de sa vie.

Au salut de son collaborateur, il répondit par un geste hautain et paternel à la fois, puis le considéra quelques minutes d'un air visiblement préoccupé — chose rare — tandis que ce dernier s'immobilisait. Enfin, le haut fonctionnaire prit la parole :

— Asseyez-vous, vicomte... Une cigarette ?...

— Merci, Excellence.

— Si je vous ai fait appeler, commença après un long silence l'Ambassadeur de sa belle voix grave, c'est que j'ai besoin de vous.

— Toujours à votre disposition, Excel-

lence ! Vous savez que je vois là un double honneur: servir ma patrie tout en répondant votre confiance.

— Oui, la patrie ! murmura l'Ambassadeur pensivement, nous vivons pour elle et lui devons reconnaissance parce qu'elle est notre vraie mère. J'ai la plus grande confiance en vous, vicomte, comme vous venez de le dire, et je suis certain que vous la justifierez, c'est dans votre caractère. Mais il ne s'agit pas de tergiversations, nous sommes en présence de faits et non de mots : le moment est venu de prouver votre dévouement à notre Empereur.

Le marquis se leva alors, et s'approcha à pas lents du large fauteuil qu'occupait son visiteur.

— Une affaire dont je ne puis vous expliquer les détails aujourd'hui, mais croyez qu'elle est d'une importance capitale. J'ai ici des papiers d'une valeur inestimable pour nous qui doivent être remis dans les quarante-huit heures à l'Ambassade du Japon à Vienne. De là, on les enverra par un courrier spécial à Tokio. Votre devoir consiste donc à porter ces documents et à les remettre à mon collègue. Je ne vous cache pas que cela est délicat et même périlleux ; l'entreprise est hérissée de difficultés de toutes sortes et

il me faut votre promesse que ces documents arriveront dans le délai indiqué, là-bas.

Le vicomte Takuma eut un sourire.

— Rien ne me paraît plus facile, Excellence ! Vous pouvez compter sur moi.

— Détrompez-vous : moi je doute fort de l'aboutissement de ce voyage. Nous avons acquis la certitude, renseignement pris par nos agents spéciaux, qu'une puissance dont je ne veux pas citer le nom — vous le savez d'ailleurs — s'intéresse spécialement à ces papiers et qu'elle essaiera par tous les moyens de vous les soustraire.

— Tant que je vivrai, ils resteront en ma possession je vous en donne ma parole, Excellence !

— Je le sais, et c'est à cause de cela que je je vous ai choisi parmi mes aides les plus aptes à cette mission ingrate. Elle comportera des obstacles que vous ne soupçonnez même pas, mais contre lesquels je vous mets en gardes d'ores et déjà. Tenez, avez-vous déjà entendu parler du *Cercle Bleu ?*

— Non, jamais, je l'avoue.

— Eh bien, cela est fort regrettable. Il faut que je vous en touche quelques mots : *le Cercle Bleu* est une organisation secrète de gens de tous âge et de tous les milieux qui ne reculent devant rien : depuis le simple vol jusqu'aux crimes les plus abominables. Ils

ne manquent ni d'argent, ni d'audace et sont d'ailleurs remarquablement agencés ; ce sont des employés à gages qui louent leurs services pour n'importe quelle tâche, et c'est pourquoi, trop souvent, il s'accomplit des faits troublants inexplicables qui restent hélas, impunis... Cette association redoutable est dirigée par des personnages sans scrupules et sans pitié. Nous devons compter avec eux car la puissance en question a su les accaparer et s'assurer leur concours. D'autre part, comme nous n'avons malheureusement pas les moyens de les surpayer, force nous sera donc, dorénavant de lutter sans relâche...

L'attaché avait écouté, sans interrompre son supérieur avec une attention soutenue.

— Vraiment, je ne saisis pas très bien, Excellence. Est-il possible qu'une tel groupement existe et qu'il faille le craindre à ce point ?...

— Parfaitement, répondit l'autre, et vous allez savoir la vérité : la puissance en question a donné l'ordre formel aux membres de la bande du *Cercle Bleu* de s'emparer des précieux documents en question. Je n'ai pas besoin de vous confirmer qu'en cas de réussite de leur part vous seriez forcé d'en supporter les conséquences ? Vous me comprenez ?

— Oui, fit le vicomte, impassible ainsi que

le voulait l'Ambassadeur, mais il évaluait exactement les risques qu'il allait courir.

Désormais, ce serait une course avec la mort...

Le marquis arpentait la pièce, dont le parquet glissant et poli comme un miroir était, par places, recouvert d'un épais tapis, comme s'il hésitait à traduire toute sa pensée. Il s'y décida cependant :

— J'ai préféré vous expliquer franchement la situation car, plus vous en saurez, mieux vous vous défendrez.

— C'est à ce point

— Pourquoi vous cacher la gravité de ces faits ? Maintenant vous n'avez qu'à prendre vos dispositions en conséquence et, bien entendu, ne soufflez mot à qui que ce soit de la confidence que je vous ai faite. La plus complète discrétion est la première condition de la réussite de votre mission, et dans la négative, vous seriez vous même responsable de votre perte. Personne ne doit savoir que vous partez cette nuit de Paris.

— Ce soir ?

— Oui. Vous prendrez l'Orient Express, excellent train, le plus rapide, et vous arriverez après-demain à Vienne, sauf complications. Je ne veux qu'en aucun cas vous usiez des prérogatives accordées aux membres du corps diplomatique; cachez votre

identité, car cela pourrait donner l'éveil à nos adversaires. Vous vous comporterez comme un voyageur quelconque et tâcherez de passer inaperçu. Voilà les conseils que je puis vous donner et qui vous serviront peut-être plus que vous ne le supposez. Est-ce bien entendu ainsi, vicomte ?

— Parfait Excellence. C'est compris.

— Je n'ai donc plus d'autre recommandation à vous faire car je sais que vous vous êtes déjà distingué dans d'autres épreuves similaires, et je suis persuadé, qu'avec l'aide de Dieu, vous vous tirerez de celle-ci également à votre honneur. La patrie vous sera reconnaissante, Tokate Takuma, si vous réussissez... Le salut de notre terre bien-aimée est entre vos mains... Oui, une simple distraction de votre part peut tout simplement déclencher une guerre; cela dit tout, n'est-ce pas ?

Le vicomte acquiesça, ému.

— Voici les papiers, fit le marquis comme s'il ne s'apercevait pas de ce trouble passager, dans deux jours, ils devront se trouver entre les mains de leur destinataire.

L'attaché saisit l'enveloppe de format moyen, soigneusement cachetée, que lui tendait l'Ambassadeur tout en déclarant avec force :

— Ils le seront, Excellence !

— Bien. Partez, et que Izanagi et Izanami,

les dieux créateurs de notre pays, vous protègent.

Le jeune homme se disposa à se retirer. Une poignée de main amicale fut échangée entre les deux interlocuteurs, un regard scella cette entrevue et en dit plus long que des discours; puis, le vicomte s'inclina, marchant vers la porte, et quitta enfin le salon avec son précieux dépôt.

Le domestique attendait, immobile, tenant la canne et le chapeau de celui à qui l'on venait d'accorder audience, et les lui remit avec déférence. C'était également un Japonais, qui s'enquit :

— Monsieur le Vicomte a-t-il besoin de mes services ?

— Non, pas aujourd'hui, merci.

Et l'attaché quitta la somptueuse maison...

Dehors, un soleil de printemps renaissant illuminait la nature et donnait une gaîté nouvelle aux passants qui s'attardaient à contempler les arbres à peine bourgeonnants, et les oiseaux qui piaillaient, heureux...

Mais le vicomte ne fit que traverser la rue, trop absorbé par ce qu'il venait d'entendre, et, songeant à la ligne de conduite qu'il siérait d'adopter, rejoignit la luxueuse limousine qui stationnait au bord du trottoir opposé et s'y engouffra.

Il ne vit pas cette belle journée, n'entendit pas le chant des oiseaux et ne put jouir de ce spectacle délicieux de la saison qui commençait : devant lui, partout, un seul but obscurcissait son horizon, le voyage qu'il allait entreprendre. Préoccupé, il examinait quelles précautions il allait prendre et se demandait quels dangers il courait. Le jeune homme, sachant très bien que l'Ambassadeur n'exagérait jamais, comprenait que la situation était réellement grave.

Pour déjouer les machinations des gens du *Cercle Bleu,* il n'y avait que deux éventualités : vaincre ou mourir.

Le cœur serré, mais résolu à tout, l'attaché pensa au sabre d'argent ciselé à poignée d'or, qui était accroché au mur dans son cabinet de travail et à ce qu'il représentait pour lui : un sabre samouraï que son arrière-grand-père — guerrier fameux — avait reçu des mains même de l'Empereur; et depuis ce temps, tel une relique, l'objet s'était transmis de père en fils. Il était mainteant le bien du vicomte qui attachait à sa posssessìon un prix inestimable car cet emblème évocateur lui prouvait qu'il devait se montrer le digne descendant de la glorieuse famille des Takuma à laquelle il appartenait. Ce sabre lui semblait parfois une lourde charge à porter...

— Oui, une lourde charge ! songeait le

jeune homme, car, bien que ce ne soit nullement dit ou écrit, il était une loi à laquelle était soumis n'importe quel Japonais qui tenait à son honneur, une loi peut-être inacceptable pour les européens mais qui primait tout pour les croyants à peau jaune, surtout dans ces illustres familles dont Tokate Takuma faisait partie, qui disait qu'au cas où l'un de ses membres manquerait à la patrie, volontairement ou non, il était condamné à mourir par cette lame sacrée, c'est-à-dire à faire « Harakiri ».

« Harakiri »... ? Simple mot qui résume toute une tragédie.

II

La dame en noir

Tac... Tic... Tac... Tac... Tac... Tic... Tac... Tac...

Oh ! Que ce voyage était monotone !

Blotti dans un coin du compartiment capitonné de velours, mais dans un wagon de seconde classe, le vicomte Takuma laissait errer son regard dans le vide puisqu'il n'avait même pas la possibliité d'entrevoir le paysage par la portière.

En effet, depuis trois heures bientôt que le train roulait, la nuit était opaque et il n'y avait aucun point de repère qui permette de situer les endroits qu'il traversait. Tout se perdait dans l'obscurité totale que perçaient, çà et là, des lanternes rares, à l'approche des gares de campagne que l'on franchissait à toute vitesse.

Il n'y avait que deux classes : première et seconde, et c'est sur les conseils de son chef,

le marquis Okakura, que le voyageur avait dédaigné — bien à regret — de profiter du wagon spécial réservé au corps diplomatique. C'est pourquoi il se contentait, pour une fois, de prendre comme le commun des mortels, des deuxièmes.

Dans d'autres circonstances, le jeune attaché aurait considéré comme une humiliation de voyager dans ces conditions, mais il ne reculait devant aucun sacrifice pour mener à bien sa mission.

Tac... Tic... Tac... Tac... Tac.. Tic... Tac... Tac...

Ce roulement des roues sur les rails produisant un rythme régulier et énervant l'excédait. Le vicomte réprima avec peine un bâillement.

Une pluie fine s'était mise à tomber et battait les carreaux, ce qui ne faisait qu'accroître l'ennui du solitaire morose. Dans le compartiment, en effet, il n'y avait personne d'autre que lui. Au départ, Takuma avait demandé au chef de train, en lui glissant la main un billet de cent francs, de s'arranger pour que nul ne vienne le déranger; il désirait être seul et l'employé comprit et s'efforça à le satisfaire. Il avait donc posé sur la porte la mention « occupé », ce qui éloigna les autres voyageurs, et s'était retiré en remerciant. Désormais, il aurait la paix,

sûr de rester seul jusqu'à Vienne, et en était à la fois satisfait et mécontent. Car le vicomte détestait la solitude et regrettait de ne pas avoir de compagnie...

Trouvant le trajet plus fatigant s'il restait à ne rien faire, et ne voulant pas s'endormir, il sortit quelques journaux de la poche de son pardessus et se plongea dans leur lecture.

Tac... Tic... Tac... Tac... Tac... Tic... Tac... Tac...

Le voyageur éprouvait une curieuse sensation sans arriver à se l'expliquer : il lui semblait que le balancement du train et le frottement des roues donnaient des consonnances où il pouvait reconnaître des mots, toujours les mêmes, qui le harcelaient, ceux-là précisément qu'il avait entendus pour la première fois dans le cabinet de Son Excellence le marquis Kakuzo Okakura : *Le-Cer-Cle-Bleu... Le-Cer-Cle-Bleu...*

A la réflexion, le jeune homme ne pouvait s'empêcher de se montrer sceptique... Le départ lui avait paru si facile et le début du voyage s'annonçait bien. L'Ambassadeur — pour lequel il n'en gardait pas moins une profonde affection — avait dû exagérer les risques.

Demain, à la fin de l'après-midi, il serait à Vienne, se rendrait à l'Ambassade, appor-

terait les papiers et l'affaire serait classée... Tout au moins il le pensait ainsi... Mais le destin en avait décidé autrement...

Vers minuit, le vicomte qui avait laissé choir son journal et luttait contre le sommeil, fut brusquement tiré de sa demi-rêverie et sursauta en entendant la porte de son compartiment s'entr'ouvrir. Immédiatement, il envisagea la possibilité d'une agression et, par un réflexe instinctif, laissa glisser sa main vers sa poche où se trouvait une arme. Il se rendit compte que ses craintes étaient dénuées de fondement puisque cet intrus n'était autre que le chef de train lui-même. Celui-ci salua respectueusement non sans un certain embarras tandis que le jeune attaché ne pouvait réprimer un soupir de satisfaction; mais cette impression fut de courte durée.

— Excusez-moi, Monsieur, fit l'employé, vous me voyez navré de vous déranger, mais tous les compartiments sont archi-combles et je suis forcé d'avoir recours à votre obligeance...

Le voyageur le questionna du regard en fronçant les sourcils comme s'il ne comprenait pas ou ne le voulait pas, mais l'autre se détourna, gêné de devoir insister :

— Oui, reprit-il, je ne puis faire autrement que d'installer quelqu'un ici.

Sans attendre la réponse qui eut, sans doute, été négative ou chargée de reproches, l'homme s'effaça à demi, découvrant la personne qui était masquée jusqu'alors par sa large carrure.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il, en soulevant sa casquette, c'est ici.

Ce dérangement nocturne avait mis le vicomte de mauvaise humeur, d'abord parce qu'il désirait se sentir seul à cause de la responsabilité qui lui incombait, et ensuite parce qu'il considérait comme une malhonnêteté de la part de l'employé de ne pas s'en tenir à la recommandation qu'il lui avait faite au départ. Il s'apprêtait à manifester vertement son indignation, quand la voyageuse qui devait désormais partager le même compartiment que lui fit son apparition; il se contenta alors de remâcher son mécontentement, remettant à plus tard les reproches qu'il désirait faire au chef de train.

Tandis que l'étrangère s'installait commodément en face de lui, le plus naturellement du monde, il ne dit mot tout en la détaillant des pieds à la tête. Elle parut ne pas s'apercevoir de cet examen et de la surprise qui s'ensuivit et dont elle était l'objet, sachant très bien que le jeune homme la regardait à peu près comme un collectionneur considère le bibelot de ses rêves...

La beauté de cette femme avait frappé le Japonais qui, plus il l'observait, plus il la jugeait séduisante. Elle était vêtue avec élégance, entièrement habillée de noir, un renard argenté de valeur jeté sur ses épaules, le chapeau très parisien posé coquettement sur d'abondants cheveux couleur d'ébène, et une fine voilette ombrageant le haut de la figure que l'attaché eut préféré distinguer plus nettement. Tokate Takuma ne s'était même pas aperçu que l'on avait placé deux valises dans le filet, et que l'inconnue avait gratifié le contrôleur d'une pièce de monnaie, avant qu'il disparaisse.

Le Japonais faisait mine de s'absorber dans la lecture d'un de ses journaux, mais ne quittait pas de vue l'arrivante. De son côté, la belle avait pris dans une petite mallette placée à côté d'elle, un livre, démontrant par là, qu'elle n'était nullement intéressée par les faits et gestes de son vis-à-vis. Ce dernier put la contempler à loisir, bien qu'elle n'ait pas enlevé son chapeau.

Un visage ovale à la peau mate dans lequel brillaient deux yeux noirs bordés de longs cils, un nez à la courbe classique et des boucles capricieuses, formaient un ensemble qui rappelait au vicomte certain tableau de Gainsborough qu'il avait vu, quelques années auparavant, dans une galerie d'Exposition, à

Londres. Mais il ne pensait pas alors que le modèle, aussi parfait, put exister.

Le jeune homme avait beau rechercher dans ses souvenirs, il ne croyait pas avoir jamais rencontré une femme d'une aussi grande beauté.

Mais, embarrassé par cette timidité native des Japonais lorsqu'ils sont en présence de femmes de race blanche, il n'osait provoquer une conversation, malgré le désir qu'il en éprouvait.

III

La conversation s'engage

Ne sachant pas lui-même s'il devait regretter cette circonstance inattendue ou s'en réjouir, il essaya de s'intéresser à ce qu'il lisait, et le temps passa...

Cependant, cette curieuse situation ne pouvait se prolonger longtemps entre les deux compagnons qui déjà sympathisaient, à en croire le long coup d'œil significatif que jetait parfois la jeune femme sur l'attaché qui lui, de son côté, ne savait comment entrer en relations sans la vexer.

Une idée lui vint, qu'il mit aussitôt à exécution : prenant une cigarette dans son lourd étui en or, il demanda avec une courtoisie parfaite :

— Vous permettez, Madame, que je fume?

— Je vous en prie, Monsieur, cela ne me gêne pas du tout.

— Merci, vous êtes trop aimable...

Puis, après une courte pause, il rouvrit le porte-cigarettes :

« Puis-je prendre la liberté de vous en offrir une ?

— Non je ne fume pas.

L'attaché frotta une allumette et continua la conversation, le premier pas fait, la glace était rompue.

— M'autorisez-vous à poursuivre cet entretien, Madame, ce serait un grand honneur pour ma modeste personne ?

— Cela dépend !... répondit-elle, en découvrant ses dents d'une blancheur éblouissante dans un sourire, comme si elle réfléchissait.

— Oh ! protesta le Japonais, il n'est pas dans mon intention de vous importuner, seulement j'aimerais bavarder pour passer le temps; en voyage, il n'est pas très agréable de ne pouvoir échanger quelques impressions avec une personne sympathique... Mais je comprends votre hésitation, vous ne me connaissez pas : puis-je me présenter ? Je m'appelle M. Kujashi, représentant d'une grande firme d'exportation à Paris.

— Enchantée, M. Kujashi, répondit l'étrangère de sa voix claire qui ravissait son interlocuteur... Il n'est pas dans mes habitudes de me lier avec des inconnus, surtout en voyage... et...

Le vicomte sentit son cœur battre à se

rompre, et crut que ses illusions allaient s'écrouler lamentablement dans une seule parole de cette femme, mais elle continua :

« Oui, vous pouvez croire que c'est la vérité, je suis même assez sauvage... Mais vous me faites l'impression d'un parfait gentleman, et je ne vois pas d'inconvénient à faire connaissance tout en parlant amicalement.

— Merci, Madame ou... Mademoiselle ?

— Mademoiselle.

— Vous me comblez de joie.

— Une confidence en vaut bien une autre, je vous dirai que je me nomme Christiane...

— Et votre nom de famille est ?...

— Un secret.

— Bien, je n'insiste pas.

— C'est gentil de respecter cette volonté : je n'en attendais pas moins de votre part.

— Vous allez loin, sans indiscrétion ?

— On dit souvent que les femmes sont curieuses, mais je m'aperçois que les hommes ne le sont pas moins ! Pour satisfaire votre désir, je vous confierai donc que je me rends à Zurich.

— Parfait ! s'exclama l'attaché qui avait jugé plus prudent de cacher sa véritable identité ainsi que le vrai but de son déplacement, quelle heureuse coïncidence ! J'aurais le plaisir d'avoir votre compagnie jusqu'à Zurich.

— Vous allez donc plus loin ?

— Oui... A Budapest... Pour affaires, naturellement.

Lentement, et avec une patience qui faisait honneur au diplomate, l'attaché tira de la jeune femme tous les renseignements qu'il désirait concernant sa nationalité — elle était une parisienne cent pour cent, — son voyage: elle se rendait chez un oncle habitant en Suisse, et il conclut, sans qu'elle l'ait affirmé nettement, que son cœur n'avait pas encore parlé.

Sur ce dernier point, le vicomte croyait avoir deviné juste, car il pensait s'y connaître et ne pas se tromper dans ses opinions sur les femmes qu'il rencontrait — ce en quoi il commettait une erreur grossière.

La belle se montra, — par contre— beaucoup moins curieuse. Ses questions étaient si insignifiantes que le jeune homme s'efforçait de la satisfaire, tout en observant une certaie réserve, due à l'incognito qu'il devait garder.

Si, à l'arrivée de la voyageuse, il avait conçu un fort désappointement, sa colère avait fait place à une satisfaction évidente, et il aurait presque remercié l'employé diligent qui l'avait amenée là. Son plus cher désir était de rester avec cette femme, et la

pensée qu'un autre put bénéficier de ses charmes, lui était impossible...

Pendant ce temps, le train accélérait sa vitesse, traversant les pays, ce dont on ne s'apercevait qu'au passage des gares, s'enfonçant dans la nuit comme une bête gigantesque au rythme incessant et régulier.

Le vicomte se sentait de plus en plus fatigué et laissait tomber la conversation puis, la reprenait avec effort, par politesse à présent, comme s'il allait céder d'un moment à l'autre au profond sommeil contre lequel il luttait depuis plusieurs heures. Il avait beau vouloir parler pour ne pas s'endormir, une force inconnue l'étreignait, une torpeur étrange l'envahissait, et plus rien ne comptait pour lui en dehors de cette sensation de bien-être et d'engourdissement qu'il s'expliquait difficilement... Puis, il ne chercha plus à en connaître la raison, bien qu'il essayât dans un dernier sursaut de volonté de se reprendre, en vain d'ailleurs.

— Je me suis cependant reposé hier, toute l'après-midi, se disait-il, il n'y a pas de raison pour être fatigué à ce point...

Ce qui ne l'empêchait pas de sentir son corps comme alourdi par des centaines de kilos s'enfoncer dans les coussins, et une sorte d'angoisse le saisir, tandis qu'une faiblesse l'obligeait à fermer les paupières. Une

léthargie s'empara de lui et il lutta sans y parvenir contre cette défaillance ; il essaya de se lever, et sa main retomba, inerte... Enfin, réussissant à ouvrir encore une fois les yeux, il entrevit la femme en noir, assise en face de lui, qui le contemplait sans bouger. Mais ses yeux, ses beaux yeux noirs brillaient d'une lueur étrange, en fixant sans cesse le Japonais, telle une panthère qui vise sa proie avant de se jeter sur elle, et de la tuer.

Le vicomte, dans l'espace d'un dixième de seconde, remarqua un fait troublant : la belle tenait devant sa bouche et sous son nez un mouchoir en tampon, et, sur la tablette mobile qui les séparait l'un de l'autre, où elle avait posé son sac noir, il y avait — et le jeune homme ne se souvint pas l'avoir aperçu avant — un flacon de cristal, sur lequel se détachait le mot : chypre; et ce flacon était débouché...

Dans un éclair, il comprit la vérité et quelles en seraient les conséquences, mais il était trop tard... Son corps las se tapit paresseusement dans le fauteuil en velours; il murmura une dernière fois le nom de celle qui l'avait conquis : Christiane ! Puis il oublia tout...

IV

Au pouvoir du Cercle Bleu

La transition entre la vie réelle et les ténèbres du sommeil étant presque imperceptible pour celui qui ne sait pas vers lequel des deux états il penche, le vicomte, à moitié somnolent, crut que les images qui se présentaient devant ses yeux venaient d'un mauvais rêve et qu'il allait tout à l'heure se réveiller et les voir disparaître... Sans pouvoir manifester la moindre volonté ou réagir contre cette léthargie qui le dominait invinciblement, il arriva cependant à se rendre à l'évidence : tout ce qui impressionnait sa vue ou son ouïe n'était que la réalité inquiétante, angoissante...

Dans l'engourdissement progressif de tous ses sens, avant de sombrer dans le repos bienfaisant qu'il désirait tant, il voyait encore, les yeux mi-clos, ce qui se passait au-

tour de lui. Un peu trop vite, la belle Christiane, croyant que le jeune homme était complètement vaincu par le sommeil, avait totalement changé d'attitude.

D'un mouvement nerveux, brusquement, elle se leva tout d'abord et s'approcha du Japonais pour s'assurer, en soulevant ses paupières, qu'il dormait. Tranquillisée sur ce point, elle guetta quelques instants pour se rendre compte si rien d'insolite ne se faisait entendre. Elle parut satisfaite de ce qu'aucun bruit ne troublait le silence, à part le roulement régulier du train auquel elle était habituée, et exécuta alors un sifflement ressemblant assez aux trilles d'un rossignol, signal qu'elle répéta trois fois.

Une courte attente, puis un déclic : la porte était poussée doucement de l'extérieur et un homme pénétrait dans le compartiment. Elle éteignit prudemment la lumière. Seule, à présent, la lampe veilleuse donnait à tout une couleur bleutée et entourait les gens et les choses d'une lueur indécise et vague.

Le pseudo dormeur sentit plutôt qu'il ne vit les faits et gestes de ceux qui l'entouraient : Christiane tira tout d'abord les stores, afin que nul ne puisse deviner ce qui se passait à l'intérieur et, aussitôt que son com-

plice se fut introduit, elle referma la porte avec soin.

Le nouveau venu se trouvait à proximité du vicomte qui put le contempler à la dérobée, comme dans un rêve, constatant qu'il était très élégamment habillé, assez jeune encore, brun, à l'allure souple presque féminine, à l'abord sympathique si ce n'était son regard fuyant et faux.

— Alors ? Ça y est ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, tout marche à souhait... Regarde-le, il dort et il n'est pas près de nous embêter.

Le coup d'œil que lança l'inconnu au Japonais fut suivi d'un ricanement sec et mauvais.

— Il a son compte ! chuchota-t-il. Je jurerais qu'il est mort.

— Penses-tu ! répondit Christiane, il est bien vivant, on peut compter ses respirations... N'empêche que le contenu de mon petit flacon a produit un effet foudroyant... Allons, pas de bavardages inutiles, au travail. Comment procédons-nous ?

— Je vais descendre sa valise, nous prendrons ce qui nous intéresse, et ensuite nous filerons en vitesse. Espérons qu'il dormira jusqu'à Vienne.

Déjà l'homme avait esquissé le geste de

descendre le bagage de l'attaché, et se mettait en devoir de l'ouvrir. Mais cela lui fut impossible.

— Diable ! Il va falloir prendre les grands moyens, j'aurais pu m'en douter, c'est une fermeture spéciale et perfectionnée, mais je m'y connais, et avec un peu de patience, j'y arriverai.

Ceci dit, il tira de sa poche un outil comme le Japonais n'en avait encore jamais vu, et s'efforça de faire sauter la serrure. Les minutes passaient, et l'homme élégant essayait de parvenir à ses fins, mais toujours sans résultat.

— Satané truc ! Voilà qui complique la tâche, grogna-t-il en s'escrimant en vain.

— N'y a-t-il pas un autre moyen ? demanda Christiane, énervée elle aussi.

— Si ! Tu vas voir : ce ne sera pas si long...

Maintenant il avait en main un couteau à la lame très affilée et fendillait le couvercle. Après quelques instants, il y eut une fente suffisamment grande pour qu'il puisse soulever le dessus de la valise.

— Voilà l'affaire ! conclut-il triomphant, désormais il ne se dresse plus aucun obstacle.

Tous deux se mirent à vider le contenu de la mallette, examinant tous les objets l'un après l'autre et à deux reprises, répandant

sur la banquette, pêle-mêle, chemises, cols, cravates. etc... Rien ne fut épargné dans cette recherche fiévreuse et hâtive, l'homme reprenant ce que la jeune femme puisait au fur et à mesure.

Le Japonais qui s'était presque complètement endormi pendant cette fouille en règle, réprima un sursaut causé par un cri échappé à la belle Christiane. Elle brandissait une large enveloppe cachetée en disant.

— Les voici ! Bravo Serge, tu es vraiment un as ! Dieu merci, le plus dur est fait.

— Oh, cela n'est pas grand'chose, répliqua le jeune homme, j'ai déjà accompli des besognes plus difficiles...

— Possible, mais cela n'empêche que tu es un homme épatant. Tu peux être sûr que le général sera content.

— Hé la... Doucement ! fit Serge prudemment, nous n'en sommes pas encore là.

— Quoi ? Tu es sceptique ?

— Il m'est arrivé plusieurs fois d'échouer parce que je me fiais aux apparences, cela m'a servi de leçon: je ne veux me réjouir que si cela en vaut la peine. Certes, nous possédons les documents mais nous devons encore nous méfier; avec ces Japonais, on ne sait jamais...

Il s'interrompit pour jeter un regard sur

celui auquel il venait de faire allusion, puis reprit d'autorité :

« Passe-moi cette enveloppe, Héléna, nous allons vérifier tout de suite son contenu... Car, il faut s'assurer que ce sont les « vrais ».

A contre-cœur, Christiane ou Héléna, lui tendit les papiers dont elle ne s'était pas dessaisie. Le dénommé Serge l'ouvrit avec des précautions infinies et en sortit une feuille pliée.

— Allume, ordonna-t-il, je n'y vois goutte pour déchiffrer ça.

— Je veux bien, mais n'est-ce pas dangereux ? Ne crois-tu pas que cela donnera l'éveil ?

— Pas de danger. Personne ne passe dans le couloir et la station la plus proche est à une heure d'ici, c'est la frontière suisse et nous aurons terminé bien avant.

La jeune femme obéit docilement.

Aussitôt, l'étranger laissa échapper un grossier juron et se retourna vers elle :

— Tiens, tu peux regarder, tu seras fixée... Ah ! Comme j'avais raison de ne pas m'emballer. Tout est à recommencer, comme si c'était facile !

Sa complice se précipita sur ce qu'il lui tendait et faisait l'objet de sa colère.

Une expression de colère et de révolte se lut sur les traits de la belle fille, et le vicomte

entr'ouvrit un instant les yeux pour jouir de son triomphe.

La jeune voyageuse avait des raisons pour manifester une si complète stupéfaction : la page était blanche...

C'est alors que le vicomte Takuma s'aperçut que son état changeait, au lieu d'être gagné par cet engourdissement progressif qui l'avait assommé au début, il reprenait peu à peu ses sens.

V

Revanche... Rechute

Le diplomate eut bientôt tous ses esprits. La scène qu'il avait entrevue formait un tout que son esprit envisageait avec lucidité, et la vérité s'imposa nettement dans toute sa gravité.

Il était trop averti pour ne pas penser immédiatement qu'il se trouvait en présence des adversaires redoutés qui poursuivaient méthodiquement le but qu'on leur avait assigné: lui soustraire, coûte que coûte, les documents. Il devina que l'homme comme la femme agissaient pour le compte de ce *Cercle Bleu* dont Son Excellence lui avait décrit les agissements. Il fallait lutter, mais, le diplomate, habitué à la réfexion, ne se décida pas à la légère.

Comment procéder ?

Si les voleurs découvraient qu'il avait repris connaissance, sa vie serait en danger et

il n'avancerait pas à protéger son bien ; il continua donc de jouer le rôle qui lui était échu et à feindre toujours la même somnolence.

— Que faire ?... demandait de son côté la belle qui voyait la tentative échouer si près du but.

Son compagnon haussa les épaules.

— Il n'y a aucun doute : ce type a tout prévu et porte les choses intéressantes sur lui. Le truc de l'enveloppe ne contenant rien n'était pas mal, d'ailleurs... Mais avec moi, ça ne prend pas ! Nous devons fouiller ses poches, et au besoin le déshabiller entièrement, et pour ce, tu peux m'être utile, Héléna, et après si c'est nécessaire, tu iras dans le couloir pour surveiller les alentours. Compris ?

— Oui.

— Dans ce cas, aide-moi. Nous allons l'étendre sur la banquette, ça ira plus vite.

Habilement, avec une dextérité qui aurait fait rougir de jalousie le meilleur bandit, l'homme qui se nommait Serge commença une fouille en règle, ne négligeant aucun des objets qu'il sortait un à un des poches du Japonais. Mais, une fois encore, ses recherches furent vaines.

— Sors, maintenant, Héléna.

L'autre obéit.

A peine avait-elle fermé la porte que déjà,

Serge déshabillait l'attaché, lui enlevait son veston, tâtant son corps en tous sens, persuadé qu'il ne pouvait faire autrement que de découvrir enfin ce qu'il cherchait.

Le moment était venu d'agir pour le vicomte : d'un bond, il se souleva et lui enserra le cou de ses deux mains qui l'étranglaient comme dans un étau. Le bandit, stupéfait de cette attaque brusquée ne put que proférer des sons étouffés et inarticulés, ne songeant pas à la moindre résistance, ce dont, d'ailleurs il eut été bien incapable.

Tokate Takuma était, depuis sa plus tendre enfance, exercé à tous les sports ce qui lui donnait une souplesse et une force extraordinaire ; il excellait dans le Jiu-Jitsu qu'il pratiquait comme un jeu, et qui lui servit en cette occasion.

Il leva une de ses mains taudis que de l'autre il maintenait solidement son agresseur qui était devenu sa victime, et lui asséna un formidable coup sur la nuque. Serge s'effondra avec un râle, puis plus rien...

Le Japonais ignorait si l'autre était mort ou seulement évanoui, cela lui importait peu, sachant qu'il avait atteint pleinement son but qui était de mettre l'individu gênant hors d'état de nuire. Tout en remettant son veston et reprenant rapidement les objets qui lui appartenaient, il préparait son plan.

Relevant le corps inerte de son adversaire, il l'assit à sa propre place et le cala dans le coin de telle manière qu'il semblait dormir.

Maintenant, à elle ! songea l'attaché. Il sortit dans le couloir et chercha la jeune femme du regard. Elle était à deux pas, le dos tourné, paraissant s'intéresser à ce qui défilait devant ses yeux, pour se donner une contenance, puisque seuls, des points lumineux perçaient, çà et là, la campagne encore obscure. La voyageuse n'eut donc pas le temps de voir celui qui se précipitait sur elle, par derrière, lui mettant la main devant sa bouche pour l'empêcher d'appeler, et l'entraînant dans le compartiment, où il s'enferma avec ses dangereux compagnons, l'un vaincu, mais l'autre encore en possession de ses moyens.

— Pas un mot si vous tenez à votre vie, fit-il d'un ton menaçant, si vous essayez de crier, je tire.

Mais la belle Christiane semblait avoir abandonné la partie, se résignant à obéir, et en proie à une frayeur inexprimable. Le vicomte tenait en effet, un petit revolver qu'il dirigeait vers elle.

— Vous... Vous ! répéta-t-elle comme si elle ne comprenait pas ce qui se passait en voyant indistinctement la silhouette immobile dans le fauteuil de velours. Comment ?...

— Votre compagnon ne se réveillera pas

de sitôt, répondit le Japonais imperturbable, désormais vous êtes en mon pouvoir et vous avez intérêt à rester tranquille. Cependant, je vous offre une chance de vous en tirer si vous tenez à votre vie, répondez à ma question : vous faites bien partie du *Cercle Bleu*, n'est-ce pas ?

La jeune femme était incapable de répondre tant sa surprise ne faisait qu'augmenter. Elle semblait éprouver une telle colère que Takuma crut voir ses dents grincer de rage.

— Alors, parlerez-vous ?

Le fin visage à l'ovale régulier se crispa. La faible lumière de la lampe veilleuse accentuait encore la teinte livide de ces traits contractés, et cette pâleur intense avait quelque chose d'irréel et de fantomatique dans la pénombre. L'attaché vit aussi que les grands yeux noirs qu'il admirait tant tout à l'heure, paraissaient trahir une pensée inexprimée.

Impatienté, le vicomte se rapprocha d'elle, décidé à en tirer le renseignement indispensable qu'elle ne voulait pas donner, et de percer enfin le véritable dessein des gens qui lui avaient ordonné de lui substituer les précieux documents. Sans doute, lui fournirait-elle des détails dont il pourrait faire son profit par la suite ? Il la dévisagea durement, mais avant d'avoir fait un pas, il fut

retenu par une main invisible. Le revolver tomba, le jeune homme poussa un gémissement et s'abattit aux pieds de la belle étrangère qui avait poussé un cri.

Serge que l'on croyait sans connaissance, s'était redressé dans un effort surhumain, et avait assommé Tokate Takuma d'un formidable coup de tête.

VI

Enlevé !

Un cahot secoua le vicomte et le tira d'un abrutissement qui ressemblait à un sommeil dans lequel il n'y aurait eu ni cauchemars ni rêves. Peu à peu, il se sentait revenir à la vie normale et éprouvait cependant une sensation d'étouffement. Aucune image ne troublait encore sa vue, et il ne prit pas conscience tout de suite de ce qui lui arrivait. Combien de temps avait-il passé dans cette sorte d'oubli où il s'était vu sombrer et duquel il s'efforçait de sortir ? Il l'ignorait, n'ayant pas la notion de l'heure et du lieu où il se trouvait.

Il savait seulement que son corps reposait sur un fauteuil moëlleux, et qu'un vent frais lui caressait le visage et contribuait à éclaircir ses idées brouillées et confuses. Car une sensation atroce s'offrait à lui, il ne voyait

absolument rien. Etait-il devenu subitement aveugle, ou bien son sommeil, encore trop proche lui embuait-il la vue ? Cette constatation l'inquiétait et fit naître en lui une anxiété sur ce qui l'entourait et le véhicule même dans lequel il voyageait. Car le roulement des roues avait changé.

Cette impression se confirma quand, après s'être appliqué à discerner les moindres mouvements de la machine roulante, il ressentit à nouveau ces chocs causés par la vitesse qui l'avaient réveillé. Le jeune homme se secoua et s'efforça de s'assurer qu'il ne rêvait pas et la réalité ne se fit plus attendre.

Pourquoi ne voyait-il pas clair ? Instinctivement il voulut porter la main à ses yeux, mais ne le put : il était incapable de disjoindre ses poignets, reliés ensemble derrière son dos, et ceci lui permit de dissiper ses doutes relatifs à l'endroit où il se trouvait; l'attaché était tombé au pouvoir des ennemis inconnus qui l'emmenaient et avaient pris toutes leurs précautions à son égard. Un linge épais lui bandait les yeux, et produisait cette sensation qu'il ne pouvait définir auparavant, celle d'avoir gardé après ce long somme, un violent mal de tête. Ce qui l'inquiétait bien davantage, c'était de ne plus percevoir le bercement régulier de l'Orient-Express.

Le tac... tic... tac... tac... était remplacé par le ronronnement d'un puissant moteur, et, tout à fait lucide à présent, le Japonais put conclure qu'une voiture automobile l'emmenait vers un destin incertain

Comment ce changement s'était-il produit? S'il se trouvait réellement au pouvoir des gens du *Cercle Bleu*, il ne pouvait désormais espérer leur échapper, et sa défaite était définitive. Puis, Takuma se demanda s'il était seul au fond de cette voiture : s'apercevant qu'il pouvait remuer les jambes, il les étendit à droite puis à gauche et sentit de chaque côté une résistance; deux personnages devaient le surveiller de près et il supposait que ces individus n'étaient autres que la dénommée Christiane et son inséparable Serge. Quelles seraient leurs agissements vis-à-vis de lui ? L'attaché restait maître de lui-même, tout en envisageant la gravité de sa situation et il était bien résolu à ne pas se laisser intimider, attendant la suite des événements, confiant en sa bonne étoile...

Certes, il concevait un profond ennui à la pensée de son voyage retardé et peut-être compromis mais il apprendrait probablement le véritable but des membres du *Cercle Bleu* ou de ses ravisseurs, puisqu'il ignorait même cela; et rien n'était perdu pour lui si son sommeil n'avait duré que quelques heures.

Car il aurait voulu surprendre un indice ou une parole qui lui donne un aperçu du temps qui s'était écoulé. Mais ses gardiens n'échangeaient pas un seul mot...

Le moteur marchait toujours, et ce faible bruit fut l'unique indication que le prisonnier pouvait connaître : on roulait... Et Tokate Takuma sentait bien qu'il reposait dans une confortable limousine... Vers quelle destination mystérieuse le dirigeait-on ?

Des minutes ou des heures s'écoulèrent, le vicomte n'aurait pu dire ce qu'elles représentaient pour lui d'attente et d'angoisse.

Enfin, après maints virages qui le renversèrent sur le côté, la voiture stoppa, les freins crièrent sous l'arrêt brutal. Aussitôt, deux mains le saisirent par les épaules, il entendit que l'on ouvrait la portière, et on le força à mettre pied à terre. Il reprit son équilibre tant bien que mal, étourdi après ce long parcours et les chocs qu'il avait subis, et il se laissa guider par ceux qui l'entouraient et le tenaient par le bras à droite et à gauche. Il eut conscience que ce devait être le grand jour, car son bandeau lui permettait de voir une lueur vague à laquelle il s'habitua vite. Le Japonais marchait lentement, tel un aveugle, hésitant et muet. Du gravier crissait sous ses pas, ce dont il conclut qu'il traversait probablement un jardin

ou un parc... Puis, on l'obligea à monter un escalier et à s'asseoir. Des portes battaient, s'ouvrant et se refermant; des pas s'éloignaient et se rapprochaient, ses oreilles exercées perçurent un chuchotement à peine perceptible où il devait être question de lui, car, aussitôt on lui enleva son bandeau. Il ouvrit les yeux pour les refermer aussi vite qu'il put, la pleine lumière dans laquelle il se trouvait l'éblouissait et lui faisait mal. Ses prévisions étaient justes : un soleil matinal et déjà chaud de ce printemps précoce brillait sur des arbres verts.

Bientôt, le vicomte Takuma s'habitua à la pièce simple mais confortable où on l'avait mené. Derrière son bureau, près de la fenêtre, un homme dévisageait l'attaché avec avec curiosité. L'hôte était correctement vêtu et d'allure militaire, son visage, orné d'une courte barbiche, paraissait froid et sévère; le front haut et dégagé, paré de quelques cheveux rares, les yeux à moitié fermés, dont l'un portait un monocle, complétaient l'apparence distante de ce personnage. Il considéra longtemps le Japonais d'un air chargé de menaces devant lequel l'attaché, impressionné, ne put s'empêcher de frissonner.

— Vous êtes bien le vicomte Tokate Takuma, attaché à l'Ambassade du Japon à Pa-

ris ? fit l'inconnu à la voix de baryton aux résonnances musicales.

— Je ne répondrai pas à une telle question, Monsieur.

— Dommage ! Vous avez tort... Mais, je n'ai pas besoin de votre affirmation pour savoir à quoi m'en tenir à votre sujet. Nous sommes tout à fait documentés sur votre activité.

— Tant mieux pour vous, Monsieur... Mais, puis-je vous demander qui vous a autorisé à disposer de ma personne sans ménagements. Vous m'en voyez fort étonné.

L'autre fit entendre un ricanement prolongé.

— Ridicule! Vicomte... poursuivit il, un diplomate de votre valeur doit savoir que l'existence de quiconque ne dépend que de la force, oui, la force et par conséquent le pouvoir. J'ai ces deux facteurs à ma disposition pour vous faire parler, mais je suis sûr que je n'aurai pas cette peine : vous comprendrez que toute résistance serait vaine et ne ferait que vous nuire, puisque vous êtes à ma merci. Le fort domine le faible, vicomte, et à votre place, je choisirais le plus fort et le plus rapide pour ménager votre sécurité compromise, je répondrais nettement. Il n'y a pas, pour vous, d'autre solution.

L'attaché réfléchit un instant.

— Volontiers, Monsieur, mais permettez-moi de me montrer surpris : je constate que vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira et que, dans de telles circonstances, il serait malaisé d'opposer une résistance inutile, cependant je dois vous dire que vous vous trompez et que mon nom est Kujashi. Je suis un honorable commerçant et je ne vois vraiment pas...

VII

Les menaces du général

— Mentir est un art difficile, vicomte, dit l'inconnu en le coupant sur un ton qui n'admettait pas de réplique, et vous vous en tirez fort mal. Nous ne sommes pas ici pour discuter de votre identité, c'est d'ailleurs une question secondaire pour moi, mais des papiers que l'on a trouvés dans votre valise...

« Mes agents y ont découvert, entre autre, une feuille soigneusement mise sous enveloppe cachetée dont je souhaiterais fort que vous m'expliquiez la provenance et la signification. A qui était-elle destinée? Répondez.

— Je m'y refuse, Monsieur.

— Fort bien ! Vous n'usez que de votre droit, mais vous aurez peut-être à vous en repentir... Car mon métier m'oblige à insister : je dois découvrir les documents et j'y parviendrai parce que je le veux, de gré ou de force... Cependant je suis persuadé que vous ne dédaignerez pas un arrangement

avantageux, entre hommes intelligents — et vous l'êtes — les affaires priment tout. Donc, voici mon offre : vous me remettez les papiers dont j'ai besoin, sans délai, moyennant quoi je vous donne immédiatement un chèque se montant à cent cinquante mille francs monnaie suisse. Nous prendrons soin dans ce cas de vous reconduire à la frontière afin que vous puissiez prendre le premier train pour regagner Paris sans autres ennuis. Cela vous convient-il ?

Il se fit un silence entre les deux interlocuteurs avant que l'inconnu reprenne :

— Alors ?... J'attends. Vous acceptez, j'espère ?...

Un sourire ironique apparut sur les fines lèvres de Tokate Takuma qui semblait avoir pris une résolution inébranlable

— Je ne puis vous dire que ceci : vous faites erreur, je ne suis pas celui que vous cherchez.

Le visage barbu demeura impassible sans que la moindre inquiétude sur ce qui allait suivre le tourmentât. Il se contenta d'appuyer sur un bouton situé à proximité de son bureau ce qui fit que, presqu'aussitôt, un homme parut, s'approcha puis se figea à quelques pas de celui qui l'avait fait venir, dans une attitude militaire.

Le Japonais le reconnut immédiatement : c'était Serge qui salua et attendit.

— Que fait-on au laboratoire ? demanda l'inconnu, les analyses chimiques ont-elles donné un résultat quelconque ?

— Non, mon Général, pas le moindre. Nous ne sommes pas plus avancés, et cependant nous avons tout essayé. Vraisemblablement, il n'y a aucune trace d'écriture sur la feuille...

— Et quel est l'avis du chimiste ?

— Son opinion est nette : ce papier ne renferme aucune explication, pas plus que de mystère.

— Il doit se tromper. Qu'il poursuive ses recherches. Vous pouvez disposer.

Un nouveau salut, bref, et Serge claqua des talons comme un soldat prussien devant un officier, puis se retira.

— A nous deux, maintenant, vicomte ! reprit l'homme barbu. Je savais que j'aurais à faire à forte partie et que ce ne serait pas chose aisée que de vous arracher les documents. Mais vous allez apprendre à me connaître : ma volonté est de fer et tous ceux qui ont été à l'encontre de mes projets se sont heurtés à un mur. Pour moi il n'existe pas d'obstacle insurmontable, et je suis toujours parvenu à mes fins. Il m'est possible de dissiper vos doutes relatifs à l'endroit où

vous vous trouvez. Sachez donc que vous êtes dorénavant le prisonnier du *Cercle Bleu,* dont j'ai l'honneur de diriger l'organisation. Vous aviez peut-être cette impression, elle se confirme donc et je suis persuadé que vous en comprenez toute la signification... Ce ne doit pas être la première fois que vous entendez parler de nous et vous savez que des gens de notre trempe ne reculent devant aucune difficulté.

Il fit une pause, fixant l'homme jaune assis en face de lui, pour observer la réaction que produisaient ces paroles, mais l'autre resta impassible.

— Il serait néanmoins dommage qu'un diplomate tel que vous, soit victime de son entêtement, et je serais navré de vous contraindre mais les circonstances m'y obligent. Vous réfléchirez peut-être en sachant que nous punissons par la mort ces résistances ridicules et vaines... Je vous laisse une chance, vingt-quatre heures pour vous décider. Au cas où vous refuseriez de satisfaire à ma demande, vous n'auriez pas à vous étonner s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux...

— Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu ! Rien d'extraordinaire, je vous mets en garde contre vous-même, c'est tout...

— Des menaces... Si vous croyez m'arra-

cher ainsi un aveu quel qu'il soit, vous perdez votre temps.

— Je dis la vérité, si vous l'ignorez, à votre aise... D'ailleurs, c'est notre destin à tous de quitter cette terre; et vous ne tenez peut-être pas particulièrement à votre vie... Dans ce cas, ce sort n'a rien d'effroyable pour vous. Je me suis même laissé affirmer que les Japonais savent mourir. Vous ferez un héros de plus : si vous persistez dans votre mutisme, on vous donnera l'occasion de prouver votre courage.

— Pour parler net, résuma l'attaché, vous me menacez tout simplement de me tuer ?

Celui que l'on appelait le Général prit son mouchoir, enleva son monocle qu'il se mit tranquillement à frotter avant de daigner répondre.

— Nous ne sommes pas des assassins vulgaires ainsi que vous paraisez l'insinuer maladroitement, tuer est un mot vil que nous ignorons quoiqu'on nous fasse une réputation bien fausse à ce sujet; mais cette opinion extérieure ne compte guère pour nous. Ce que je puis vous affirmer — si vous ajoutez foi en ma parole — c'est que nous n'avons jamais commis de meurtre, non... D'ailleurs le sang m'inspire une répulsion irraisonnée, et surtout le sang humain... Je me garderais bien d'assister à de pareilles exé-

cutions; mais nous avons d'autres moyens, non moins efficaces, pour mater les fortes têtes, qui seraient trop longs à vous expliquer. Ainsi, on ne vous tuera pas, mais vous serez bel et bien forcé de défendre votre vie... Vous ne saisissez pas ?... C'est peut-être mieux ainsi. En tous cas, vous pouvez dire adieu à votre liberté, car il nous serait difficile de vous l'accorder après ce que vous avez vu et entendu; le risque, pour nous, serait trop grand. Quant à la transaction honnête que je vous ai proposée, elle tient toujours; cela dépend uniquement de vous, sinon, nous userons des grands moyens.

L'attaché frémit, et l'autre profita de ce trouble pour ajouter :

— Vous, asiatiques, êtes des gens trop fanatiques. Il existe aussi pour nous d'autres considérations et nous ne pouvons tenir compte des votres. Vous voilà prévenu. Je vous le répète : vous avez vingt-quatre heures, mais, si demain à midi exactement vous renouvelez votre refus, les conséquences inévitables de votre attitude seront terribles...

Tokate Takuma voulut protester contre ce chantage qui l'indignait mais le Général lui imposa silence.

— Suffit. Sachez que nous ne connaissons ni scrupules, ni pitié, c'est tout ce que je voulais vous dire aujourd'hui...

VIII

Youki

Le Général appuya de nouveau sur la sonnette placée à côté de lui. Cette fois-ci, deux hommes apparurent, de grands et forts gaillards au type slave très accusé dont les muscles saillaient sous les vêtements, et qui avaient à peu près l'apparence de deux bouledogues. Ils portaient une sorte d'uniforme couleur kaki — vêtements de travail plutôt que tenue militaire — leurs jambes se moulaient dans des bandes molletières, et de grosses chaussures à clous alourdissaient pieds.

— Emmenez-le, commanda le Général, ponctuant cet ordre d'un geste impatient de la main.

Docilement, les deux aides s'approchèrent du vicomte toujours assis sur sa chaise et les mains liées; ils lui remirent son bandeau et

le saisirent avec facilité. Ils transportèrent ainsi le Japonais qui sentit qu'ils lui faisaient traverser plusieurs pièces à en juger par les portes qui battaient au fur et à mesure qu'on les franchissait, puis, ils descendirent un escalier il y eut un grincement de serrure et d'huis mal graissé qui s'ouvrait, et l'attaché fut déposé avec ménagements sur un siège tandis qu'on lui retirait le linge qui lui enserrait le front.

— Voilà ! mon vieux, fit l'un des gardiens en ricanant tu ne nous a pas donné beaucoup de mal. Ma foi, tu n'es guère plus lourd qu'un poids plume.

L'autre laissa entendre un grognement approbateur pour les paroles de son compagnon, qui conclut :

— Tâche de ne pas faire de chichis, sans quoi.... Mais, tu seras très bien ici, et puis, on s'habitue...

Il accompagna cette phrase d'une mimique comme s'il étranglait quelqu'un, et, avec le même rire vilain, sortit derrière son acolyte et donna deux tours de clé. Leurs pas s'éloignèrent et tout retomba dans un profond silence.

Le vicomte sentit une humidité froide lui tomber sur les épaules, et essaya de repérer où il était enfermé. Il constata qu'on l'avait

déposé sur un tabouret de bois blanc qui constituait l'unique siège de cette prison.

Bien qu'il ne fut pas libre de ses mouvements, il entreprit de faire le tour de la cellule faiblement éclairée à laquelle il s'accoutumait peu à peu. L'espoir d'une évasion possible s'écroula devant la réalité; même s'il avait eu les mains détachées, il n'aurait pu un seul instant songé à s'échapper car quatre murs gris l'entouraient et le plafond très haut n'était percé que d'une ouverture solidement protégée par un grillage, et qui donnait un peu d'air et de lumière par un vasistas. Cette pièce était conçue comme une geôle modèle. Le sol était en ciment armé, et un matelas déchiré y servait de couchette.

Le Japonais qui, jusqu'alors ne voulait pas s'avouer vaincu, perdit courage en contemplant ce trou presque obscur où on l'avait impitoyablement jeté... Et pour combien de temps ?... Il eut un frisson en pensant au sort qui lui était réservé, tout en se remémorant l'avertissement mystérieux du Général qui semblaient si bien savoir à quoi s'en tenir à son sujet... « Le *Cercle Bleu* ne connaît ni scrupules, ni pitié... »

La mort ? L'attaché ne la redoutait pas : il l'avait croisée de nombreuses fois déjà. Mais il aurait voulu pouvoir se défendre, la la lutte était inégale et ses chances se réduisi-

saient à néant, selon lui. Takuma n'espérait plus...

Pas un instant il ne songea à lui-même : en trahissant son secret il serait en droit d'exiger la liberté. Mais son souci réel était autre : demain, il devait remettre les précieux documents à l'Ambassadeur du Japon à Vienne, passé ce délai il faillirait à sa mission et il savait ce qui lui resterait à faire. Son honneur était en jeu, et les heures passaient, lentes, inexorables, tandis que son angoisse grandissait...

A présent, il commençait à croire qu'on l'avait oublié. Dans ses bras immobilisés passaient des douleurs lancinantes et ses poignetts lui faisaient mal. Une faiblesse s'empara de lui qu'il combattit de toute sa volonté. La clarté émanant du soupirail faiblissait progressivement, d'où il conclut que le jour déclinait et que la soirée s'avançait. Il ne voyait plus rien...

Tout à coup, des pas se rapprochèrent et bientôt, la lourde porte grinça : quelqu'un pénétrait dans la cellule sans qu'il puisse distinguer les traits. On envoya le faisceau lumineux d'une lanterne dans sa direction, puis on la posa sur le sol. Dans cette demi-lueur, le vicomte put voir la femme qui se tenait devant lui. Elle avait un aspect repoussant, sale et négligée, la lèvre pendante,

le regard mauvais, on aurait dit qu'elle ne souhaitait que du mal et vivait pour prodiguer des paroles méchantes et prédire des catastrophes. Son nez large et aplati comme celui d'un orang-outang, ses yeux entourés de grands cercles bleuâtres, son menton pointu et ses cheveux hirsutes, accentuaient encore cette impression. Cette figure vieille et ridée se complétait d'un cou maigre contrastant avec le corps énorme dont les seins retombaient sur un ventre déformé. Une véritable mégère grimaçante et aigrie, exemple typique de ces créatures que l'on voit parfois sur des cartes postales aux dessins satiriques.

— Que voulez-vous ? demanda brusquement le Japonais.

— Doucement, doucement... Je m'appelle Katja, commença-t-elle d'une voix éraillée, et je suis la cuisinière des prisonniers. Tâchez de vous rappeler, peau jaune, que ma cuisine est excellente, vous ne devez pas me faire de reproches car je n'admets aucune réclamation à ce sujet.

Comme il ne répondait pas, elle reprit, montrant ses gencives où il ne restait plus que deux dents jaunâtres :

— Vous êtes encore jeune... C'est dommage !

Tokate Takuma ne comprit pas ce qu'elle

entendait par là et essaya de la questionner.

— Dommage ? Trop jeune pour mourir, vous voulez dire ?

— Oui, peut-être... fit-elle vaguement. Allons, ouste, venez manger maintenant. Vous n'êtes pas le seul à servir, d'autres attendent comme vous.

Elle saisit de ses doigts crochus un panier assez grand qu'elle avait disposé à terre en arrivant, et en sortit une cuiller à potage qu'elle frotta avec son tablier graissseux. Puis, elle la trempa dans une gamelle qui contenait une sorte de bouillie.

— Ouvrez la bouche.

— Quoi ? Vous plaisantez ? Vous n'allez pas m'obliger à manger de la sorte ?

— Je suis là pour ça... Dépêchez-vous.

— Non, non ! fit l'attaché en protestant énergiquement contre cet étrange procédé. Je ne veux pas.

— Non mais, des fois, faut-il que j'appelle les copains pour vous faire entendre raison ?

— C'est bon, répliqua le vicomte sentant que cette résistance était inutile. Allez-y !

Katja esquissa une grimace de satisfaction.

— Comme ça, vous me plaisez. Voilà !

Elle prit une pleine cuillerée de cette pâtée qu'elle précipita dans la bouche du prisonnier qui rejeta presqu'aussitôt cette nour-

riture, car elle avait un goût âcre et insupportable.

— Merci, gémit-il, je n'en veux plus.

La mégère était furieuse.

— Ah ! Mais, ça ne se passera pas comme ça, si c'est ainsi que vous dédaignez ma cuisine, je vais vous apprendre... Attendez ! hurla-t-elle.

Elle disparut après avoir refermé la porte à double tour, et le Japonais se demanda avec anxiété ce qui allait encore lui arriver. Il était en proie à un abattement complet, car le tragique de sa situation se doublait d'une faim atroce. S'il n'avait pas pu accepter ce dîner infect qu'on lui apportait, il ne s'en rappelait pas moins que son estomac criait famine, n'ayant reçu aucune nourriture depuis le repas de la veille au wagon-restaurant. Mais il préférerait mourir d'inanition plutôt que de toucher à la ratatouille que lui offrait Katja.

L'obscurité la plus complète régnait dans la prison et seul, un faible courant d'air, provenant d'on ne sait où, se faisait sentir soudain, mais le vicomte, préoccupé par son triste sort, n'y prit pas garde. Il ne pouvait se résoudre à s'allonger sur sa couchette de fortune, souffrant de plus en plus des liens qui lui coupaient la peau.

Comment tout cela finirait-il ?

Un son indistinct le surprit sans qu'il puisse définir par quoi il était produit, et d'où il provenait. C'était un grattement continu à peu près semblable à un rongeur qui s'escrimerait sur un morceau de bois. Il pensa que des rats devaient pulluler en cet endroit, mais se leva cependant, pour acquit de conscience, et alla vers la porte qu'il vérifia à tâtons. Elle était bien close, et de l'autre côté, tout semblait calme. Le bruit persistait et s'amplifiait comme si l'on travaillait avec une scie. Mais sur quoi ?...

Ses ennemis avaient-ils changé de tactique? Voulaient-ils le tuer plutôt qu'ils ne le lui avaient prédit ? Ils en étaient bien capables. Certes, à ce moment, le prisonnier ne se serait nullement étonné de voir apparaître ce maudit Général lui disant que sa dernière heure était venue.

Le vicomte se faisait d'amers reproches en songeant que toutes ces péripéties survenaient par sa propre faute : il n'avait pas attaché assez d'importance aux propos de Son Excellence et s'en voulait de ne pas avoir obéi à ses conseils d'élémentaire prudence. Et il devrait aller jusqu'au bout, laissant son destin s'accomplir sans que nul ne sache ce qu'il était advenu de lui... Il se laissa retomber une fois de plus sur le tabouret boiteux, ressassant sans cesse ses remords et

cherchant une solution introuvable, vaincu, anéanti, s'abandonnant au plus complet désespoir.

Il en était là de ses réflexions, sans même s'être aperçu que le frottement étrange avait cessé, quand il crut sentir une présence derrière lui. Mais, dans ce noir, il ne vit rien. S'apprêtant cependant à refaire le tour de la cellule pour bien être convaincu qu'il n'y avait rien de suspect, il étouffa un cri tandis qu'une main preste s'appuyait sur ses lèvres.

En face de lui, une ombre se devinait, sans naturellement, qu'il put l'identifier ; persuadé que ses adversaires lui avaient tendu un nouveau piège, Takuma, voyant toute lutte inutile, se résigna... L'attaché attendit le coup fatal qui l'anéantirait définivement, mais rien de semblable ne se produisit. Au lieu de cela, une voix chuchota quelques paroles à son oreille comme si l'on craignait d'être entendu :

— Pas un mot, votre Grandeur ! Vous me reconnaissez ? C'est moi, Youki, votre fidèle et humble serviteur.

Le vicomte n'osait croire à tant de chance et pensa qu'il était le jouet d'une illusion, son cerveau fatigué prenant pour la réalité ce qu'il imaginait. Il dut écouter une seconde fois cette affirmation pour se rendre à l'évidence.

— Toi ? Mais c'est impossible.

— Si, Maître, moi-même qui ai la bonne fortune de pouvoir vous retrouver.

Tokate Takuma comprit, dans l'espace d'une seconde, que la Providence ne l'abandonnait pas; Youki, son dévoué valet de chambre avec lui, dans cette prison, représentait une aide inespérée et, ce nouvel atout en mains, il pouvait prétendre soutenir la lutte.

Cette lutte âpre commencerait dès maintenant, et l'attaché savait qu'elle serait difficile, terrible... L'aboutissement en était incertain, mais le diplomate se décidait à adopter la devise de ses ennemis sans scrupules et sans pitié, et comme le Général l'affirmait avec raison, « le fort prévaut sur le faible », désormais, lui, Takuma, se montrerait aussi acharné que ceux du *Cercle Bleu*...

IX

Un fidèle serviteur

Par quel moyen ce satané Youki avait-il deviné qu'on le retenait prisonnier et en quel lieu ? Comment avait-il réussi ce tour de force de s'introduire dans cette geôle infernale et inconnue ? Ces questions vinrent immédiatement à l'esprit du vicomte qui les posa à son serviteur.

— C'est simple, répondit tranquillement l'autre, votre Grandeur avait manifesté une telle précipitation avant son départ qu'Elle m'ignorait totalement. Je ne pus m'empêcher de me rendre compte qu'Elle paraissait soucieuse et j'en conclus qu'il s'agissait d'un problème délicat, ou d'une mission dangereuse. Lorsque votre Grandeur m'annonça son brusque départ pour un voyage de quelques jours à l'étranger, je ne doutai plus de la cause de ses préoccupations. Mon maître

devait remplir une tâche de la plus haute importance et j'aurais bien voulu l'y aider. Mais que pouvais-je faire pour lui ? Rien.

« Quand je conduisis votre Grandeur à la gare le hasard, cet ami des audacieux, me servit. Tout en plaçant les bagages dans le filet et en m'apprêtant à descendre du train, je découvris — par une curieuse coïncidence — dans le compartiment voisin une femme, très belle, et un homme qui discutaient à voix basse et jetaient un coup d'œil de temps en temps, paraissant s'intéresser particulièrement aux faits et gestes de votre Grandeur. Je m'attardais dans le couloir et pus saisir quelques phrases, qui m'intriguèrent à un tel point que je résolus d'en avoir le cœur net. Ne voulant pas troubler votre tranquillité, ni paraître indiscret, je n'en décidai pas moins de faire le voyage dans un autre wagon, afin de vous prêter main-forte si besoin était.

« Cela me fut facile, puisque votre Grandeur a toujours eu à mon égard des bontés dont je lui serai éternellement reconnaissant, et que, par conséquent, Elle récompensait largement mes modestes services. Je pris donc un billet et adoptai la contenance d'un touriste voyageant pour son propre plaisir. Ce qui ne m'empêcherait pas de ne

pas perdre de vue les étranges personnages qui se trouvaient dans l'autre voiture.

Malheureusement, je ne pensais pas que leurs agissements seraient si rapides, et, lorsqu'à Bâle, je rentrai dans le compartiment où j'avais laissé mon maître, il y avait des figures étrangères à sa place. Les deux autres voyageurs avaient également disparu. Il n'y avait plus aucun doute possible : votre Grandeur avait été victime d'une machination.

Renseignements pris, je sus qu'on ne vous avait pas vu descendre en gare de Bâle, où je m'arrêtai, puisque désormais, mon voyage n'avait plus de but.

Dois-je avouer que j'étais désespéré, désolé de n'avoir même pas défendu votre Grandeur comme je l'aurais dû. La nuit entière se passa sans que je trouve la moindre indication concernant votre sort, j'errai lamentablement, tantôt en France, tantôt en Suisse, puisque je venais de franchir la frontière. Que pouvais-je espérer désormais ?

« Sur le sol helvétique j'eus la chance de rencontrer un brave paysan qui put me fournir un précieux renseignement : il avait vu en effet, dans la nuit, une grande automobile, tous stores baissés, qui filait à vive allure dans la direction de Zurich. Je continuai donc mon chemin en suivant cette indication, tantôt à pieds, ou bien juché sur une voiture de

fourrage que je rencontrai alors. Je me fiais à de vagues points de repères que l'on me donnait de temps à autre. Heureusement que le jour se lève tôt, en cette saison, c'est ce qui me permit de pouvoir questionner des laboureurs qui étaient déjà à leur travail, dans les champs. Après maintes recherches et de multiples découvertes, je parvins dans les environs de ce village perdu. Je marchai encore une bonne heure avant de découvrir cette propriété dont l'importance et le modernisme me laissèrent à penser qu'elle valait la peine que je m'y arrête un moment. Par hasard, je vis une limousine qui stationnait dans le parc, devant la grille entr'ouverte, dont le signalement correspondait point par point à la description que l'on m'en avait faite. Selon toute vraisemblance, vous deviez être dans les parages.

— Alors, tu sais où je suis ? Dis-le moi vite... s'écria le vicomte en l'interrompant.

— A Thalwil, près du lac de Zurich, et cette villa celle du prince Marakoff.

— Le prince Marakoff ? répéta l'attaché, je n'ai jamais entendu prononcer ce nom, et cependant, je me tiens journellement au courant par le « who's who »...

— Votre Grandeur me permettra de lui

— Tu as raison, mon bon Youki. Mais il y a un fait que je ne m'explique pas : pourquoi un homme expéditif comme toi n'a-t-il pas alerté la police ? Tu savais cependant que ma vie ne tenait qu'à un fil, comme maintenant, d'ailleurs.

Le serviteur fit un geste d'acquiescement comme s'il attendait cette question.

— J'y ai pensé, maître, mais la police se montre parfois trop curieuse, elle avertit la presse et provoque l'intérêt public. Or, votre Grandeur se serait vue dans l'obligation de dévoiler le but de son voyage et telle n'était pas son désir, j'imagine. Je résolus donc de parvenir à vous par mes propres moyens, quitte, si j'échouais, à recourir à la force. Mais j'ai beaucoup appris, et il est d'usage — dans la diplomatie — d'observer une stricte discrétion; je vous aurais rendu un bien mauvais service en agissant maladroitement, et qui pourrait nier que votre Grandeur est un excellent diplomate ?....

***

L'astucieux Youki, après cette tirade, délivra Tokate Takuma des cordelettes qui l'enserraient et lui frictionna ses membres endoloris; puis, il continua :

— Le plus difficile fut de découvrir où l'on vous gardait. Patiemment, je rôdai aux alentours, ne désespérant pas de glaner parci par-là un indice qui facilite ma tâche, mais je devais cacher mon jeu et ne pas trahir ma présence, sans quoi vous étiez perdu. J'étais fermement décidé à vous porter secours d'une manière efficace, serait-ce au péril de ma vie... Une chance inespérée, me favorisa enfin.

« Je m'étais caché dans la voiture pour pouvoir guetter sans être vu, mais je ne m'attendais pas à ce qui allait arriver : au bout d'un certain temps, le chauffeur apparut et monta sur son siège; aussitôt, je m'aplatis de mon mieux sur le tapis et ainsi il ne se douta de rien. Il ne me fut pas possible de distinguer ses traits parce qu'il portait de grosses lunettes d'automobiliste; je me tins coi, me demandant où il allait m'emmener s'il lui prenait fantaisie de quitter le village. Par bonheur, une manœuvre qui me combla de

commoda. Probablement, je me trouvais auprès des cuisines ? Guère plus avancé qu'avant, je réfléchissais mélancoliquement, ne sachant si je devais m'introduire sans plus attendre dans cette habitation ou si mon plan allait s'arrêter là à cause de cette perte de temps, quand j'entrevis tout près de moi, une ombre que je pus identifier rapidement grâce à la lanterne qu'elle tenait dans une de ses mains tandis que l'autre portait un lourd panier.

X

Préparatifs de fuite

Elle — car c'était une femme, grosse et laide à faire peur — sortait du bâtiment contre lequel je n'eus que le temps de m'appuyer pour qu'elle ne me voit pas, et se dirigeait rapidement vers celui d'en face où elle disparut. Je ne fis qu'un bond derrière elle, persuadé que j'allais enfin connaître ce qui était votre prison, et votre Grandeur peut croire que mon cœur battait tandis que je me demandais si mon espoir ne serait pas déçu et dans quel état je vous découvrirais, si toutefois cela était possible...

« Je suivis donc la vieille qui avait pris un large escalier devant moi et disparaissait à l'extrémité; bientôt j'arrivai au bout, à mon tour, et vis un mur épais à côté duquel se trouvait un petit escalier. Sans doute, avait-elle descendu les degrés ? Mais je ne me pressai pas de l'imiter, ne voulant à aucun

prix trahir ma présence, pensant que je ne devais agir qu'avec la plus grande circonspection. Prenant un moment de réflexion, je fis quelques pas et regardai machinalement à terre. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, quand je m'aperçus que le sol était translucide; je me penchai, intéressé, et compris que je marchais sur un verre épais, presque transparent, sous lequel il y avait des barreaux de fer entrecroisés, mais qui permettaient de voir ce qui se passai en dessous. La nuit m'entourait, mais la lanterne éclairait en bas. La scène qui s'offrit à mes yeux me remplit d'effroi car vous vous doutez qu'elle n'était autre que votre entrevue avec cette infernale geôlière qui m'avait montré le chemin un instant auparavant. Mon seul désir était d'intervenir, mais prudemment, ce qui m'empêchait de faire vite. A la manière dont on voulait vous forcer à manger, je sentis que les minutes comptaient si je devais manifester mon aide auprès de vous. Sans plus attendre, je me mis au travail, qui — pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude — semblait presque impossible, mais j'ai pratiqué plusieurs métiers dans ma vie et c'est ce qui me servit dans cette circonstance. Je porte toujours sur moi ma lime brevetée qui m'a rendu service si souvent, et c'est seulement avec cet outil que je m'attaquai au

verre d'abord, ce qui ne fut pas très long, puis aux barreaux. Ce qui me retardait encore, c'était l'obscurité où je travaillais... Un moment passa, après lequel je dus m'arrêter car la vieille quittait votre prison et je supposais qu'elle allait repasser là. Me blotissant le mieux que je pus, je m'accroupis et attendis, dans le renfoncement que j'avais découvert fort à propos; ma supposition était juste puisque je la vis remonter et — heureusement pour nous — prendre au plus court pour regagner sa cuisine. Malgré sa précipitation, je vis qu'elle paraissait en colère et j'entendis des jurons qu'elle prononçait... Enfin, la lueur de la lanterne disparue, je repris mon effort qui fut couronné de succès, et tordant le grillage, je me glissai et sautai au hasard, pour retomber à vos côtés. Le bruit en fut étouffé par les semelles en caoutchouc comme j'en porte toujours, et voilà l'histoire, c'est tout...

Le vicomte lui serra la main avec effusion.

— Jamais je n'oublierai ce que tu as risqué pour me sauver, Youki, ton dévouement te sera compensé, car tu as montré une bravoure exceptionnelle.

— Pardon votre Grandeur, je n'ai fait que mon devoir, et un autre à ma place eut agi de même. Mais nous ne sommes qu'au commencement, les difficultés vont se dresser

l'une après l'autre si nous voulons tenter de fuir.

— Il le faut absolument.

— Ecoutez : à quelques centaines de mètres d'ici, nous pourrions rejoindre le lac de Zurich dont je vous parlais tout à l'heure, et là, il est fort probable que nous trouverons une embarcation pour gagner Zurich même, ou une station sur la ligne de l'express se rendant à Vienne. Dans ce cas, rien ne serait perdu, mais le tout est de sortir d'ici.

— C'est le plus dur, répondit Youki perplexe, car nous n'avons pas de corde; il faut donc abandonner l'éventualité du soupirail, et trouver un autre moyen. Il ne nous reste qu'à surprendre nos adversaires et s'enfuir lorsqu'ils ouvriront la porte.

— Hélas, il sera peut-être trop tard ! murmura Takuma.

— Mais non, vous n'avez pas mangé, la mégère reviendra pour vous forcer et c'est alors que nous agirons. Surtout, ne laissez pas remarquer que vous avez les mains libres, tenez-les sans cesse derrière votre dos, et tâchez que l'on ne s'aperçoive pas de ma présence. Ou alors, tout serait perdu... Si la vieille vient seule, il nous sera facile de la maîtriser, dans le cas contraire, force nous serait d'attendre; contre plusieurs nous ne pourrions lutter efficacement.

— Chut ! fit le diplomate en l'interrompant, j'entends des pas, on vient...

— Ne vous occupez pas de moi.

— Mais, où vas-tu te cacher ?

— Là, sous le matelas, et surtout ne faites pas un geste qui doive me trahir.

Youki n'eut que le temps de s'exécuter ainsi qu'il l'avait dit, car quelqu'un s'introduisait dans la cellule sombre.

La lumière de la lanterne de Katja apparut et cette dernière entra, mais hélas, elle n'était pas seule : les deux gardiens l'accompagnaient. Comme précédemment, la femme se débarrassa de ses fardeaux et se posta, les poings sur les hanches, devant le prisonnier immobile.

— Alors, mon petit coco, es-tu devenu raisonnable ? demanda-t-elle de sa voix rauque et railleuse.

Puis, elle ajouta dans un rictus mauvais :

« Tiens, je t'amène mes deux amis, ils ne seront pas longs à te faire comprendre que ma cuisine est parfaite et doit être considérée comme telle, comparable à celle des meilleurs restaurants de la région. Sais-tu que c'est m'offenser gravement que de me refuser ma bonne sousoupe ?... Tu vas voir : ça barde avec moi, voici une bonne cuillerée que tu avaleras en vitesse, ou bien tu me le paieras cher... Au choix !

Elle plongea alors sa spatule dans le mélange épais et jaunâtre, puis considéra le Japonais d'un air narquois.

— Mais oui, vous avez raison, ma bonne femme ! répondit ce dernier en s'efforçant de sourire aimablement à la mégère, qui vous dit que je dédaigne votre fameuse cuisine ? Je ne demande pas mieux que d'y goûter, au contraire, si cela peut vous faire plaisir...

La vieille eut un haut-le-corps comme si un courant électrique venait de la parcourir des pieds à la tête, et son expression de surprise fut telle qu'elle traduisait assez bien l'effet qu'avaient produit ces paroles inattendues. Elle avait laissé tomber la cuiller qu'elle tenait dans le potage, mais la repêcha aussitôt en y plongeant sa main sale et grasse. Son trouble ne connaissait plus de bornes.

— Ah ! ça, par exemple ! C'est le bouquet... Il n'a pas été long à changer d'avis, à la bonne heure... Alors, mon petit chou, tu es résolu à m'obéir ? Tant mieux, j'en suis fort aise, tu vas donc manger. Tiens...

— Un instant, fit l'attaché en reculant d'un pas, je suis prêt, mais à une condition : qu'ils s'en aillent.

En même temps, il montrait en tournant la tête dans leur direction, les deux acolytes qui ne bougeaient pas. Il insista :

« Je ne vois pas pourquoi ces hommes restent là puisqu'ils ne sont plus d'aucune utilité, et m'empêcheront de savourer votre délicieux dîner.

Katja eut un regard méfiant pour le Japonais qui se tenait en face d'elle, les mains derrière le dos, parut réfléchir, après quoi elle conclut :

— T'as raison, ils nous embêtent, ils peuvent s'en aller... Allez, ouste, mes gaillards, attendez-moi dehors; quand j'aurai besoin de vous, je vous appellerai.

Les deux géants se retirèrent en grommelant.

— Et maintenant, tu vas manger gentiment, mon mignon... Je suis fourbue et ne demande qu'à m'aller coucher.

— Oui, mais comment ?...

Elle approcha la cuiller de la bouche du vicomte qui ne broncha pas, mais, tout à coup, d'un mouvement brusque, le prisonnier agrippa de ses deux mains le maigre cou de vautour de la mégère, et ceci avec une telle force que la figure de la femme en devint tour à tour cramoisie puis bleuâtre tandis que ses yeux trahissaient une terreur indescriptible. Elle râlait tout en essayant en vain de faire sortir de sa gorge contractée des jurons entremêlés de supplications que l'on

devinait sans les comprendre. Mais elle perdait son souffle.

— Si tu prononces un seul mot, canaille, chuchota l'attaché, tu en crèveras.

Youki sortit de sa cachette et portait main forte à Takuma, et appuyant le canon de son revolver sur la tempe de la vieille Katja, qui était à moitié morte de peur et écumait de rage de se voir prise au piège. Cette attaque l'avait complètement abasourdie et le diplomate qui voulait encore la faire parler, desserra son étreinte tout en la maintenant, afin qu'elle puisse respirer. Aussitôt elle se répandit en lamentations.

— Miséricorde ! criait-elle suppliante, grâce... grâce.... Laissez-moi vivre, je n'avais pas l'envie de vous faire du mal...

— Et comment donc ? Menteuse ! s'exclama le vicomte. Attends un peu, je vais te montrer à mon tour comment l'on procède avec la racaille de ton espèce.

— Pitié ! répétait-elle sans cesse.

— Tais-toi, oiseau de malheur, si je t'accorde quelques minutes encore, c'est que tu peux me servir en faisant exactement ce que je te demanderai, sinon...

— Oui, oui... je ferai tout.

— Nous allons voir : tu vas commencer par intimer aux deux gardiens l'ordre formel de s'en aller en leur assurant que tu n'as

plus besoin d'eux, et cela sans réticences. Gare à toi si tu essayes de nous trahir. Compris ?

— Oui, mais il faut que j'ouvre la porte, la clé est là, dans mon trousseau.

— Bon, je te lâche, mais souviens-toi : un seul geste, un mot et tu es morte.

Le Japonais fit un signe à Youki qui se dissimula de telle manière qu'il était impossible qu'on le vit du dehors, tandis que lui-même reprenait son attitude de prisonnier. Son serviteur tenait en respect la mégère plus morte que vive, en appuyant le doigt sur la gâchette de son revolver. Le cœur battant, ils attendaient. Katja, fébrilement, chercha sa clé et l'introduisit dans la serrure grinçante, la porte se tira.

— Vous pouvez partir, mes amis, articula-t-elle d'une voix tremblante, je n'ai plus besoin de vous.

— Alors, il est devenu raisonnable cet animal-là ? demanda l'un d'eux.

— Oui... Très.

— Bon, tant mieux pour toi, tu te donnes assez de mal pour faire la ratatouille. On s'en va, c'est dit, tu ne veux pas qu'on t'attende ?

— Non, non, merci... Il est tard et je vais dormir dans quelques instants.

— Bonne nuit, conclut l'autre.

Et tandis que les pas lourds des gardiens s'éloignaient, Katja repoussa l'huis et reprit la clé. Mais ces émotions l'avaient tellement bouleversée qu'elle ne put se reprendre après cet effort et s'affala sur le sol, évanouie.

— Enfin ! fit Takuma.

— Notre ruse a parfaitement réussi, pourvu que ça continue... dit Youki en se rapprochant.

— Désormais, je n'aurai plus à goûter les mélanges douteux de cette vieille taupe ! Et cependant, je meurs de faim, mais cela est secondaire à l'heure actuelle.

— Oui, reprit son serviteur, il faut aviser au plus vite pour ne pas se laisser surprendre.

— Telle est bien mon intention : mon cher Youki, encore un coup de veine comme celui-ci et nous serons de taille à nous défendre...

« La chance nous a servie jusqu'ici et c'est bien le diable si nous ne parvenons pas à échapper à l'emprise de cette maison maudite...

XI

Sauvés

— Il n'y a pas d'autre issue que la porte, remarqua Youki après un rapide examen, et tant que cette ignoble femme vivra nous ne pourrons sortir sans être poursuivis presqu'aussitôt. Regardez-là, ajouta-t-il, en désignant avec dégoût la face crispée et livide de Katja qui respirait irrégulièrement, haletante, et qui n'avait guère changé de position. Croyez-moi, maître, c'est la grand'mère du démon du mal en personne; elle devait se réjouir de vous tenir sous sa domination et de vous martyriser ainsi autant qu'elle le voudrait... Je vous réponds qu'elle ne vous aurait pas épargné sa cuisine indigeste ni ses sarcasmes. Quant à lui demander pitié ou faire appel à quelque sentiment humain, mieux valait s'adresser à un mur. Son cœur

doit être de pierre... Vite, que nous puissions ne plus voir cette horreur.

— Qu'allons-nous faire ? questionna le vicomte non sans inquiétude, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Pour nous débarrasser d'elle, il aurait fallu la ligoter et la mettre hors d'état de donner l'alarme lors de notre évasion, mais nous ne possédons pas la corde nécessaire ni même de baillon pour l'empêcher de crier... Alors il ne reste pas d'autre solution que d'avoir recours aux grands moyens.

— Que proposes-tu ?

— La supprimer.

— Non, pas de sang.

— Comme il plaira à votre Grandeur, mais je crains que si nous attendons trop, nous perdions toutes possibilités de fuite. Si son sang ne coule pas, ce sera le nôtre, sans aucun doute, car elle reviendra à elle sous peu et fera un vacarme terrible; en admettant que nous ayons eu la chance de nous évader sans difficultés, on nous repincera et tout sera perdu. Ainsi que vous l'avez dit, la lutte est désormais sans merci, et nous devons nous montrer aussi impitoyables que nos ennemis. Pour échapper à leurs griffes, il faut prendre une prompte décision, réfléchissez, maître, les instants sont précieux et

représentent chacun un atout qui nous est ravi. J'attends vos ordres.

— Oui, ce qu'il faut à n'importe quel prix, c'est sortir d'ici dans le plus bref délai.

Le vicomte luttait intérieurement contre deux pensées différentes et il ne voulait pas se laisser aller à une impulsion trop rapide qu'il aurait à regretter plus tard; il lui répugnait, en effet, de devoir accepter la proposition de son serviteur et de faire preuve d'autant de brutalité que ses adversaires, mais, dans la situation inextricable où il se trouvait, avait-il le droit d'hésiter. Le brave Youki avait raison. Tokate Takuma repensa à une règle en usage chez les primitifs, ses ancêtres de cinq ou six milliers d'années, à laquelle il devait se reporter aujourd'hui : « Toi ou moi » Et il comprit qu'il ne pouvait que se rallier à cette loi qu'avaient établie des hommes vêtus de peaux de bêtes et qui seule lui offrait une chance de salut.

— Fais ce que tu jugeras nécessaire, mais vite ! commanda-t-il à celui qui le contemplait, semblant suivre ses moindres pensées et ne se le fit pas dire deux fois...

Youki se saisit tout d'abord des clés et de la lanterne qu'il confia à son maître, se pencha sur la vieille toujours immobile, et sortit résolument de sa ceinture un long poignard qu'il portait toujours sur lui et dont

la lame miroita sous la lueur tremblottante de la flamme qui se balançait à la main droite de Takuma. Celui-ci se détourna face à la porte, pour ne pas voir l'horreur de cette exécution; il tressaillit en entendant un coup sourd suivi immédiatement d'un long et lugubre gémissement. La victime agonisait et déjà le domestique sautait à côté du diplomate.

— Ça y est, elle ne bronchera pas, je vous l'assure ! Je l'ai frappé en plein cœur.

— Merci, tu es brave, et tu as fait preuve d'un courage surhumain.

— Bon débarras ! Une vermine pareille...

Le serviteur tenait encore son revolver à la main et le posa pour essuyer la lame ensanglantée de son poignard avec un lambeau de tissu qu'il avait arraché à la robe de la grosse femme, après quoi, il rangea l'arme qui venait de faire du si bon travail, à sa ceinture, et reprit le revolver.

— Partons, dit-il.

L'attaché jeta un dernier regard sur le visage blafard qui paraissait déjà décomposé dans cette demi-obscurité, et se mit en devoir d'ouvrir la porte. Mais il fut quelques instants avant de trouver la bonne clé; après en avoir essayé deux sans résultat, il parvint à ce qu'il voulait.

— Il serait plus prudent que vous soyez armé aussi, chuchota le serviteur, prenez mon poignard et donnez-moi la lanterne, c'est plus sûr, je crois que je suis moins nerveux que vous et elle risquerait de s'éteindre. Moi, il n'y a pas de danger que je la laisse tomber...

Les deux compagnons se turent, bien décidés à défendre chèrement leur vie, et se dirigèrent vers l'escalier qu'indiquait Youki, et commencèrent à le gravir.

A peine Takuma avait-il monté quelques marches qu'il s'arrêta net, tandis que son serviteur, derrière lui, faisait de même, ayant sans doute perçu le même bruit suspect : quelqu'un descendait.

— Du calme, demanda Youki, dans un souffle, en éteignant immédiatement la lanterne, appuyez-vous contre le mur et laissez-moi faire; ce doit être un des géants qui redescend chercher la cuisinière, on s'impatiente là-haut...

Le vicomte ne répondit pas, mais fit comme l'autre lui disait, et eut l'impression qu'on le frôlait. L'obscurité était complète, mais il crut distinguer en effet l'ombre gigantesque de l'un des deux hommes qui l'avaient descendu dans sa cellue.

Il retint sa respiration, craignant de se trahir par une maladresse ou une faiblesse

ridicule, le cœur battant. Il se demandait si son serviteur serait assez fort pour venir à bout de ce redoutable adversaire, et s'ils allaient pouvoir continuer leur fuite problématique. Qu'allait être la rencontre de Youki et de l'autre dans ce noir qui compliquait la tâche tout en servant les fuyards ?

L'homme devait certainement arriver en face du domestique : ne l'avait-il pas repéré dans cet escalier où il était plus habitué qu'eux à circuler sans cesse ?... Que se passait-il ? Le vicomte frémit en entendant un coup sourd comme celui qu'il avait entendu tout à l'heure, puis une chute formidable. Le corps dévala quelques marches, il y eut un râle prolongé et sinistre, et ce fut tout... Le silence le plus complet succéda à ce drame invisible.

Le diplomate en conclut que la masse épaisse qui venait de s'abattre ne pouvait être le corps mince de son sauveteur, et pensa qu'ils étaient débarrassés de leur deuxième ennemi. Mais, combien d'autres dangers — pires les uns que les autres — les attendaient encore ?...

***

L'escalier une fois remonté, les compagnons se trouvèrent dans la cour obscure décrite par Youki; et là, le vicomte respira à pleins poumons l'air frais de la nuit qui

vint fort à propos calmer ses nerfs ébranlés. Tout marchait pour le mieux, mais de quel côté se diriger ? De nouveau il fallait que Takuma s'en remette à son rusé domestique qui prévenait, savait, décelait et déjouait tout. L'autre le précédait en lui montrant la blancheur d'un mur qui se détachait étrangement dans l'obscurité.

— Tout droit, maître.

— Tu es fou ? Tu ne songes tout de même pas à rentrer dans ce bâtiment ? Veux-tu donc que nous allions nous jeter dans la gueule du loup ?

— Laissez-moi vous guider, et n'ayez crainte. Ce sont les cuisines, Youki connaît, et comme actuellement la maîtresse du lieu se trouve en fort mauvaise posture, nous pouvons nous y aventurer en toute sécurité. Il est fort probable que Katja rend le dernier soupir et livre son âme au maître de l'enfer... De l'autre côté nous rejoindrons le jardin et le mur du parc; cette séparation franchie, et ce sera chose aisée, je crois, il ne nous restera plus qu'à gagner le chemin qui mène directement au bord du lac. Ce n'est que là que nous pourrons nous déclarer définitivement hors d'atteinte.

— Pourquoi n'as-tu pas rallumé la lanterne ? On n'y voit goutte dans ce passage.

— Sachez, votre Grandeur, que si tout paraît calme et donne l'impression que tous dorment, il ne faut pas s'y fier : il y a des veilleurs qui font des rondes continuelles, et c'est ce qu'il faut éviter... Suivez-moi.

Le vicomte fit ce qu'on lui demandait, allant à l'aveuglette entre le noir et le gris des murailles de la maison qui semblait entourée d'un voile épais, et se laissa mener. Ce sacré coréen — Youki était en effet originaire de La Corée — se dirigeait aisément comme s'il possédait des yeux de chat et un flair de fauve, prenant des raccourcis où il se faufilait là où, seul, le diplomate eut pu cent fois se rompre le cou. Mais son aide se dirigeait avec une assurance étonnante.

Une terrible odeur — celle de la ratatouille écœurante — les saisit, et Takuma dut se pincer le nez pour ne pas céder au malaise qui s'emparait de lui.

Bientôt, le bâtiment traversé, ils retrouvèrent la brise fraîche qui les remit, et une voûte de verdure dont le feuillage en plein épanouissement dégageait une agréable odeur. Après une courte marche, le vicomte s'arrêta à l'exemple de son guide au détour d'une allée.

— Le mur est là, tout près, et ensuite...

— Allons !

Encore quelques pas sur le gazon pour ne pas donner l'éveil, et ils parvinrent à l'endroit indiqué.

Levant les yeux, Takuma mesura d'un coup d'œil la hauteur du mur et constata qu'il lui serait relativement facile de le sauter.

— Si votre Grandeur veut poser son pied ici, puis l'autre sur mon épaule, elle atteindra le haut et n'aura plus qu'à se laisser retomber doucement.

Youki faisait en effet un marchepied de ses deux mains solidement jointes et son maître fit comme il lui conseillait. L'attaché monta sans difficultés et s'apprêta à sauter ; mais le mouvement mal calculé, fut si rapide, que le vicomte tomba malencontreusement sur son pied gauche en se tordant mal à propos la cheville. Il ne put se relever, et l'insupportable douleur de la foulure lui arracha un gémissement que son compagnon entendit ; il s'empressa aussitôt d'escalader l'obstacle à son tour pour lui venir en aide. Rompu à tous les exercices de gymnastique, il grimpa habilement sur le mur s'aggripant à une anfractuosité, presque en haut, quand il sentit que sa jambe droite était emprisonnée par une main étrangère à laquelle il ne pouvait échapper.

— Vas-tu descendre ? dit en même temps une voix menaçante.

Youki baissa la tête et jeta un regard sans parvenir à voir celui qui le guettait dans le noir opaque. Il réalisa immédiatement l'immense danger devant lequel il se trouvait : sans nul doute, un des hommes du Cercle Bleu l'avait repéré et donnerait l'alarme... Il n'hésita pas une seconde et, saisissant la lanterne qu'il tenait toujours, s'accota à la muraille, et la brandit des deux mains pour l'envoyer à toute force sur la tête de ce gêneur importun. La manœuvre réussit à merveille car il entendit aussitôt un « Plouff » qui rendit un son comme si des os craquaient, en même temps qu'un cri, puis Youki retrouva sa liberté de mouvements. Agile et preste, il s'empressa de sauter de l'autre côté ; il était temps : une balle venait de siffler auprès de son oreille...

Il retrouva son maître, toujours étendu à terre.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il à ce dernier tout en ramassant le poignard qui gisait à côté de Takuma.

— J'ai probablement une entorse, répondit le vicomte, il ne nous manquait plus que cela.

— Ne vous tourmentez pas. Rien de grave, j'espère ? Pouvez-vous marcher ?

— Je vais essayer, aide-moi.

A peine le diplomate s'était-il soulevé qu'il se raidit en réprimant un soupir.

— Non, mon pauvre vieux, ça ne va pas du tout. Impossible ! Quel malheur !

Sans mot dire, le serviteur le prit brusquement à bras le corps, le chargea sur son dos, et se mit à courir de toutes ses forces sur le chemin caillouteux. D'autres coups de feu éclatèrent... venant de la propriété, et grâce à un furtif regard en arrière, Youki, sans interrompre sa course, put se rendre compte que la maison tout à l'heure si calme s'était animée comme par enchantement ; des lumières s'allumèrent sur la façade obscure auparavant qu'il distingua à travers les arbres, et partout des voix, des pas, des torches indiquaient qu'on les cherchait. Heureusement, les évadés étaient assez loin et il était à espérer qu'ils ne seraient pas atteints. Le brave serviteur sentit une faiblesse s'emparer de lui, et crut ployer sous son lourd fardeau, mais il se redressa dans un dernier effort de volonté, et poursuivit sa fuite. On devait les rechercher avec acharnement, car les membres du *Cercle Bleu* savaient ce qu'il leur en coûterait si le prisonnier réussissait à leur échapper définitivement.

Tout à coup, la mauvaise route s'élargit et ils arrivèrent à une grande clairière d'où l'on découvrait une nappe d'un bleu gris aux reflets argentés : Youki s'arrêta pour reprendre

haleine et regarda de tous côtés comme s'il cherchait quelque chose.

Le lac brillait sous le ciel sombre et le vicomte se demandait s'il représentait l'aboutissement final de cette course mouvementée.

— Bien ! s'exclama son sauveteur, nous avons de la chance ! Voyez ces barques, là... Il y en a au moins douze, elles appartiennent sans doute au « Club de l'Aviron », mais peu importe : faisons notre choix sans tarder. Espérons que vous pourrez ramer, maître ? Le croyez-vous ?

— Oui, ça ira. Seulement, ce qui m'est totalement impossible, c'est de me tenir debout.

— Je vais vous y porter.

Le domestique plaça son maître avec précautions dans une des embarcations, lui remit une paire de rames, se saisit des deux autres, et coupa la corde qui la reliait à un piquet avec son poignard. Le bateau glissa sur l'eau calme en silence, et les deux compagnons étaient déjà prêts à se déclarer sauvés, quand une silhouette surgit sur la berge et les interpella en gesticulant. Un homme, de taille moyenne, braquait sur eux une lampe de poche d'une main et brandissait un revolver de gros calibre en les menaçant.

— Arrêtez-vous, ou je tire !

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ?

demanda le vicomte, sans se départir du plus grand calme.

— Cela ne vous regarde nullement, répondit l'autre brutalement, revenez à terre immédiatement si vous voulez éviter que je tire sur vous.

— Pour quelle raison ?

— Vous le saurez après. Je vous arrête tous les deux, car je représente la loi.

— Vous allez un peu fort.

— Alors, cette comédie est finie ? Vous déciderez-vous à descendre, oui ou non ?

— Voilà.

Sur un signe de son maître, Youki monta le premier sur la rive qu'il venait de quitter. A peine avait-il mis pied à terre qu'un coup de feu partit. L'homme surpris se retourna un instant ; cela suffit à l'autre pour l'abattre d'un formidable coup porté de sa poigne ferme. Celui qui se prétendait le représentant des autorités s'affaissa sur le sol en pente à cet endroit, roula sur lui-même et dévala la pente jusqu'au lac. Il tomba à l'eau.

En moins de temps qu'il ne faut pour le décrire, Youki avait regagné le bateau qu'il poussa de terre et la petite embarcation glissa sur le lac immuable tandis que deux paires de rames frappaient la surface dans un clapotis qui troublait seul la nuit silencieuse...

Ils s'efforçaient de s'éloigner de la berge au

plus vite, bien que nulle présence insolite n'apparut en face d'eux. Les deux compagnons s'appliquaient à accorder leurs mouvements cadencés dans un même rythme, en songeant que chaque effort les ramenait vers la délivrance et la liberté.

Peu à peu, comme une vision de cauchemar s'estompe tout d'un coup, la mystérieuse villa du prince Marakoff s'effaçait de leurs yeux en même temps que de leur souvenir pour faire place à la sérénité de l'heure qui les gagnait malgré eux dans ce cadre grandiose.

Dans la nuit, le lac immense semblait un tapis sur lequel ils se mouvaient avec facilité, et les sommets brillants des neiges éternelles des hautes montagnes qui l'encadraient, donnaient à cette évasion nocturne l'apparence d'un voyage inoubliable et magnifique.

Pour la première fois depuis son départ de Paris, le vicomte sentait qu'une tranquillité reposante s'emparait de lui, qu'il attribuait au fond à la lassitude qui succédait à toutes ces épreuves, mais qui ne lui donnait pas moins une sensation de satisfaction dont il jouissait. Son cœur débordait de reconnaissance pour le Dieux des Dieux qui lui avait accordé sa protection bienfaisante et l'avait privilégié dans la lutte inégale que ses ennemis avaient provoquée contre lui. Et il se croyait déjà bien

loin de ceux qui représentaient à ses yeux le *Cercle Bleu.*

Ne pouvait-il pas dès à présent s'avouer vainqueur ? Il avait échappé aux terribles représailles de ce général énigmatique qui le menaçait des pires tortures ? Alors... Désormais il se considérait comme libre et si la Providence voulait qu'il parvienne en temps opportun à Vienne, sa mission s'accomplirait, et il pourrait remettre entre les mains de la personnalité autorisée qui les attendait les documents... Car, malgré les apparences trompeuses, le vicomte Tokate Takuma était toujours en possession des précieux papiers qu'on lui avait confiés...

XII

Evasion manquée

Youki, qui avait respecté pendant un moment la méditation de son maître, ne put s'empêcher d'exprimer une pensée qui le préoccupait depuis qu'ils s'étaient éloignés du rivage.

— Votre Grandeur ne pense-t-elle pas que l'homme qui nous barrait la route était réellement un représentant de la poïice helvétique ?

— Peu d'importance !

— J'espère qu'il mentait, reprit le serviteur non tranquillisé, car nous pourrions avoir à en supporter les conséquences, et dans ce cas...

— Nous nous trouvions dans une situation de laquelle il était impossible de sortir autrement ; en outre le temps pressait. Bah ! Il n'y a pas à s'inquiéter pour ce type-là... Ne crains rien, mon brave ami, je suis persuadé qu'il ne faisait pas partie de la police, mais à mon

avis, c'était plutôt un membre du *Cercle Bleu* qui avait pris le masque d'un agent de haut grade pour nous ramener à la villa, ce dont on avait dû lui donner l'ordre. Mais ceci est peu de chose à côté de ce que nous venons de passer.

Youki ne répondit pas, prit un air soucieux et rama de plus belle tandis que son compagnon l'aidait de son mieux, ayant cependant beaucoup de mal à garder son calme, sa jambe gauche le faisant souffrir de plus en plus. Il n'en dit rien, détestant de se faire plaindre et encore moins dans les circonstances actuelles.

L'autre parut s'orienter :

— Si nous continuons à cette vitesse, dit-il, je crois pouvoir affirmer à votre Grandeur qu'elle sera sur l'autre rive dans un quart d'heure environ.

— Vraiment ?

— Ce sera alors un jeu d'enfant de nous faire indiquer une gare et de nous y rendre. Je serais fort étonné si un express ne passait pas sous quelques heures en direction de l'Autriche...

— Ah ! Comme je voudrais être déjà dans mon compartiment, mon cher Youki... Dois-je t'avouer que je ne suis pas encore certain d'être en sûreté ?

— Vous pouvez dès maintenant être rassuré ; vraisemblablement, nous ne craignons

plus grand péril et si jamais quelqu'un osait lever la main sur vous, vous savez que je défendrais chèrement votre existence au péril de la mienne.

— Merci, mon brave, mais je pense que mes doutes ne sont pas fondés et que tu n'auras pas à mettre cette promesse à exécution... Tiens, qu'est ceci ? fit-il en tournant la tête.

Assez loin, sur le lac, une lumière éblouissante apparut, disparut, puis se montra à nouveau, comme celle d'un phare qui fouillerait les environs. Un rayon mouvant les aveugla un instant puis tourna, et ils se retrouvèrent dans la nuit noire qui leur sembla plus sombre et chargée d'appréhensions inexplicables qu'ils partageaient sans en rien dire. Cependant, ils ne quittaient plus de vue le point lumineux qui était certainement l'indication d'un bateau, là-bas, et redoublèrent de vitesse, d'un accord tacite et muet.

— Qu'est-ce que cela ? répéta le vicomte. Peux-tu me l'expliquer ?

— Vous m'en demandez trop, maître. J'ignore totalement ce que cela peut être.

Drrr... Drrr... Drrr... Drrr... Drrr... Drrr... Drrr... Drrr.....

Une sirène, un ronflement de moteur puissant qui se rapprochait à toute vitesse, et la lueur plus précise d'un projecteur se précisèrent. Sans aucun doute, un canot automobile

muni des derniers perfectionnements fendait l'eau, faisait jaillir l'écume à l'arrière et cherchant à les rattraper.

— Ma parole, on nous poursuit ! constata Youki.

— Oui, cela m'en a tout l'air, mais qui ? ? Le *Cercle Bleu* possèderait-il un bateau de cette importance ?

— C'est peu probable, et même si cela était admissible, les bandits se soucieraient fort peu d'attirer l'attention de l'honorable police suisse avec tous ces signaux et ce bruit. Non, ces gens-là craignent de se montrer et leurs décisions sont prises dans l'obscurité comme leur activité s'exerce en cachette... Mais, voyez le canot nous rattrape et nous aurons beau ramer tant que nous pourrons, jamais nous n'arriverons à distancer ce bateau rapide entre tous, ce qui peut me permettre de conclure que sa force se chiffre par je ne sais combien de H. P.

Tel une bête gigantesque, scrutant les alentours, et faisant retentir de temps à autre un signal — sorte de sifflement aigu et aigre — l'embarcation, dévorant l'espace qui la séparait des deux rameurs, s'avançait.

Les deux hommes voyaient nettement à présent les contours d'un canot automobile, assez grand, qui était flanqué d'une forte mitrail-

leuse tournant sur son axe et dirigée en plein sur la petite embarcation. Au fur et à mesure que le bateau se rapprochait ils distinguèrent le pavillon de la république où ils se trouvaient, puis un homme qui paraissait donner des ordres, debout à l'avant de la vedette. Un autre personnage se tenait à ses côtés un peu en retrait.

Dans un remous qui fit danser leur barque, Katuma et son compagnon furent rejoints et aussitot interpellés en ces termes :

— Stoppez !

En même temps une passerelle de corde était jetée de l'un à l'autre bord, tandis que le commandement se faisait sur un tel ton qu'on ne pouvait qu'y obéir. Les fuyards s'exécutèrent donc, et un autre ordre vint, aussi bref et énergique que le précédent, toujours donné par celui qui semblait diriger l'expédition :

— Montez !

Le vicomte jugea que c'était folie de vouloir résister à ces gens armés et décidés à aller jusqu'au bout, et se leva à grand peine — car il souffrait de sa cheville — pour passer sur le pont où les deux inconnus l'attendaient. Dès qu'il s'y trouva, on lui passa des menottes, sort que l'on réserva également à son serviteur dès qu'il eut franchi le canot.

L'homme qui avait assisté à la scène sans

rien dire et était assis derrière le capitaine, s'avança, vint se planter en face du diplomate et le dévisagea froidement en lui plaçant sa main sur l'épaule.

— Au nom de la loi, je vous arrête, major Yomato Nashiburu ! Et surtout pas de bêtises, toute résistance serait inutile. D'ailleurs, vous ne m'en remontrerez plus : n'avais-je pas raison de vous prédire que nous nous retrouverions... ? Je dois vous avouer que j'attendais avec impatience ce moment, et il est enfin venu...

XIII

Interrogatoire

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Takuma avec le plus grand sang-froid, je n'ai jamais entendu parler de ce personnage que vous venez de citer, le major Nashiburu ; je m'appelle Kujashi, et je ne suis qu'un honorable commerçant venant de Paris.

Son interlocuteur éclata d'un rire sarcastique qui ressemblait assez à un hennissement de cheval, et manifesta la cause de cette hilarité :

— C'est la meilleure plaisanterie que j'aie jamais entendue de votre part, major, et pourtant j'ai déjà eu souvent l'honneur et la joie de vous rencontrer sous vos différents masques. Jamais, mon cher Nashiburu, vous n'avez employé une ruse aussi enfantine ; vous êtes naïf ! Si je ne vous connaissais pas si bien j'en conclurais que vous vieillissez, mal-

gré votre apparence de jeunesse ! Voyons, la plaisanterie a assez duré, cette fois-ci nous avons le dessus sur vous et j'ose vous prédire que les murs de la prison seront désormais votre seul horizon. Si la peine capitale existait encore dans notre beau pays, nul doute que c'est sur vous qu'elle s'exercerait en premier lieu, et le bourreau se ferait un plaisir de vous envoyer là où il n'y a plus d'espoir de retour... Mais, vous échapperez à ce châtiment qui vous était bien dur cependant, n'est-ce pas ?

— Pardon, je voudrais vous poser seulement une question, fit le vicomte assez froidement.

— Laquelle ? Je serais curieux de l'entendre.

— Vous paraissez me reprocher une série de faits, de crimes je suppose, mais je n'en ai pas la moindre idée. Or, je vous ai déjà dit et je vous le répète : je ne suis pas celui que vous recherchez et n'ai absolument rien de commun avec ce major Nashiburu que je ne connais même pas et dont j'ignore l'existence. Je n'ai pas peur de vos menaces, croyez-le bien, car je suis persuadé que ma véritable identité s'établira très vite, mais j'aimerais vous demander quel est votre nom ?

— Quel toupet ! C'est le comble de tout ! Mais j'ai l'habitude, et j'en ai vu d'autres, riposta l'autre indigné, vous exagérez ! Il est parfois difficile de distinguer les hommes de

votre race, mais je pourrais jurer que vous êtes bien le major, et cela sans aucune hésitation possible.

Cette dernière phrase terminée, l'inconnu se tourna vers le capitaine qui avait assisté à ce débat, goguenard, et avec une certaine curiosité. Il échangea avec lui quelques paroles, et l'attaché mit ce moment à profit. Avisant un matelot qui passait sur le pont, il l'arrêta pour lui demander entre haut et bas qui était l'homme qui le questionnait.

Le marin montra un étonnement sincère :

— Mais voyons, vous voulez me faire marcher, vous le savez aussi bien que moi, tout le monde le connaît ici : c'est le célèbre détective, l'inspecteur Johannes Zangli.

Le diplomate fut vivement surpris par cette révélation, et n'eut pas le temps de prolonger plus avant ses investigations car l'inspecteur dont il venait d'apprendre le nom revenait auprès de lui tandis que le marin s'éloignait.

Pendant cette conversation, le canot avait viré de bord, faisant demi-tour pour reprendre la direction d'où il venait. Le moteur puissant ronfla et on filait sur l'eau sombre à vive allure.

— A votre place, fit Zangli qui, accoudé au bastingage, dédaignait de regarder celui à qui il s'adressait pas plus que Youki qui se tenait un peu à l'écart, j'avouerais tout. C'est la solu-

tion la plus simple et le seul moyen de réduire au minimum la peine qui vous sera octroyée; ainsi, vous auriez l'espoir de vous en tirer avec vingt ans de travaux forcés, tandis que si vous vous obstinez dans ce mutisme complet, vous ne ferez qu'augmenter la punition qui vous attend : dans ce cas, vous vous préparez une peine à perpétuité...

— En somme, que me reprochez-vous ? s'écria Takuma excédé.

— Peu de chose ! Je peux vous rappeler ces faits si la mémoire vous manque : d'abord, infraction aux règlements, trois vols... Cinq escroqueries... Et enfin, trois assassinats.

— Comment ?

— Pour vous, c'est un rien, n'est-ce pas ? Faut-il ajouter le quatrième attentat de cette nuit, la tentative de tuer un de mes subordonnés que vous venez de jeter à l'eau ?

— Dame, ne put s'empêcher de dire Youki, c'est un record qui peut compter !

— Alors, que pensez-vous faire de moi, désormais... ? demanda le diplomate.

— Attendez, les griefs que nous avons contre vous ne sont pas tous énoncés : nous sommes en outre très bien informés quant à vos agissements secrets. C'est un fait avéré que vous travaillez avec cet être abject qui se fait appeler « le général » et dont vous êtes le bras droit en même temps que le premier lieute-

nant ; c'est lui qui dirige cet infernal *Cercle Bleu,* association détestable de toute la pègre internationale. Nous connaissons le nom de ce « général » qui est aussi le prince Marakoff! Mais, s'il a pu nous échapper jusqu'à ce jour, son heure vient de sonner en même temps que la vôtre, car nous nous proposons de cerner la villa et de la prendre d'assaut pour faire une rafle. C'est le mieux pour capturer la vermine qui y loge et s'y cache comme des chauve-souris craignent la lumière. Il faut en finir avec cette bande de criminels dangereux qui s'accroît de jour en jour, et vous, major, êtes tout simplement condamné à assister à cet acte de justice de notre état...

XIV

Le piège

M. Zangli avait dit vrai : le bateau, qui portait le nom d'*Argus* qui s'étalait en lettres blanches sur la proue, redoubla de vitesse et piqua droit vers le rivage, vers l'endroit même que le vicomte et son compagnon avaient quitté peu auparavant.

L'organe du capitaine s'éleva, dominant le ronflement du moteur, tandis qu'il mettait ses mains au porte-voix :

— Attention ! A vos postes ! Nous toucherons terre dans cinq minutes et vous savez pourquoi, préparez-vous à accoster sans bruit et en vitesse.

Les Japonais ne purent s'empêcher d'être étonnés par la rapidité avec laquelle ces ordres furent exécutés, et constatèrent qu'en

effet, la rive n'était plus qu'à quelques brassées. Cinq minutes ne s'écoulèrent même pas avant qu'un brouhaha grandissant annonce l'abordage. Le petit village dominait la colline, et Youki reconnut Thalwil.

L'inspecteur, qui était resté assis à côté du diplomate comme pour le surveiller et le considérait en silence d'un air ironique, se réjouissant de tenir enfin ce prisonnier, se leva et l'entraîna, le forçant à descendre ; l'autre le suivit.

— Venez !

Tokate Takuma, les mains liées comme son serviteur, ne pouvait que suivre le mouvement, estimant impossible toute tentative de refus. D'ailleurs, trois hommes les escortaient de près, la main à la poche, l'attitude sévère, l'expression démontrant clairement qu'ils se trouvaient là pour veiller sur les deux Japonais. Ils marchaient sans prononcer une parole, réglant leur pas à la démarche décidée de leur chef.

Tandis que le vicomte se laissait emmener, abattu par son extrême faiblesse, et mourant de faim, son sauveteur ne perdait pas une occasion de faire des remarques qui pourraient lui être utiles plus tard ; ces constatations se rapportaient surtout à l'endroit où on les avait débarqués et dont il ne s'expliquait pas le

choix. Pourquoi, en effet, Zangli avait-il accosté en ce lieu plein de broussailles, à l'écart de toute habitation, et dont le mauvais chemin menait à une sorte de forêt d'arbres et de buissons entremêlés ? Le feuillage qui les dissimulait rendait l'obscurité plus épaisse et la marche plus lente. Au cours de cette pénible expédition où on l'obligeait à suivre les hommes qui ne le quittaient pas de vue, l'attaché dut s'arrêter à deux reprises à cause de sa foulure qui, bien que lui faisant moins mal, l'entravait. L'inspecteur ne s'apercevait-il de rien, ou jugeait-il superflu d'y accorder attention, toujours est-il qu'il fit comme si de rien n'était.

A la fin de ce chemin montant, il s'arrêta, car ils arrivaient dans une clairière, et portant sa main à ses lèvres, fit entendre un sifflement significatif.

Les prisonniers crurent rêver en voyant ce qui se déroulait devant leurs yeux : des environs qui semblaient déserts, et qu'un rayon de lune éclairait, surgirent des hommes qui étaient en nombre tel qu'il fut impossible de les compter, et qui se réunirent aussitôt aux arrivants. Un autre inspecteur semblait les diriger et salua de loin Zangli qui se rapprocha à son tour. Cette troupe semblait une armée disciplinée et prête à attaquer une place forte ; avec leurs casques en métal sur la tête et armés jusqu'aux dents, on aurait cru se

trouver en présence de véritables soldats, mais c'étaient des policiers dont la venue avait été sans doute longuement préparée. Zangli eut un court colloque avec le supérieur qu'il avait rejoint, puis se mit d'accord avec lui pour donner le signal du départ.

Maintenant le groupe avançait, et Takuma dut reprendre sa marche épuisante sans protester. Mais, cette fois, ce ne fut pas long : à un détour le petit village endormi apparut, et l'on sut que la villa serait atteinte en peu de temps.

L'inspecteur Zangli était en tête, menant ses agents et donnant des ordres comme un général dans une bataille, disséminant ses subordonnés tout autour de la maison qu'il allait attaquer, chuchotant à voix basse, puis, quand tout fut prêt, il revint vers le vicomte qui attendait en compagnie de Youki, et fit :

— Nous attaquons la propriété dans quelques instants, voulez-vous parler ? Il en est temps encore.

— Que pourrais-je vous dire ?

— Me dévoiler les secrets de votre organisation, parbleu. Votre peine en serait allégée d'autant, réfléchissez...

— C'est tout vu : pour l'amour du ciel, ne me questionnez plus à ce sujet, je vous répète que je l'ignore autant que vous

— Bon ! Nous allons voir, je sais ce qu'il me reste à faire

Il frappa trois coups sur une plaque de métal, ce qui représentait le commencement des hostilités, et, les hommes se précipitèrent vers la villa Le portail du parc fut enfoncé, et, tel un fleuve débordant de son lit, les assaillants se ruèrent en masse sur la maison. Le spectacle était fantastique et inimaginable de suivre de loin, les évolutions de cette troupe disciplinée et que l'on distinguait seulement grâce aux lampes que chacun portait avec soi, avec lesquelles le moindre recoin était examiné minutieusement. Les agents fouillaient partout, ne laissant rien au hasard et Takuma eut encore la force d'assister à cette rafle magistrale, et entraîné malgré lui dans cette mer humaine, pensa qu'un juste châtiment aurait raison de cette bande d'individus aux sinistres exploits.

Le diplomate ne pouvait songer, sans une certaine satisfaction, à la surprise désagréable qui attendait le premier de ceux que l'on tirerait de son sommeil : serait-ce le « général », ou Serge, ou Christiane ? Car les rôles étaient renversés :le principal restait à accomplir, capturer les dirigeants de cette pègre, et après, il pourrait, au besoin, si cela était nécessaire, dévoiler son véritable nom aux représentants de la police.

Mais l'attaché vit que la figure de Zangli s'allongeait au fur et à mesure que se déroulaient les opérations, dans une moue de dépit ; les traits de l'excellent inspecteur se rembrunissaient de plus en plus, et il ne cacha pas sa nervosité, sentant qu'il allait à un échec.

En effet, les hommes cherchèrent en vain au rez-de-chaussée, dans les étages supérieurs, ils ne trouvèrent âme qui vive. Pas plus qu'au sous-sol, d'ailleurs, où ils s'aventurèrent avec précautions, prévoyant que la bande s'était peut-être réfugiée là... Plus de doute : les criminels, avertis, avaient quitté la maison. Mais comment avaient-ils pu devancer cette attaque nocturne qui était un fiasco complet ? se demandait sans cesse Zangli.

— Quelle malchance ! faisait-il entre ses dents, en se mordant les lèvres, désespéré. Ils ont trouvé le moyen de nous échapper, c'est à croire que nous avons parmi nous un traître qui les a avertis ! Et cependant, je suis sûr des hommes que j'ai emmenés... Alors ?...

Un agent vint à lui à grandes enjambées, et le prit à part lui murmurant quelques mots à l'oreille. L'attitude de l'inspecteur changea immédiatement.

— Apportez-les. Qu'attendez-vous ?

L'autre disparut et revint quelques instants après accompagné de trois de ses compagnons

qui traversèrent la cour en portant une charge assez lourde qu'ils déposèrent aux pieds du détective. Puis, quatre autres policiers apparurent, chargés également d'un corps qu'ils mirent à côté du premier. Deux cadavres s'offraient à la vue de Zangli qui se pencha pour les examiner attentivement. C'étaient celui de Katja, la cuisinière, le visage figé par la mort, le menton tombant, l'aspect terrifiant ; et celui du gardien que Youki avait assommé dans l'escalier.

L'inspecteur hocha la tête :

— Bizarre ! dit-il. Trop compliqué pour que je m'y retrouve. Major, pouvez-vous donner une explication à ces crimes ?

— Pas la moindre.

— Pourtant, je vois à votre air que vous me cachez quelque chose ; le juge d'instruction se chargera de vous faire parler, je vous prie de le croire.

— Je n'ai rien à me reprocher, monsieur.

— Raison de plus : il va falloir...

L'inspecteur ne put achever sa phrase car une formidable détonation venait de se produire et le projetait à terre brusquement, l'envoyant à plusieurs mètres de là, tandis que les deux Japonais tombaient également.

Une flamme haute de plus de dix mètres jaillit du sol, monta vers le ciel, et une forte

odeur de gaz se fit sentir. Immédiatement, le détective se remit sur pieds.

— Que se passe-t-il ?

Une panique indescriptible s'était emparée des hommes qu'il s'empressa de rassurer; pour ce, il s'éloigna, confiant la garde des prisonniers à un fort gaillard qu'il rencontra sur son chemin.

Youki jusqu'alors ne s'intéressait que médiocrement à la marche des événements, mais commença à prendre garde à ce qui se passait.

— Partons, maître ! Voici le moment rêvé pour s'enfuir... murmura-t-il imperceptiblement pour ne pas attirer l'attention.

— Quelle folie ! répondit Takuma, je tiens à peine debout.

— Remettez-vous-en à moi, je me charge de ce gars-là...

— A quoi bon... ?

— Il faut prendre une décision, pourtant, votre Grandeur n'a pas le droit de refuser. La police est aussi dangereuse pour nous que les gens du *Cercle Bleu*.

— Encore une fois, tu as raison, Youki ; mais je te préviens que je suis totalement incapable de t'aider.

L'agent à qui on les avait confiés, curieux de voir ce qui se passait, leur tourna le dos quel-

ques instants. Ce moment d'inattention suffit au domestique pour lui asséner un formidable coup de ses mains liées. L'homme tomba à terre, sans pousser un cri.

— Venez vite, maître... Suivez-moi.

Les prisonniers se mirent à courir, prenant la même route que lors de leur première évasion de la villa, se dissimulant derrière les arbres, et arrivèrent assez vite au pied du mur. Là, ils se rendirent à l'évidence : c'était un obstacle infranchissable pour eux, puisqu'ils n'étaient pas libres de leurs mouvements.

— Rien à faire ! constata à regret le serviteur. Nous devons revenir sur nos pas, et chercher une autre voie.

— Tu n'y songes pas ! Nous allons être repincés.

— Il faut essayer.

Ils retournèrent vers la maison où s'agitaient les policiers, longeant le mur, s'arrêtant de temps à autre pour voir si leur fuite n'était pas découverte, et étaient prêts de désespérer lorsque Youki parut étouffer une exclamation :

— Regardez ! fit-il à mi-voix.

— Quoi encore ?

— Cette petite porte entr'ouverte.

Ils se trouvaient, en effet, devant une sorte

d'issue secrète par laquelle les membres de la bande s'étaient sans doute enfuis.

— Si je ne me trompe, reprit l'audacieux guide qu'était le serviteur, en prenant sur la droite, nous arriverons juste au bord du lac.

Ils décidèrent de tenter leur chance et franchirent le portail à moitié caché par le lierre et le chèvrefeuille, et se remirent en marche, Youki allant allègrement et le vicomte se traînant avec peine. Celui-ci suivait son compagnon qui, bientôt, vit se confirmer ses dires : dans les premières lueurs du jour, le lac apparut et leur redonna le courage nécessaire pour aller jusqu'au bout.

Une déception amère les attendait, il n'y avait plus un seul bateau... Mais, par contre, aussi invraisemblable que cela paraisse, un hydravion de grandes dimensions flottait à quelques mètres du rivage. Il semblait à la dérive, comme si nul pilote ne le dirigeait, et abandonné.

Les deux hommes se demandèrent d'où il venait, et ce que cela signifiait, ne l'ayant pas vu lors de leur première tentative. A qui appartenait-il ? A la police... ? Aux bandits du *Cercle Bleu... ?*

— Si nous regardions un peu de près cet oiseau-là ? proposa Youki. Il va peut-être nous servir.

— Prends garde, tu ne prétends tout de

même pas monter dans cet engin, nous ne nous en sortirions jamais.

— Que votre Grandeur veuille bien se rendre compte qu'il n'y a pas à perdre de temps. Notre fuite va être découverte d'un moment à l'autre et nous aurons cette meute à nos trousses, alors, adieu la liberté !

— Comment veux-tu que nous conduisions cet avion ?

— Je m'y connais un peu en mécanique, tentons l'expérience. Il se peut que nous réussissions... Les gens du *Cercle Bleu* doivent être bien loin et nous ne risquons pas d'être inquiétés de ce côté-là.

Le vicomte, exténué, ne paraissait guère disposé à suivre son guide intrépide, mais des cris se firent entendre assez près d'eux accompagnés d'une course précipitée de plusieurs hommes ; sans aucun doute, on se mettait à leur poursuite, et dans un instant, ils retomberaient dans les filets de M. Zangli.

Appuyé sur le bras de son fidèle ami, Tokate Takuma traversa l'espace qui les séparait de l'hydravion isolé, et, bien que sa cheville lui fit plus mal au contact de l'eau froide qu'ils passaient à gué, parvint en bas du monoplan inconnu. Youki aida son maître qui se prépara à monter, s'aggripant aux ailes, et prêt à s'évanouir de faiblesse.

A ce moment, une main surgit, et attira bru-

talement le Japonais dans la carlingue. Avant que Takuma, pétrifié de stupeur, put revenir de son étonnement, on l'obligea à s'asseoir et à se taire. Il y avait auprès de lui un homme dont il ne put distinguer les traits au premier abord. Mais, peu à peu, ce visage se précisa : une barbe en broussaille, deux yeux froids derrière un monocle, et le vicomte comprit qu'il s'était jeté dans le piège que lui tendait le général -- alias, le prince Marakoff — et que ses espoirs s'anéantissaient définitivement.

— Enfin, vous voici, vicomte ! Je vous retrouve. Pauvre ignorant qui avez cru vous jouer de nous ! Sachez que le *Cercle Bleu* possède une puissance dont personne n'a la moindre idée, et, une fois de plus, vous en avez la preuve...

XV

Lente guérison

Le bruit assourdissant de l'hélice qui commençait à tourner étouffa l'appel angoissé du diplomate qui réalisait que personne ne saurait le retrouver et le secourir. Il voyait que toute tentative serait vaine et insensée, et sentit que l'hydravion, tel un oiseau majestueux, glissait sur l'eau, puis s'élevait peu à peu.

Force lui fut donc de rester où on l'avait jeté, d'ailleurs il était incapable de résistance après toutes ces épreuves plus terribles les unes que les autres. Abasourdi, à bout de souffle, la tête bourdonnante, le diplomate fit un effort pour concentrer ses pensées sur sa seule préoccupation immédiate : qu'était devenu le pauvre Youki ?

Les poursuivants acharnés avaient-ils réussi à le capturer ? Ou bien, surpris par le démar-

rage rapide de l'avion, était-il tombé dans l'eau où il avait pu périr ?

Les idées de Takuma se firent plus confuses, son inquiétude indéfinissable, il ne pouvait plus fixer son esprit et cet imbroglio d'aventures enchevêtrées et sans fin dépassèrent sa résistance nerveuse. Tout lui parut noir devant lui, ses yeux se brouillèrent, ses tempes se serrèrent tandis que le sang affluait de telle manière qu'il crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Un évanouissement bienfaisant s'empara de lui, et il ferma les yeux, sans même s'en rendre compte, ce qui lui évita ainsi d'assister au commencement de ce voyage qu'il concevait sans retour...

.. ..

Un déséquilibre total avait mis les jours de l'attaché en danger et sa robuste constitution, qui avait supporté vaillamment toutes les épreuves, ne put résister davantage. Ses nerfs cédèrent, ébranlés par ce dernier choc auquel s'ajoutait l'incertitude dans laquelle il se trouvait sur ce qu'il était advenu de son serviteur.

Ce n'était qu'un homme fiévreux, affaibli, en proie à un délire presque continuel, qui fut amené dans un repaire de ses ravisseurs qu'il ne connaissait pas : une petite île inhabitée sur le lac même de Zürich. Cette maladie grave

allait, d'ailleurs, à l'encontre des souhaits du général qui aurait préféré que les événements prennent une toute autre tournure. Si son prisonnier mourait, il emporterait avec lui le secret de la cachette des documents qu'il fallait lui ravir, et les projets de la bande échoueraient; ses efforts seraient réduits à néant, et le pseudo-prince Marakoff n'aimait pas à s'avouer vaincu. Il comprit que seul, un secours énergique et efficace pourrait arracher le vicomte à son destin tragique, résolut de le faire soigner sans tarder, dans sa propre maison.

Désormais, le diplomate put jouir d'un repos guérisseur, et des ordres furent donnés pour que nul ne le dérange. Le général crut opportun — tout d'abord — d'éviter de se montrer pendant les premiers jours, préférant gagner du temps pour la guérison de son prisonnier, car il devait bien s'avouer que l'affaire n'avançait pas aussi vite qu'il l'aurait prévu.

Par la suite, le prince Marakoff daignait rendre visite, parfois, au malade, le questionnant longuement sur son état, comme s'il se souciait vraiment de la santé de son hôte. A voir le général, assis auprès du lit de Takuma, parlant avec politesse, avec toutes marques, d'une affectueuse sollicitude, on aurait cru se trouver en présence de deux bons amis, dont

l'un venait passer quelques jours dans la propriété de l'autre...

Mais tout cela n'était qu'un masque, et au fur et à mesure que l'attaché se remettait, il ne se fiait pas à ce regard qui s'essayait à être moins dur, et à ce visage rébarbatif qui — rarement — s'efforçait de montrer un sourire. L'homme énigmatique ne pouvait éprouver la moindre pitié pour qui que ce soit, et le Japonais le savait.

En vérité, le général s'astreignait à une comédie qu'il jouait bien à contre-cœur.

***

Cachée par la verdure et les arbres centenaires qui recouvraient l'île, la maison où l'on avait emmené le vicomte était presque invisible pour ceux qui n'en soupçonnaient pas l'existence, et inabordable. Des rochers en défendaient l'approche, et nul n'osait s'y aventurer. C'était un coin perdu, inconnu même des riverains, et que l'on ne visitait jamais.

Au moyen âge, s'élevait là le castel du Chevalier Pierre de Bernac, qui l'avait fait édifier pour son caprice, dans cet endroit rêvé.

L'habitant de ce lieu, parti aux Croisades, pour suivre ses compatriotes, car il était d'origine française, s'était battu vaillamment aux côtés de Godefroy de Bouillon et avait fait toute la campagne d'Orient ; après quoi, blessé

à mort, il revint finir ses jours dans son île, où il mourut, ne laissant ni héritiers, ni parents.

Ainsi, le manoir fut abandonné, et les années, les siècles passèrent, sans que personne songe à le restaurer. Son accès en était difficile, et ceux qui avaient essayé de l'habiter s'en allèrent presqu'aussitôt... La maison qui avait abrité jadis la gloire et la fierté d'un célèbre Croisé commença à tomber en ruines...

Le château de Bernac représentait des murs humides et croulants, un sol inculte envahi par une végétation extraordinaire, et les araignées y tissaient en toute tranquillité des toiles immenses que nul n'arrachait. En outre, cette vieille demeure inhabitée possédait sa légende dont on parlait à mots couverts dans le pays environnant, les paysans murmurant qu'elle était hantée et que l'on avait vu plusieurs fois des fantômes errer entre les branches des saules pleureurs... Rares étaient donc les courageux qui, trouvant quelque intérêt ou curiosité téméraire, s'aventuraient dans l'île abandonnée ; et ceux qui l'avaient fait en revenaient effrayés. Il n'en fallait pas plus pour que ce coin charmant jouisse d'une sinistre réputation et soit plus déserté que n'importe quel autre lieu inaccessible...

Quand le général le découvrit, il décida de

mettre à profit l'abandon dans lequel il se trouvait, et d'en faire une de ses cachettes les plus sûres. Le castel fut en quelque sorte, un dépendance de sa villa de Thalwil, où l'on ne pourrait pas le surprendre.

Ici, la bande ne courrait aucun danger, et ceux qui auraient pu se montrer trop curieux de connaître le nouvel habitant n'y verraient personne, car l'hydravion dernier modèle mettrait entre le général et ses visiteurs intempestifs une distance respectable... Sans délai, la vaste demeure fut aménagée avec un certain confort, et le prince Marakoff put y jouir de la sécurité escomptée.

C'est donc à Bernac que l'avion avait déposé le général et son prisonnier, et que ce dernier recevait les soins d'un médecin faisant partie de la bande.

Au bout de plusieurs jours ou de quelques semaines, il n'en savait rien, l'attaché dut constater le fait suivant, aussi paradoxal qu'il paraisse : ses pires ennemis l'avaient arraché à une mort certaine.

Mais, dès qu'il fut rétabli, les habitudes changèrent, et le général le fit venir dans une grande salle moyennâgeuse, pourvue des commodités modernes et d'un luxe de mauvais goût. L'hôte jugeait inutile désormais de continuer cette comédie dont il se lassait, et alla droit au but, manifestant son impatience de

mettre les mains sur les documents tant cherchés. Et seul, le vicomte devait les lui remettre. C'est donc sur un ton sec qu'il demanda brutalement la révélation de ce secret.

— Vous avez vu, mon cher, que nous ne sommes pas les êtres barbares que vous imaginiez ; vous n'ignorez pas que c'est grâce à nous que vous avez la vie sauve, ce qui m'incline à penser que vous vous montrerez raisonnable. J'espère que vous tiendrez compte des bons soins que je vous ai faits octroyer et que vous répondrez sans réticences. Vicomte, j'ai besoin de ces papiers, et je les aurai, vous m'entendez ! Me les remettrez-vous de votre plein gré ou devrai-je vous y forcer ?

XVI

L'Ile des supplices

Takuma qui avait écouté en silence, ne broncha pas. Pas un regard ne trahit sa pensée, son visage ne traduisit pas la moindre émotion.

— Alors... ? reprit l'autre.

— Je n'ai rien à ajouter à ma première déclaration, monsieur, vous perdez votre temps.

Le Japonais eut nettement l'impression que la brute allait se jeter sur lui, dans l'excès de sa colère, mais le général se maîtrisa :

— Voilà toute votre reconnaissance ? Fort bien ! J'ai compris, il faut user d'autres moyens pour vous faire parler, je les emploierai et autant qu'il sera nécessaire.

La porte s'ouvrit soudain, comme par enchantement, et trois hommes pénétrèrent dans

la salle. Parmi eux, l'attaché reconnut l'un de ses anciens gardiens.

— Déshabillez-le, hurla le pseudo-prince fou de rage, et devant moi, encore...

Cet ordre fut exécuté immédiatement, et on mit le vicomte complètement nu en face de son adversaire triomphant.

— Fouillez tous ces vêtements, et nous allons bien voir qui de nous deux a raison.

Rien ne fut épargné : veste, pantalon, col, chemise, chaussures, tout fut examiné attentivement, retourné, repris. Le général aida même à découdre la doublure du gilet, mais cet effort fut inutile. Ils ne découvrirent absolument rien, et le bourreau n'eut plus qu'à autoriser — bien à contre-cœur — Takuma à se rhabiller.

Les trois acolytes disparurent sur un signe du général, qui reprit :

— C'est une défaite pour moi, je l'avoue, mais la partie n'est pas perdue... La lutte commence, entre nous deux, et vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. C'est vous-même qui m'apporterez ces papiers... Oui, parfaitement; aussi invraisemblable que cela vous semble, j'aurai raison de votre entêtement. Savez-vous comment j'ai surnommé l'endroit où nous nous trouvons ? Non... Je vais vous le dire, ne prenez pas la peine de

chercher : ici, c'est *L'Ile des supplices*. Sous peu, vous en saisirez le sens, conclut-il dans un rire méchant...

*
**

Malgré ces terribles menaces, qui faisaient craindre les pires calamités au diplomate, rien ne le surprit. Certes, la cuisine devenait de plus en plus mauvaise, mais le vicomte, ayant appris à ses dépens ce qu'il en coûte de se laisser mourir d'inanition l'acceptait. Les terribles alternatives par lesquelles il avait passé lui donnaient une certaine philosophie qui lui permettait d'envisager froidement l'avenir. Quelles tortures lui réservait-on ? Le général l'avait-il oublié, ou se bornait-il à l'entourer de menaces pour obtenir des aveux ?

Plusieurs jours se passèrent dans une attente que rien ne vint troubler. Cette fois-ci, Takuma se sentait étroitement surveillé et il ne songeait pas d'ailleurs à fuir cette île éloignée de toute agglomération et de laquelle on l'aurait rattrapé avec facilité. Le *Cercle Bleu* avait pris toutes ses dispositions pour parer à cette évasion éventuelle, et. lorsqu'il sortait de sa cellule, le diplomate était toujours accompagné par l'un des gardiens qui se relayaient.

Cette incertitude était, pour lui, pire que tout. L'attaché ignorait d'où allait venir l'attaque décisive, et comment ses ennemis s'y prendraient pour lui infliger ces supplices dont le général avait parlé. Il se tenait toujours sur ses gardes, afin de ne pas être surpris, et ce doute constant du sort qu'on lui réservait, lui rendait l'existence intenable.

Souvent aussi, le vicomte songeait — non sans chagrin — à son brave valet de chambre qui l'avait suivi depuis le commencement de son voyage et avait partagé ses souffrances et tout cela en vain. Sans doute, s'était-il noyé ? Selon toute vraisemblance, Takuma penchait vers cette conclusion navrante.

Lui-même ne gardait plus d'espoir, ou si peu, d'accomplir un jour sa mission, ne sachant pas depuis combien de temps on le tenait prisonnier et quel serait le retard — si jamais le hasard l'aidait — que subirait la remise des précieux papiers.

Depuis quelque temps, le prince Marakoff était devenu invisible. Ce silence n'était pas de bon augure et ne vint que confirmer les soupçons du Japonais sur les intentions de ses geôliers. Ce calme, comme celui qui précède l'orage dont il est l'annonciateur ne faisait que préparer le nouveau coup terrible dont ses ennemis allaient l'accabler.

Un soir, contrairement à l'habitude, on

n'apporta pas de dîner à Tokate Takuma, ce qui le contraignit à rester dans le noir l'estomac vide, car on l'avait également privé de sa bougie. A l'ordinaire, les gardiens passaient, faisant leur ronde et apportant à manger, mais ce jour-là, rien...

Le diplomate ne put que s'allonger sur le lit vermoulu de la petite pièce qu'on lui avait octroyée, et, épuisé, s'endormit...

Il fut réveillé par un bruit étrange qu'il ne put définir, puis une clé tourna dans la serrure et quelqu'un entra. Il se dressa sur son lit, sentit plutôt qu'il ne vit, une ombre s'approcher, et essaya de fixer cette apparition. Il crut perdre la raison... Rêvait-il? Un tremblement nerveux secoua son corps amaigri.

Dans l'embrasure de la porte, une forme se distinguait grâce à la lumière qu'elle avait apportée : elle était grosse, difforme, le nez aplati, les lèvres gonflées, les yeux cerclés de bleu, les cheveux en bataille, les seins tombants sur un ventre énorme. La créature fantomatique déposa son panier et sa lanterne à terre, s'avançant d'un pas.

Takuma poussa un hurlement de frayeur, tel une bête traquée, se voila le visage de ses deux mains crispées, ne pouvant supporter la vue des horribles traits grimaçants. C'en était trop !

Elle ?... Cette vision inimaginable ?... Celle qu'il avait crue morte ?... Revenue ?..

Le Japonais frissonna, sentant son sang se glacer dans ses veines, la gorge serrée, et proférat des sons incohérents. Il étendit les deux mains en avant pour l'empêcher d'avancer, sauta de sa couchette en proie à un effroi compréhensible, car l'apparition contre laquelle il se défendait n'était autre que celle de Katja, la cuisinière...

XVII

Un spectre

Et la voix vilaine, cette voix qu'il aurait reconnue entre mille autres, — celle qui le poursuivait dans d'horribles cauchemars — s'éleva :

— Alors, mon petit chou, tu n'en reviens pas de ton étonnement, hein ? Je suis près de toi, bien en vie, alors que tu me croyais partie à jamais de cette terre... Tu es un ignoble assassin, mais apprend que l'on attente pas impunément aux jours de Katja ! Elle est invulnérable, et te le prouve...

Takuma se retournait dans la petite pièce, cherchant en vain une issue pour se dérober à ce discours dont chaque parole le glaçait d'épouvante, et à cette face grimaçante qui lui inspirait une répulsion irraisonnée. Mais elle le poursuivait en continuant impitoyablement :

« Tu as peur de moi, à présent. C'est ma vengeance, mais ne crois pas que je vais te tuer : ce sera pire, et tu ne m'échapperas plus, malgré que tu en manifestes l'envie incontestable... Mes intentions sont bien arrêtées quant à ce que je vais faire de toi, mais auparavant, sache que la bonne sousoupe que tu as voulu refuser ne te sera pas épargnée. Tu en auras jusqu'à plus faim.

Le rire sardonique qui accompagna cette menace laissa à penser au prisonnier que cette mégère serait l'instigatrice de tous ses supplices à venir. Chacun de ses mots donnaient lieu à un des gestes grossiers qui lui étaient familiers, et elle le contemplait avec mépris, ses yeux lançant des éclairs de haine contre celui qui resterait désormais sa proie. La vieille se réjouissait de le tenir en son pouvoir et de lui inspirer une telle peur, et semblait vouloir augmenter encore sa laideur pour mieux le terroriser.

Le Japonais se défendait désespérément contre cette vision dont il ne savait encore si elle était fantomatique ou réelle, et faisait de grands gestes désordonnés comme pour la faire fuir, mais « elle » restait là, vilaine et sarcastique.

Comment éloigner cette apparition insupportable. Par quel moyen se défendre contre ce démon qu'était la créature ignoble dont la

vue provoquait autant de dégoût pour lui que la cuisine qu'on lui apportait ?

Tokate Takuma essaya de crier : sa voix s'éleva dans un appel sinistre entre les vieux murs gris, et l'écho répercuta ce cri de détresse en l'amplifiant et le prolongeant à l'infini. L'autre le regarda, plus grimaçante que jamais, et lui se détourna pour ne plus voir...

Sa terreur atteignait un tel paroxysme qu'il aurait voulu tout oublier et ne plus pouvoir se rendre compte de l'horrible réalité. Le diplomate perdit le contrôle de lui-même, et dans un élan d'exaspération, se précipita sur la grosse femme, décidé — coûte que coûte — à en finir avec ce fantôme hallucinant, et à savoir si Katja était encore réellement un être vivant, grâce à on ne savait quel miracle...

Car, en plus de la terreur qu'elle lui inspirait, le vicomte éprouvait à l'égard de la mégère une impression étrange, un doute, comme si elle possédait une force surnaturelle et inexplicable.

Cette idée ne fit que se confirmer quand, au moment même où il se disposait à l'attaquer, la silhouette épaisse de la vieille disparut ; elle avait reculé, en effet, tirant la porte, non sans affirmer :

— Je reviendrait dans dix minutes; si tu

n'as pas mangé tout ce que je te laisse-là, chien jaune, gare à toi !

Le Japonais se laissa tomber sur son lit, sanglotant : une réaction se faisait comme s'il était pris par une sorte d'envoûtement qu'il essayait d'attribuer à son imagination surexcitée, mais dont il ressentait un trouble profond. Les menaces du général commençaient à s'exécuter, et si les tortures que son bourreau entendait lui imposer n'étaient que de cette nature, ce serait terrible.

Comment avait-on pu faire apparaître devant ses yeux un être qu'il avait vu les traits figés par la mort que Youki venait de lui octroyer ?....

L'attaché jugeait cela invraisemblable et d'autant plus inquiétant.

Sous l'aspect du prince Marakoff, un sorcier se cachait-il pour exercer son pouvoir maléfique, et était-il capable de ressusciter les morts ?... Takuma se refusa à accepter une supposition pareille et préféra croire à un miracle inconnu jusqu'à ce jour. Plus il se tourmentait à ce sujet, plus l'impasse où il se trouvait pris paraissait l'encercler dans des réseaux inextricables. Il ne pourrait plus avancer, ni reculer, et arriverait tôt ou tard à subir ce châtiment dont ses ennemis voulaient lui laisser le doute. Alors ? ...

Le vicomte ne voulait plus penser, et était

dominé par un abattement complet; son seul désir précis : ne plus revoir cette Katja de malheur, s'imposait, supplantant dans son esprit fatigué toutes les autres inquiétudes. Il sentait bien que, si une pareille entrevue avec ce spectre macabre se produisait, il n'y résisterait pas, et il deviendrait fou... Et ce serait la catastrophe finale...

XVIII

Le signal dans la nuit

Au bout d'un moment, il se leva et se dirigea, presque automatiquement vers le panier déposé à terre. Mais, à peine eut-il soulevé le couvercle de la gamelle qu'il le laissa retomber sur le potage jaunâtre et nauséabond, à l'odeur duquel il ressentait déjà un malaise insurmontable. Et sa faim augmentait ! Mais plutôt mourir que de toucher à cette cuisine! Dans cet instant, la mort eut été — certes — une délivrance pour le prisonnier et il songea à se suicider. Mais la bande, dont il ignorait les véritables intentions, avait tout prévu: rien n'était à sa portée pour qu'il puisse mettre fin à ses jours et aux supplices qu'on lui préparait encore...

Reprenant place sur sa couchette, il attendit, guettant à nouveau, apeuré de voir surgir d'un moment à l'autre, ce masque tant redouté. Mais il n'y avait que la lanterne dont la flamme vacillante lui sembla une

toute petite lueur d'espoir dans son obscurité, bien que cet éclairage projeta sur le mur des ombres fantastiques qui n'impressionnaient nullement le Japonais, en proie aux transes de l'heure présente et non aux suggestions que pouvaient créer la lumière tremblottante dans la pièce sombre.

Peu à peu, Takuma se reprit et put réfléchir avec plus de sang-froid : le temps passait et la vieille ne revenait pas... Etait-ce une ruse diabolique de ses bourreaux ? Tout semblait possible dans le repaire de ceux du *Cercle Bleu*... Peut-être la soupe écœurante était-elle empoisonnée, et espérait-on qu'il se laisserait tenter, ou vaincre par la faim qui le tenaillait ou les périls encourus ?

Il décida de faire le tour de sa cellule, obéissant à un sentiment de curiosité et à un réflexe bien humain qui s'emparait de lui après cet abattement désespéré.

Après quelques pas, comme il s'approchait de la porte, il constata — non sans une très grande surprise — qu'elle était ouverte. Il écouta : rien, personne... Comment ne s'était-il pas aperçu de cette chance inespérée avant, Dans son trouble, il n'était plus maître de lui-même, et c'est — sans doute — ce qui lui avait fait perdre un temps précieux. Evidemment, cette étroite fente qui apparaissait entre la muraille et l'huis entr'ouvert, semblait

une occasion unique pour lui de tenter une évasion, et elle ne se renouvellerait sans doute jamais. Il risquait gros, car il ne pouvait admettre que Katja ait oublié ce soin : une pareille négligence de la mégère était invraisemblable. Mais Takuma ne voulut plus s'arrêter à des suppositions injustifiées; il se trouvait devant un fait acquis : cette porte était ouverte, il devait en profiter, et sans délai.

Agile, le vicomte se glissa dans l'interstice pour ne pas attirer attention par un bruit de gonds, et s'immobilisa un instant dans le couloir obscur pour guetter si l'on venait. Peut-être, dans l'ombre, l'apparition fantômatique allait-elle surgir, implacable, et déjouer son projet si audacieux ? Le cœur battant, il écouta, n'entendit rien. Il avait laissé la lanterne dans sa prison pour ne pas donner l'éveil et se dirigeait à tâtons; mais il connaissait les aîtres, et un rayon de lune lui indiqua la direction de la fenêtre, au bout du couloir. Sans hésiter, le diplomate s'y rendit, prenant mille précautions pour ne pas buter ou provoquer une maladresse qui eut fait échouer ses plans.

Des plans ? il n'en avait pas encore, mais savait qu'il n'y avait pas à espérer prendre l'escalier et, si vraiment la fuite était à envisager, ce ne pouvait être que par cette petite

ouverture servant de croisée, et qui ressemblait plutôt à une meurtrière, certaines parties de ce vieux castel ayant été laissées intactes.

Le prisonnier rejoignit la fenêtre qu'il avait souvent remarquée au cours de ses rares sorties, accompagné de ses geôliers.

Un fait le stupéfia : celui de ne rencontrer, dans cette promenade nocturne, aucun veilleur, pas âme qui vive, dans cette étrange retraite. Cette coïncidence jointe à la négligence — voulue ou non — de Katja, ne laissa pas que de l'inquiéter. Mais enfin, il ne cherchait qu'une chose : fuir cette demeure sinistre, et l'île où tant de misère lui étaient réservées pendant qu'il avait encore une chance. Pourquoi ne pas se servir de ce hasard qui seul pouvait lui donner le salut !

Il ouvrit silencieusement la croisée, et l'air frais lui frappa le visage, le secouant tout à fait de sa demi-folie, et le ramenant à l'urgence de la réalité présente. Il plongea son regard dans l'obscurité à laquelle il s'habitua vite.

Le jour, l'été surtout, on devait découvrir une vue magnifique de cet endroit assez élevé, et même toute une partie du lac, que le vicomte aurait bien voulu apercevoir, mais les ténèbres de la nuit commençante — percée de temps à autre par le rayon lunaire

qu'obscurcissaient de gros nuages noirs passant à toute vitesse — empêchaient toute reconnaissance utile pour une évasion bien préparée. La verdure, le ciel et l'eau, ne formaient qu'un tout, dont les formes sombres et indécises, ne se distinguaient pas les unes des autres. Le Japonais se rendait compte de ce que sa tentative pouvait avoir d'incertain, n'étant nullement préparée, et des dangers qui le guettaient peut-être...

Mais il préférait n'importe quelle épreuve à celle qu'il venait de traverser, et acceptait les risques de l'entreprise.

Quand ses yeux furent accoutumés aux alentours immédiats, il s'efforça de fixer certains points. Mais, il ressentit une nouvelle émotion en apercevant à travers les arbres — ombres gigantesques dont le vent faisait bruire les feuilles — une lumière qui avait jailli brusquement dans les ténèbres. Faible et indistincte, elle devint nette et tournait, comme pour former des figures géométriques, toujours du même côté.

Le vicomte fixa cette lueur qui se mouvait, puis s'arrêtait, et ne la quitta plus des yeux, intrigué, jusqu'à ce qu'il en fut aveuglé.

Le feu mystérieux — tel un signal incompréhensible — s'agitait-il au hasard ? Etait-il destiné à ses ennemis ? Ou bien, celui qui

se trouvait en bas voyait-il la silhouette dans la petite ouverture ?

Et tout à coup, Takuma comprit : plus de doutes, un voile se déchira devant ses yeux, et il saisit la signification de cette lumière — véritable énigme dans cette nuit décisive.

— Mon Dieu ! C'est impossible, fit-il à mi-voix comme pour se persuader qu'il n'était pas le jouet d'un cauchemar, et cependant je ne me trompe pas, c'est... Oui, c'est bien cela,

Un nouveau cercle décrit par la lueur jaune dirigée de son côté, lui confirma vérité: quelqu'un donnait d'en bas des signaux selon le code secret de la Marine Japonaise.

Takuma connaissait à fond les moindres indications et significations de ces appels, ayant servi, trois ans auparavant. dans la Marine, en qualité de lieutenant, sur un bâtiment de guerre.

Trois cercles puis *deux carrés* disaient : *Descendez. Deux carrés* suivis de *deux triangles* signifiaient : *Secours.*

Le diplomate dut se cramponner au rebord de la croisée pour ne pas fléchir devant cette explication, claire pour lui : *Descendez, Secours...* Il n'était donc pas perdu, on l'attendait en bas ? Peut-être Son Excellence le marquis Kakuzo Okakura inquiet, le faisait-il rechercher ? Ou bien, la police, avertie, avait-elle découvert cette retraite perdue ?...

Non ! Il fallait écarter ces suppositions parce que ces signaux répondaient au code japonais, et ne pouvaient être donnés que par un de ses compatriotes. Youki, alors ?... Le brave et intrépide serviteur connaissait-il ce procédé ? Le vicomte en doutait, mais ne voulut point s'attarder sur cette question à laquelle il eut été bien incapable de répondre, et décida de se rendre à l'ordre qu'on lui manifestait avec précision.

Il enjamba l'épaisse muraille et s'accrocha à une aspérité des moëllons inégaux qui formaient saillie, ou retrait, lorsque par un caprice des siècles qui les avaient usés, une pierre s'était détachée, laissant un espace vide où le prisonnier pouvait s'agripper avec une énergie décuplée. Le temps avait recouvert de mousse et de petites racines, ce mur dont l'humidité rendait la fuite de Takuma d'autant plus difficile. Suspendu dans le vie, à une grande hauteur, il entreprit cependant cette descente au péril de sa vie.

Le diplomate n'était, certes, pas habitué à une telle manœuvre, et savait qu'un faux-pas pourrait décider de son sort, mais il continuait, soutenu par un courage surhumain en pensant qu'à quelques mètres on l'attendait... Il grinçait des dents, son dos courbaturé le faisait souffrir, ses mains saignaient par maintes égratignures, et il perdait souffle. A deux mè-

tres, à présent, il repérait un arbre proche qui lui offrirait son appui, et là... il serait sauvé ! Encore un effort de volonté, un mètre ne le sépare plus de la voûte frissonnante, il saute... et se retrouve sur une maîtresse branche. Il reprend haleine, se laisse glisser le long du tronc, et se retrouve à terre, enfin...

Takuma fouilla du regard la nuit qui l'entourait pour se rallier au signal, mais il ne le distingue plus; les buissons touffus empêchaient toute visibilité, et il résolut de suivre tout droit le chemin où il se trouvait, dans la direction — croyait-il — de ce feu sauveteur.

Bientôt, à cinquante mètres de lui, il distingua une silhouette immobile qui portait une sorte de falot mais n'esquissait plus aucun geste. L'attaché s'en rapprocha le plus vite qu'il put, pressé de se rendre compte de ce qui l'attendait, se dissimulant encore, craignant un nouveau piège.

Mais non, cette fois-ci, il n'avait rien à craindre puisque l'homme qui se tenait devant lui à présent était un Japonais, ainsi que Takuma le constata avec une joie inexprimable. Ce ne pouvait être que Youki, ce diable qui savait rendre l'impossible, possible...

Tout semblait donc aller pour le mieux... Mais, brusquement, à deux pas de son serviteur qui paraissait le contempler immobile,

il s'arrêta net comme si un abîme venait de s'ouvrir sous ses pas. L'étranger était bien un Japonais, mais de Youki, pas de trace !

Stupéfait, le vicomte dévisagea attentivement son compatriote et sa frayeur grandit de minute en minute... Il avait l'impression de se trouver devant une glace, car, l'homme en face de lui, paraissait le reflet fidèle de sa propre image...

XIX

Le traître

— Est-ce bien vous qui avez exécuté ces signaux que seuls connaissent les meilleurs officiers de la Marine japonaise ? demanda enfin Takuma qui avait recouvré son calme.

— Oui, c'est moi-même.

— Que vouliez-vous ?

— Vous faire descendre.

— Me voici, je vous écoute.

— Il y a longtemps que je désirais avoir une conversation avec vous, vicomte...

— Quoi ? Vous connaissez mon nom ?

— Naturellement, répondit l'autre en souriant finement de ses lèvres minces, je n'ai pas seulement le grand honneur et l'immense plaisir de prononcer devant vous ce patronyme si célèbre et par conséquent si envié, mais je sais également que vous êtes un descendant de cette illustre famille des Takuma

dont la dynastie remonte à plusieurs centaines d'années... et dont tous les membres se sont couverts de gloire, rendant des services inoubliables au Japon.

— Pourquoi ne dites-vous pas : à la Patrie ?

— Parce que je n'ai plus de Patrie, vicomte. Lorsque j'étais encore lieutenant de vaisseau, j'habitais Osaka, car moi aussi j'ai eu mon heure de célébrité. J'étais loin de me douter alors que c'est ici que je vous rencontrerais ! Oui, on me destinait à une brillante carrière, mais le destin en avait décidé autrement. J'ai été dans l'obligation de quitter le Japon pour toujours.

Takuma regarda plus attentivement l'étrange personnage qui mettait tant d'empressement à dévoiler son passé, et ne put que confirmer sa première impression : ce front haut qui décelait une intelligence remarquable, la stature, et jusqu'aux yeux mêmes qu'il croyait de la même couleur que les siens, tout accusait une ressemblance prodigieuse que jusqu'à ce jour il n'aurait pas jugée possible.

Pour un Européen, tous les Japonais se ressemblent, et ce fait n'aurait rien d'extraordinaire, mais pour que le diplomate en fut bouleversé à ce point, il fallait vraiment que son sosie le frappe d'une façon excep-

tionnelle. Et c'était un sosie qui possédait la voix de Tokate Takuma.

L'inconnu se débarrassa de son falot, désormais inutile, et continua tranquillement son récit comme s'il n'était nullement surpris par cette coïncidence ; sans doute avait-il déjà vu son interlocuteur, ce double de lui-même ?...

— Si vous vouliez connaître, mon cher vicomte, la raison qui m'a forcé à partir de ma terre natale, je devrais vous raconter une bien longue histoire qui aurait l'air d'un roman. Mais vous pouvez savoir — et cela je vous le résumerai en quelques mots — que c'est mon pays qui m'a trahi...

« Oui, vous allez comprendre : on a intrigué contre moi, on m'a bafoué, moi qui ai toujours servi ma cause et qui ne possédais qu'un idéal, la Patrie... Je l'adorais autant qu'on peut aimer son pays, et consacrais toutes mes forcec à l'Empereur. Mais on me rendit bien mal ce dévouement désintéressé, on commença à me desservir, petit à petit — sans preuves, bien entendu — mais on peut faire beaucoup de mal avec des paroles, et cela on ne me l'a pas épargné. Quand on ne manifestait pas ouvertement contre moi, on agissait secrètement, et j'en souffris terriblement. Un jour, je fus dégradé publiquement, on m'arracha mes décorations comme à un

traître, et mon nom était sali et déshonoré à jamais. Je vous prie de croire que ces trahisons que l'on me reprochait pour laisser peser des accusations ignobles sur ma conduite, n'ont jamais existé, et que j'en aurais été alors totalement incapable. On condamnait un innocent et c'est ainsi que je fus envoyé sous les verrous... Grâce à des relations puissantes, j'eus la chance de m'évader, par une nuit comme celle-ci, du lieu où l'on me séquestrait, où j'étais condamné à terminer mes jours. Cette rude leçon m'avait servi, et devenu libre, je fus un tout autre homme... J'avais compris que le monde n'estime pas les gens honnêtes pour lesquels il n'éprouve que de la jalousie destructrice, et qu'il était inutile d'être un homme d'honneur. On admire les crapules, que l'on entoure de mille flatteries et avantages de toutes sortes, et désormais j'étais décidé à le devenir. On avait voulu faire de moi un être déchu, perdu, misérable, parce que l'on brisait toutes mes aspirations alors que j'étais puissant et digne. Après un désespoir terrible, je résolus d'être un de ces hommes forts qui ne demandent rien à personne et vainquent par n'importe quel moyen. Mes compatriotes ne m'ont pas respecté et ils s'en repentent aujourd'hui : je me moque du lieutenant de vaisseau qu'ils ont rabaissé, car je mène la vie qui me plaît,

vicomte... Je suis devenu — de mon propre gré — major, celui que vous avez en face de vous et dont vous avez peut-être déjà entendu prononcer le nom redouté : le major Yamato Nashiburu...

*
**

« Certes, l'existence que je me suis faite depuis que j'ai quitté le Nippon n'est pas du goût de tous. On y trouve à redire, reprit le sosie comme s'il jetait un défi à ceux dont il parlait. Il y a beaucoup de gens qui bavardent à tort et à travers, sans savoir, et surtout les mauvaises langues qui cherchent à me nuire, et ont créé autour de moi une légende plus ou moins véridique.

« On raconte que je suis un aventurier de la pire espèce... Possible ! On prétend aussi que je suis un des plus redoutables bandits qui ne méritent que la corde pour les pendre. Il y a du vrai là-dessous, et pourquoi le nier? J'aime l'aventure, le mouvement, l'imprévu, la fuite incertaine et je suis heureux comme un roi de pouvoir m'organiser pour satisfaire mes ambitions et mes désirs. Quelle satisfaction ! Or, puisque je vous ai — dans un certain sens — dévoilé la vérité, et quelques-uns de mes secrets qui se rattachent à ma vie ballotée et changeante, je ne vous cacherai pas plus longtemps que je suis bien

un criminel. Oui, j'ai tué et je ne le regrette pas... Evidemment, pour vous, cela doit paraître difficilement acceptable et même concevable, cette manière d'agir, mais je vais essayer de me justifier et vous comprendrez mieux : un être déchu comme moi, malmené par l'existence, n'a plus la faculté d'entrevoir l'avenir ni même le droit de concevoir ou préparer des jours meilleurs, il ne pense qu'à présent, et il ne s'agit que d'en profiter autant que cela est possible. Pour celui qui sait que la minute à venir peut lui apporter la mort, il n'existe ni lois, ni scrupules et par conséquent plus de conscience...

— Pardon, dit Takuma, en interrompant ce bavardage d'un ton tranchant, est-ce pour écouter vos histoires que vous m'avez fait risquer ma vie, en descendant de là-haut ? Je vous avertis que vos principes et vos tirades ne m'intéressent nullement, bien au contraire ! Un type comme vous me dégoûte, vous m'entendez ? Et je ne me gêne pas pour le dire.

— Vous vous en repentirez, vicomte !

— Peu importe, et si nous nous rencontrions actuellement sur notre sol natal, je vous prouverais, armes en mains, comment l'on procède avec un individu de votre espèce.

— Oh ! Oh ! Je comprends, fit Nashiburu

en ricanant d'un air mauvais, le glorieux Tokate Takuma, d'une illustre famille, ne voudrait pas se salir à m'approuver, et peut-être changera-t-il d'avis plus tôt qu'il ne pense ? Cela ne m'étonnerait nullement.

— Je n'ai pas de conseils à recevoir d'un traître tel que vous, tout Nashiburu que vous êtes.

XX

Le poignard de youkis

— Doucement, mon cher... Me voici édifié à votre sujet ! Et dire que je vous parlais en confiance, d'homme à homme, espérant que vous me comprendriez ? Baste... je suis un humain comme beaucoup d'autres, et parfois je cède aussi à une impulsion momentanée et à un besoin de me confier, mais cette faiblesse n'est que passagère : mon cher, le diable m'est témoin — car je ne crois pas en Dieu — que j'étais animé des meilleures intentions à votre égard, mais vous m'avez ôté l'envie de vous être utile, je ne parle plus à un compatriote mais à un ennemi, bien... Je suis fixé. Puisque c'est ainsi que vous appréciez ma franchise, je vais vous tenir un tout autre langage : sachez donc, Monsieur, que vous ne quitterez pas notre île vivant, à moins que vous ne nous ayez remis les papiers en question et que vous détenez, nous en sommes plus persuadés que jamais...

Vous voyez que je suis au courant de ce qui se passe et je n'ignore pas qu'ils sont en votre possession. Ne me nomme-t-on pas le bras droit du général ? Mais j'ai aussi une autre appellation : « le renard »... car je suis aussi rusé et tenace que cet animal, et je suis fier de vous l'apprendre. Partout où mes amis échouent je vous le trouve le moyen de réussir; vous n'avez pas eu encore à faire à moi, et je puis vous affirmer que ce que vous avez passé jusqu'ici n'est rien en comparaison de ce qui vous attend... Sans faire d'autres révélations, non plus que trahir de secrets, je puis vous prédire que vous finirez dans la nuit éternelle, ou — moins poétiquement — dans la folie... C'est le sort que je vous réserve après y avoir longuement réfléchi, car nul ici ne tient particulièrement à se voir dénoncé, tôt ou tard, par une langue obéissant à un esprit trop lucide...

Le major Nashiburu avait raccompagné son interlocuteur qui contenait difficilement sa colère, dans sa prison, emmenant la lanterne et prenant soin de clore la porte en le verrouillant à double tour.

Malgré ce nouvel échec, le vicomte avait conscience d'avoir agi comme il le devait, sans faillir à son devoir, et ressentait une certaine fierté d'avoir désapprouvé sans hésiter les propos de cet être vil. Il aurait ac-

cepté les pires souffrances plutôt que de tomber aussi bas et ne concevait pas qu'on puisse déchoir comme cet infernal « major ».

Maintenant, Takuma comprenait comment une ressemblance aussi parfaite avait pu tromper l'inspecteur Zangli, et pourquoi ce dernier lui reprochait les faits, plus malpropres les uns que les autres, dont le seul responsable était cette crapule de Nashiburu.

Mais le diplomate ne se tenait pas pour battu : si ce personnage se prétendait tenace, lui aussi, Takuma, était doué de cette obstination propre à ceux de sa race, et — bien que ne gardant presque plus l'illusion d'échapper à ses ennemis — du moins, il resterait digne du nom qu'il portait et qui serait cité en exemple aux générations à venir...

L'attaché se dévêtit et se coucha dans son lit misérable cherchant un apaisement de quelques heures dans un sommeil réparateur; après, il aviserait... Mais ses nerfs à bout, et l'odeur insupportable de la détestable nourriture toujours là, à deux pas de lui l'empêchèrent de trouver ce repos tant désiré. Une nuit blanche commençait...

Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il formait mille projets, plus irréalisables les uns que les autres, les rejetait puis les reprenait encore. Les heures lui semblaient longus, interminables, et le silence lugubre. Plu-

sieurs fois, il s'efforça de s'endormir, se retournant sur sa couchette, surexcité ; ce fut en vain : il avait l'impression au contraire d'être étendu sur une planche. Décidant de se relever pour arranger le pauvre matelas et les coussins qui lui servaient d'oreillers, il s'arrêta inquiet : à ses pieds, un bruit métallique venait de se produire, comme si un objet tombait. Qu'est-ce que cela pouvait être ? Il se baissa, et sentit quelque chose de froid dont le contact le fit frissonner ; ramenant l'objet à lui il le tâta soigneusement, vit luire une lame dans le noir et sa stupeur fit place à une joie indicible en reconnaissant ce qu'il tenait entre ses doigts tremblants et qui représentait tout son espoir. Tout était oublié, dans cet instant, les souffrances, les aventures, le frôlement de la mort qui pesait sur ses jours, car ce qu'il caressait tendrement comme un compagnon de misère, cet objet dont la découverte lui faisait battre le cœur, n'était autre que le poignard de son fidèle Youki...

XXI

Espoir

Qui avait pu apporter cette arme dans sa cellule, sinon son fidèle serviteur lui-même ? Youki devait être en vie, quelque part, et cette première pensée fut pour le diplomate un encouragement salutaire. Il se sentait plus fort, ne se voyant pas abandonné comme il l'avait cru. Sans aucun doute, le valet de chambre se cachait en quelque coin de cette maison, guettant, épiant leurs ennemis, et attendant le moment propice pour venir aider son maître... Takuma reprenait confiance, une fois de plus, et concluait que — si véritablement cet espoir prenait corps — une seconde tentative serait couronnée de succès, malgré que l'autre eut échoué. A eux deux, ils déjoueraient les agissements de la bande et repartiraient...

Le vicomte sentit que ce serait inutile de vouloir dormir dans ces conditions, élaborant des plans incertains, et intrigué au plus haut point par la présence invisible mais prouvée de son domestique.

Il se rhabilla donc, et se prépara en toute hâte, s'attendant à n'importe quelle éventualité, puis arpenta la pièce en tous sens. Il s'arrêtait, écoutait, persuadé que Youki allait surgir dans l'ombre pour le délivrer, c'était une idée fixe, à laquelle il se fiait pour prendre patience. Mais un long moment se passa sans amener la visite espérée. Takuma se consola en songeant qu'à présent il possédait une arme, et qu'il était de taille à se défendre. Il articula à deux ou trois reprises le nom de son serviteur comme s'il supposait que ce dernier put se cacher dans sa cellule même. Celui qui tenait désormais le sort du diplomate entre ses mains n'était-il pas capable de tout ? Mais aucune réponse ne suivit ces appels répétés, et le vicomte comprit qu'il lui faudrait patienter encore.

C'est alors que des pas glissèrent de l'autre côté du mur, et que quelqu'un se rapprocha de la porte. Tremblant, le Japonais se précipita : à pareille heure, et après une telle découverte, ce ne pouvait être que son sauveteur, enfin...

La porte s'ouvrit, et l'attaché vit s'écrouler

toutes ses illusions car il se trouvait en face du général.

Le pseudo-prince Marakoff pénétra lentement dans la pièce sombre qu'il éclaira d'une bougie fichée dans un chandelier qu'il tenait de sa main gauche, tandis que la droite s'appuyait sur une canne en bois sculpté.

— J'espère que je ne vous dérange pas trop, vicomte ? proféra-t-il sur un ton ironique en se carrant devant son prisonnier qui ne pouvait cacher sa pénible déception.

Comme l'attaché ne répondait pas, il le fixa sournoisement avec un sourire qui n'avait rien de rassurant.

— Vous paraissez plutôt étonné de me voir vous rendre visite à cette heure nocturne ? C'est que je suis bien préoccupé par votre sort, mon cher vicomte, et ayant travaillé jusqu'à maintenant, j'ai décidé de vous surprendre. Je souhaite que vous me soyez reconnaissant de cette attention.

— Comment vous remercier ? répondit Takuma adoptant le même ton que son hôte, je crois que je ne peux faire autrement que de vous en savoir gré, mon général, ou... dois-je dire... Altesse ?

L'autre haussa les épaules :

— Le titre importe peu. Quel que soit le nom et le grade — qui ne sont qu'une façade — les faits seuls comptent, mais je ne suis

pas venu ici pour discuter avec vous de ces questions ; mon temps est trop précieux pour que je le consacre à de telles futilités. Tout d'abord, je tiens à savoir ce que vous pensez de mon hospitalité.

— Vous me voyez surpris par une telle phrase ! Tenez, regardez... repartit le Japonais, cette chambre n'est-elle pas une splendeur ? Que pourrais-je désirer de plus beau et de plus confortable ? Ce lui vaut celui d'un roi, et les repas... Ah ! je vous assure que je n'ai jamais mangé pareillement ; un vrai régal. Votre cuisinier, — ou plus exactement — votre cuisinière, mérite tous les éloges ; on ne fait pas mieux dans son genre, croyez-moi! Mais je vois à votre air que vous n'ajoutez pas foi en mes paroles, général ? Vérifiez vous-même : la vieille Katja a laissé là son panier, goûtez et vous verrez que je n'exagère en rien.

L'homme barbu resta impassible, décrivant nonchalamment avec sa canne quelquels courbes dans le vide, puis — avec l'extrémité — souleva le couvercle, s'étant approché du dit panier, comme s'il avait peur d'y toucher et le laissa retomber aussitôt avec une moue de dégoût.

— En somme, vous vous montrez fort satisfait de ce régime, mon cher vicomte ?

— Comment pourrait-il en être autrement,

avec tous les soins que vous prenez de ma personne ?

Le prince ne releva pas l'allusion et parut ne pas comprendre l'ironie forcée.

— Et... vous dormez bien ?

— Parfaitement. Ma parole, on ne peut se reposer plus tranquillement qu'ici, et il y avait longtemps que je n'avais passé d'aussi excellentes nuits. Mais, permettez, général : ce n'est certainement pas pour vous intéresser uniquement à moi-même que vous êtes venu jusqu'ici ?

— Non, en effet, et vous devez connaître ce qui m'amène. Je désirais savoir si vous n'en avez pas encore assez de cette vie-là, et si vous pensez qu'elle va durer longtemps ? Ne feriez-vous pas mieux de céder ? Je crois bien que le moment en est opportun.

Takuma éclata de rire :

— Vous me connaissez bien mal ! Sachez, monsieur, que je n'ai qu'une parole et elle ne variera pas car elle répond à mes principes.

— Dommage, oui... J'ai constaté que vous étiez fort entêté, et c'est votre grand tort. Vous en arriverez tôt ou tard à plier devant moi, je vous avertis que désormais notre jeu sera plus serré que jamais. N'oubliez pas que j'ai votre vie entre les mains, vicomte. Et sur ce, bonsoir !

Marakoff se retourna pour s'en aller. Profi-

tant de cette minute où l'autre ne le voyait pas, le diplomate s'empara du poignard, bondit vers son ennemi, s'apprêtant à lui porter le coup fatal de toutes les forces dont il était capable. Le général fit un geste, juste à ce moment, qui le sauva : l'arme du prisonnier qui, fou de rage, l'attaquait de dos, vint s'enfoncer dans le bois de la porte qu'elle traversa. Takuma avait manqué son but, et il réalisa qu'il venait d'aggraver encore sa situation.

Lentement, celui qui était la source même de toutes ses souffrances, se tourna vers lui ; sur ses traits un étonnement croissant se lisait tandis que son œil luisait étrangement sous le monocle miroitant.

— Ah ! C'est ainsi que vous traitez les gens qui vous sauvent la vie ? Ce n'est guère raisonnable, et vous allez apprendre à mieux vous comporter à l'avenir, dans ma maison.

Il frappa deux fois dans ses mains. Aussitôt, tel un taureau entrant dans l'arène, un des gardiens apparut.

— Tiens-le, ordonna le général, il a tenté de me tuer.

Avec un juron menaçant, le géant se dirigea vers Takuma, son poing énorme levé, comme s'il allait s'abattre sur la tête du vicomte ; ce dernier essaya de se dérober mais la poigne tomba sur son épaule gauche, ce qui ne l'em-

pêcha pas de planter la lame de son poignard qu'il tenait toujours dans la main dans la poitrine de son adversaire. Le gardien hurla de douleur, touché profondément, mais trouva la force de porter au prisonnier un terrible coup en pleine figure qui le fit retomber en arrière. Takuma se heurta violemment dans sa chute à l'angle de son lit et le géant profitant de son étourdissement momentané, et malgré sa plaie horrible, se jeta sur lui, écrasant sa victime de tout son poids jusqu'à lui couper la respiration. Le vicomte ne vit plus que deux yeux rougeâtres et congestionnés, sentit un souffle épais sur son visage, et crut sa dernière heure venue.

De l'autre côté, un vacarme étourdissant éclata ; c'était comme si deux hommes se battaient furieusement tout près, et le bruit se rapprochait de minute en minute... Un coup de feu partit. et le géant — toujours agenouillé sur le corps de Takuma — roula sur lui de toute sa masse tandis que le vicomte sentait quelque chose ruisseler sur son cou et sur son visage. Il comprit que c'était du sang, et il essaya de se débarrasser de cette étreinte étouffante dans un effort suprême.

Reprenant souffle, le Japonais constata que l'autre ne se débattait plus, et, se soulevant légèrement, vit la pâleur mortelle de son as-

saillant qui, les yeux écarquillés, les mains crispées, ne respirait plus...

Quand le diplomate — dans un état pitoyable — se fut redressé et essaya de se remettre sur ses jambes fléchissantes, il chercha des yeux le speudo prince Marakoff qui allait certainement lui infliger un châtiment inexorable, et fut cloué sur place d'étonnement.

Au lieu du général, un visiteur souriant et triomphant se tenait devant lui, et ce sauveteur opportun n'était autre que Youki, dont il avait tant souhaité la venue...

XXII

La seconde tentative

Le serviteur tenait encore dans sa main l'arme fumante qui lui avait servi à délivrer son maître de ses agresseurs et sa bonne figure exprimait une grande satisfaction.

— Une crapule de moins ! Malheureuse-je n'ai pu atteindre cette canaille de général, il m'a échappé, mais ce n'est que remis.

— Merci... merci mille fois, mon brave ami ! Tu es arrivé à temps, et s'en est fallu de peu que tu ne retrouves de moi qu'un cadavre, j'ai cru mourir d'étouffement à cause de cette brute. Mais je crains bien que — tant que ce monstre sera en vie — notre sort ne changera guère.

— Que votre Grandeur ne se préoccupe pas de cela. Je vais fouiller cet individu pour tâcher de trouver une arme, ce qui nous serait précieux ; gardez la porte, maître... Ah ! je

m'en doutais, ajouta-t-il au bout de quelques instants, voilà un revolver de grand calibre qui peut nous servir. Prenez-le, et filons en vitesse.

— Facile à dire, mais tu sais aussi bien que moi que nous serons rejoints avant d'avoir atteint la sortie de ce château maudit.

— Peut-être, mais je ne le crois pas, ou alors il faudrait une grande malchance : sachez que j'ai tout préparé pour la fuite ; de plus, nous avons de quoi nous défendre à présent, et c'est bien le diable si nous ne réussissons pas. Que votre Grandeur me permette de passer le premier afin de lui montrer le chemin ; car, bien qu'elle soit dans cette maison depuis plusieurs semaines, je connais mieux les raccourcis qu'elle...

— Avance donc, je te suis.

Ils se dirigèrent dans le couloir mais prirent la direction opposée à l'escalier, au grand étonnement du vicomte, et arrivèrent devant un panneau que le prisonnier n'avait encore jamais remarqué.

— Et à présent, mon brave ? Où vas-tu me mener ?

— C'est une sortie secrète, et il n'y a que le général qui en connaît l'issue, ce qui ne m'a pas empêché de me mettre au courant de son maniement. La bande a tout prévu, et en cas d'alerte, elle fuirait par ce souterrain, mais je

ne suis pas plus bête qu'un autre, et, avant de vous porter secours utilement, je devais étudier soigneusement les lieux, et choisir l'heure propice. Je crois qu'il n'y a pas de moment plus favorable que cette nuit mouvementée et obscure ; et ceci vous explique pourquoi je ne me suis pas montré plus tôt, mais il n'est pas trop tard...

Le geste que fit Youki alors, le vicomte ne put le voir, mais il entendit un glissement sourd, et une ouverture carrée apparut, suffisante pour laisser passer le corps d'un homme courbé en deux.

— Prenez garde, chuchota le domestique en cet usage, mais nous ne pouvons faire autrement que de sauter, au petit bonheur la chance... C'est dangereux, j'en conviens, car l'espace est de plusieurs mètres de haut, mais il ne reste pas de solution plus pratique. Votre Grandeur veut-elle passer et courir ce risque... Puisqu'il le faut ?

— Bien sûr !Espérons seulement que je ne me tordrai pas la cheville à nouveau.

Ce colloque avait été échangé à voix basse, et rapidement, puis Youki poussa légèrement son maître pour lui donner l'élan nécessaire et Takuma sauta. Le sol en terre battue, et humide en cet endroit, amortit la chute, et il s'empressa de s'éloigner pour laisser la place

à son serviteur qui, avec sa souplesse habituelle, le suivit de près.

— Pas plus malin que ça ! s'exclama le guide, ce chemin nous raccourcit considérablement la distance qui nous sépare du lac. Ce coin est habituellement désert, et nous gagnons ainsi un grand avantage sur nos ennemis, ayant la possibilité de partir sans être vus ; nous nous trouvons dans les caves du château, et d'ici nous n'avons plus qu'à marcher dans ce souterrain qui aboutit dans les rochers, à l'extrémité nord de l'île, où l'on remise l'hydravion dont nous nous servirons pour brûler la politesse à nos hôtes... Selon toutes probabilités, nous ne rencontrerons personne et sommes à peu près sûrs d'être tirés d'affaire...

— Puisses-tu dire vrai ? Mais j'admire comme tu es au courant de tout cela ! constata le vicomte, approbatif.

— Je me suis documenté, votre Grandeur, et me suis efforcé de ne rien laisser au hasard.

— Mais tu ne m'as même pas dit où tu étais depuis que l'on m'a pris dans ce piège où je me suis jeté ?

— Vous le saurez plus tard, il faut que nous faisions au plus vite...

Après avoir suivi un passage qui allait en se rapetissant de plus en plus, et dans lequel ils durent se baisser pour ne pas se cogner à la

voûte très basse, les deux compagnons arrivèrent au lieu désigné par Youki, c'est-à-dire sur la côte accidentée de l'île. Tokate Takuma ne put s'empêcher de humer longuement la brise qui semblait lui apporter l'espoir réconfortant d'une liberté prochaine, et suivit son sauveteur d'un pas allègre. A vingt pas de la petite crique qu'ils venaient d'atteindre, un baraquement en planches était construit sur pilotis, dans le lac même , cela ressemblait à une sorte de hangar flottant et pour le moins inattendu.

— C'est là, chuchota Youki, l'avion se trouve dans cette remise, bien caché, à l'abri des indiscrets et des curieux, n'est-ce pas ? Car le général a tout envisagé, sauf que nous lui fausserions compagnie de ce côté-là...

***

De ce coin de l'île où ils étaient arrivés, les deux hommes n'auraient pu voir le castel — même si les fenêtres en étaient éclairés — car il se perdait dans la verdure, derrière les arbres séculaires de cette terre inculte. Mais ils ne s'attardèrent pas à observer les alentours, puisque tout paraissait parfaitement calme, et allèrent au plus pressé. Il se pouvait qu'on découvre leur fuite d'un moment à l'autre... Qu'étaient devenus les geôliers impitoyables, et leur dirigeant — âme damnée du *Cercle Bleu* — Marakoff ? Préparait-il une

nouvelle attaque, ses projets n'ayant donné aucun résultat satisfaisant ? Le vicomte s'efforça de ne pas penser à cette brute qui l'avait malmené et écouta les explications de Youki qui l'entraînait dans l'eau se dirigeant dans la direction du hangar.

— Hier soir, à la même heure, profitant du sommeil de nos ennemis, je me suis aventuré jusqu'ici pour vérifier l'engin afin de voir s'il était utilisable sans délai. Or, j'ai constaté que l'appareil était prêt à prendre le vol, le plein d'essence fait, et rien ne manquant puisqu'il y a même des vivres pour plusieurs jours.

Le diplomate avait cependant l'air préoccupé.

— Qu'est-ce qui vous inquiète, demanda son guide, ne serons-nous pas, dans quelques instants, hors d'atteinte ?

— Comment vas-tu sortir la machine de sa remise ? As-tu songé à cela ?

— Un truc à connaître, c'est très simple, vous allez voir...

Il fit signe à son maître de monter quelques marches en planches, et ils se trouvèrent sur une petite plate-forme qui attenait au hangar. Alors seulement, le vicomte s'aperçut qu'il n'était fermé que d'un seul côté, et que la partie opposée n'avait même pas de portes. Le majestueux oiseau, retenu à deux cordes attachées à de solides piquets, semblait attendre

qu'on vienne le mettre en marche pour s'élancer dans l'espace. Ce fut un jeu pour Youki le couper les câbles, après quoi il rejoignit Takuma qui avait déjà pris place dans la carlingue.

— Il ne s'agit plus que de faire démarrer ce machin-là, fit le diplomate, se doutant qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

Un vrombissement de moteur lui répondit, l'hélice fit son bruit assourdissant qui couvrait la phrase que Youki prononçait pour expliquer le maniement de l'appareil, et l'hydravion démarra doucement.

— Bravo ! cria le vicomte, ne pouvant retenir une exclamation de reconnaissance et de surprise, mais où donc as-tu appris à piloter ?

— Vous savez que j'ai toujours aimé bricoler, maître, en maniant la direction avec adresse, j'adorais la mécanique et à mes moments perdus je me rendais sur les aérodromes ; il faut que vous sachiez qu'avant d'entrer comme valet de chambre au service de votre Grandeur, j'ai voulu entrer comme pilote dans l'armée.

— Pourquoi n'as-tu pas continué ?

— Hélas ! j'ai préparé un examen qui a échoué lamentablement, ce qui m'a dégoûté, et je n'ai pas poussé plus avant mes études, mais cela n'empêche pas que même sans brevet on

peut avoir les notions élémentaires de mécanique...

Il s'interrompit brusquement, en se cramponnant à sa direction.

— Nom d'un chien... Il ne manquait plus que ça ! Nous sommes frais !

— Qu'arrive-t-il ?

— Le moteur est coincé, impossible d'avancer, et je ne vois pas à quoi cela tient.

L'hydravion qui avait pris une bonne vitesse s'arrêtait, en effet, et malgré les efforts de son conducteur, resta sur place.

— Et dire que nous sommes à deux cents mètres ou moins du rivage, gémit Youki... Si notre évasion est découverte, ce retard nous sera fatal.

Comme pour répondre à ces craintes compréhensibles, des coups de feu éclatèrent assez loin, vers le château.

— Il tirent sur nous, s'écria Takuma, nous sommes perdus.

— Oui, et impossible de se défendre ! Quelle poisse ! conclut le pauvre garçon qui voyait déjà tous ses efforts réduits à zéro...

XXIII

Une nouvelle surprise

Les balles étaient envoyées de trop loin pour atteindre leur but, et tombaient autour d'eux dans l'eau, tandis que Youki s'efforçait de faire démarrer l'avion géant, mais sans résultat.

— Ce n'est pas de cette manière qu'ils nous auront, constata-t-il. Ils devraient employer d'autres moyens, mais ils ne le peuvent donc pas.

— Que veux-tu dire ?

— S'ils tenaient à nous rattraper vous conviendrez qu'ils auraient déjà dû sauter dans une embarcation et nous joindre.

— Certes.

— Nous avons cette supériorité sur eux, c'est qu'il n'y a pas une seule barque sur leur île.

— Tu m'étonnes, Youki. Ces gens prévoient tout.

— Vous pensez bien que moi-même j'ai cherché un bateau pour préparer notre expédition, et que si j'ai opté pour l'avion, c'est que je n'ai pas trouvé d'autre moyen.

Un brusque ronflement de moteur se fit entendre soudain, mais il ne provenait pas du monoplan ; cette fois, plus de doute possible, on les pourchassait. Le bruit provenait de l'autre côté de l'île.

— Regarde, fit le vicomte, tu t'es bien trompé, ils ont un canot, les voilà...

— Quel idiot je fais, il aurait fallu que je prévoie ça ! Comment allons-nous nous défendre ?

— Ce n'est pas de ta faute, mon brave ; au lieu de récriminer, tu devrais leur préparer une réception dont ils se souviendront toute leur vie, es-tu prêt, Youki... ? Ton revolver est-il chargé ?

— Votre Grandeur peut en être sûr, je ne les ménagerai pas, mais je voudrais faire avancer cette sacrée machine... Je ne vois pas où c'est bloqué, et pourtant...

L'embarcation était toute proche à présent, dans laquelle ils distinguaient quatre hommes entourant le général, et stoppa à quelques mètres des compagnons qui, déjà, ripostaient à la fusillade nourrie dont les gratifiaient les bandits. Les deux Japonais s'étaient dissimulés à l'intérieur de la carlingue, de telle manière

qu'ils étaient hors de vue, protégés par l'appareil qui recevait les balles sifflantes qui passaient au-dessus d'eux.

Chacun ne laissait dépasser que son revolver, se défendant de son mieux, et évitant tous les projectiles que les bandits cessèrent d'envoyer.

Takuma, regardant avec précautions, s'aperçut que leurs poursuivants — comprenant qu'ils n'arriveraient à rien par ce procédé — rétrogradaient.

— Ne tire plus, Youki, il faut épargner les munitions, et ils s'en vont.

Le domestique obéit, et se releva pour constater que le canot s'éloignait rapidement, puis stationnait à nouveau un peu plus loin.

Ce qui permit de conclure aux deux compagnons, qu'il se tenait un conciliabule à leur sujet, les décisions à venir étant difficilement définissables.

Takuma n'en augura rien de bon, car les cinq hommes, au lieu de faire marche arrière, dirigèrent en avant leur léger canot, de toute la vitesse de son moteur, la proue dans la direction de l'hydravion, comme si les bandits avaient pris le parti de foncer dedans.

Leur but était clair: enfoncer le refuge mouvant des fuyards, et le faire couler à pic, le lac ayant en cet endroit une grande profondeur.

Et il était trop tard pour parer à ce danger imminent. Les Japonais se virent perdus, en l'espace d'un éclair l'embarcation se heurta au monoplan dans un fracas terrible, des cris, des craquements de bois volant en éclats, et le bouillonnement de l'eau, tout se mêla dans une minute d'angoisse indescriptible.

Le vicomte s'apprêta à sauter puisque c'était sa dernière chance de salut, en enjoignant à son serviteur de faire de même, mais ce dernier n'entendit pas.

L'hélice tournait, le moteur reprenait son vrombissement significatif, et comme une flèche, l'avion s'élança sur le lac, à toute vitesse, et quelques instants après, s'élevait vers le ciel...

De cette montée vers le firmament dans la nuit finissante, Takuma et son inséparable compagnon devaient se souvenir longtemps. Tel un aigle, l'avion s'élançait fièrement tandis que ses occupants reprenait confiance en leur voyage mouvementé.

Ils ne purent s'empêcher de jouir de ce spectacle féerique qui les enchantait et remplissait leurs yeux et leur esprit d'une vision unique. Au fur et à mesure qu'ils gagnaient de la hauteur, les nuages se faisaient plus nombreux, opaques et évoquant par leurs formes imprécises et variées des paysages fantastiques, des

êtres irréels que l'imagination aime à reconnaître ou à créer.

Puis, l'appareil les traversa pour monter encore, passant à présent au-dessus des montagnes qui formaient autour du lac de Zürich un rempart grandiose mais infranchissable ; une inquiétude s'empara peu à peu des deux Japonais qui sentirent leur joie d'être enfin libres, et leur enthousiasme, se muer en une incertitude sur l'issue de cette aventure dangereuse. Si les neiges se trouvaient au-dessous d'eux, à quelle hauteur arrivaient-ils ? Et quand, dans quelles conditions s'effectuerait la descente ? Avaient-ils échappé aux griffes du *Cercle Bleu* pour courrir un nouveau danger non moins grave ?...

Un vertige saisit le vicomte qui ferma les yeux tout en essayant de se rassurer mentalement pour ne pas importuner le conducteur de ses doutes ; l'air — qui, tout d'abord les fouettait agréablement, frais et doux — se raréfia et devint glacial. Takuma se recroquevilla dans son coin, et, après quelques minutes de silence, rendu presque obligatoire par le bruit régulier du moteur, regarda à nouveau l'immensité qui paraissait les perdre dans son mystère et sa beauté.

L'Ile des Supplices, son lac, avaient disparu depuis longtemps, non seulement de la vue des voyageurs, mais de leurs souvenirs. Ils ne se

préoccupaient plus que de l'avenir incertain qui les attendait. Il devait y avoir déjà un bon moment qu'ils volaient au hasard, car les étoiles avaient disparu et un jour blanchâtre commençait à percer le ciel gris de cette aube naissante.

— Où allons-nous ? demanda le diplomate à Youki cramponné à la direction.

Takuma dut réitérer sa question, car l'autre lui faisait signe qu'il n'avait pas compris. Il cria donc dans l'oreille de son compagnon qui répondit :

— Je l'ignore ! Je fais de mon mieux, mais il n'y a pas moyen de redescendre pour l'instant.

— D'où cela provient-il ?

— Le choc qu'il a reçu l'a probablement déréglé, c'est déjà extraordinaire qu'il « tienne le coup ».

— Nous ne montons plus ; peux-tu voir à quelle hauteur nous sommes ?

— Environ à deux mille trois cents mètres...

Takuma n'insista pas car il se rendait compte que son serviteur n'était pas maître de son appareil et qu'il n'en connaissait pas le fonctionnement ainsi qu'il se doit ; Youki pouvait être un très brave garçon, ce qui ne l'empêchait pas de s'avérer pilote d'occasion.

Tout à coup, ils entendirent des ratés, le

conducteur s'agita, mania les leviers pour essayer de parer à un accident et de préparer un atterrissage forcé : ce fut peine perdue, le vrombissement ralentit, devint irrégulier, et cessa. Sans nul doute, le danger tant redouté se précisait : l'avion allait se heurter à quelque rocher et ils seraient voués à une mort brusque, inévitable. Les deux Japonais se virent perdus, remirent leur âme à Dieu, mais la chute prévue ne s'effectua pas, et le moteur, cédant aux efforts désespérés de Youki, reprit subitement sa marche.

Un seul cri s'échappa de deux gorges contractées dans cette minute d'angoisse qui leur avait paru si longue :

— Sauvés... !

XXIV

De nouveau, la police

Mais pour combien de temps ? Le serviteur rassura son maître :

— Sapristi, nous l'avons échappé belle ! Ça ira... Ayez confiance...

— Je voudrais bien te croire, mon ami.

— Si au moins je savais où ça cloche, je tâcherais de parer à cette irégularité, mais pour l'instant, rien à faire.

— Il reste à savoir quand et où nous débarquerons, observa le diplomate. Jusqu'ici tout a marché à peu près, mais il n'y a pas de raisons pour...

Il ne put achever sa phrase qui semblait prédire les événements, car — cette fois — l'appareil piquait du nez, fonçant en avant à toute vitesse, dans une descente foudroyante,

fendant l'air et allant à la catastrophe certaine. Les voyageurs n'eurent que le temps d'apercevoir en dessous d'eux le sol où un destin cruel préparait leur chute brutale.

— Arrête ! Arrête ! ! Youki...

Ce furent les dernières paroles du vicomte, avant le contact avec la terre. La seconde partie de leur descente avait été plus douce qu'il ne pensait; le serviteur ayant réussi à redresser la direction et à retenir l'action qui vint néanmoins s'écraser contre un arbre sur lequel il se brisa. Le choc fut suivi d'une formidable explosion, et des flammes jaillirent, dégageant une épaisse fumée.

Le vicomte, étourdi par la vitesse et le danger qu'il avait couru se retrouva, par miracle, sain et sauf. Quelques contusions le faisaient souffrir, mais sa première pensée fut pour son compagnon qui n'occupait plus sa place que le feu gagnait rapidement. Déjà une main se tendait et on le prenait à bras-le-corps. On le sortait de la carlingue, où une seconde plus tard il eut péri carbonisé.

— Etes-vous blessé, maître ? demandait Youki.

— Non, merci, c'est formidable d'en avoir réchappé, je ne pensais pas m'en tirer à si bon compte...

Car le vicomte était sauvé, ayant évité une

mort atroce, et cela, grâce — une fois de plus — à son fidèle serviteur qui se tenait devant lui, tête nue, les vêtements en lambeaux, le visage noirci par l'incendie, mais souriant comme à l'ordinaire...

— Vite, suivez-moi...

Il était temps, l'arbre providentiel qui avait amorti leur chute prenait feu à son tour, et les débris de l'hydravion se tordaient sous la force du fléau dévorant.

Les deux compagnons résolurent, sans plus attendre, de tâcher de rejoindre le plus vite possible une habitation pour se restaurer et savoir où ils se trouvaient.

— Où sommes-nous tombés ? s'enquit le vicomte, je serais incapable de dire si nous avons parcouru une grande distance ou si nos détours ne nous ont pas ramenés vers le repaire du *Cercle Bleu*... Mais, il n'y a pas de lac...

En effet, le paysage qu'ils découvraient était différent de celui qu'ils avaient fui, et le soleil levant annonçait une belle journée.

— Allons tout droit, répondit le serviteur, nous rencontrerons certainement quelqu'un qui nous renseignera...

La vallée où ils marchaient était encaissée entre de hautes montagnes recouvertes de pâturages et de forêts, recouvertes également

de neiges éternelles scintillant sous le soleil qui apparaissait sous les nuages légers, et le calme le plus absolu les entourait. Cette promenade dans une région inconnue leur donna une réaction salutaire qui leur permit d'envisager enfin des jours meilleurs. La splendeur de la nature dans cette aube commençante les obligea à contempler la vision changeante et inoubliable qui s'offrait à leurs yeux.

Les veilles, les privations et les souffrances avaient creusé leurs traits, et ils ressentaient une fatigue immense, mais ils avançaient toujours, se sentant près du but, et aidés par l'air vivifiant de cette contrée.

La route qu'ils suivaient faisait mille lacets, grimpant puis descendant entre la plaine et les collines, les bois de sapins succédaient aux étendues vertes dont les vaches paissaient — par ci, par là, — l'herbe tendre. Leurs clochettes, toutes au son différent, tintaient longuement dans ce silence recueilli, à chaque fois qu'elles agitaient leur queue pour chasser les mouches ou les taons qui les piquaient. Les deux hommes jouissaient de ce décor champêtre, heureux de voir la verdure et la nature qui les rapprochaient déjà du monde qu'ils croyaient ne jamais revoir...

— C'est merveilleux ! n'est-ce pas, Youki ? fit le vicomte qui ne trouva pas d'autres mots

pour traduire le sentiment de tranquillité et d'espoir réel qui succédait à tant d'incertitudes.

— Oui, reprit l'autre plus pratique, mais je voudrais bien que cette marche harassante ne se prolonge pas trop.

— Je veux croire que nous trouverons au moins un berger qui nous aidera à prendre le bon chemin.

— Il est encore trop tôt.

Mais Takuma avait vu juste, car ils découvrirent bientôt, devant eux, une silhouette qui venait à leur rencontre.

C'était bien celle d'un pâtre, gravissant la côte, appuyé sur un bâton solide.

— Tu vois que j'avais raison ! cria l'attaché qui courait presque vers le paysan, tant il se réjouissait de pouvoir enfin parler à un brave homme.

Le vieillard — car une longue barbe blanche ornait son visage sans rides — s'approcha d'eux, un peu courbé, surpris par l'allure et les manières des deux amis.

— Bonjour, grand-père ! fit aimablement le diplomate, pourriez-vous nous donner un renseignement dont nous avont besoin ? Quel est ce pays ?

L'autre hocha la tête, ôta son chapeau, fit comme s'il n'avait pas compris. Le vicomte réitéra sa question en anglais après l'avoir

faite en français, mais sans plus de succès. Puis, il eut une idée :

— Suisse ? demanda-t-il en désignant le sol du doigt.

Le paysan acquiesça et essaya de s'expliquer dans un langage incompréhensible pour les voyageurs. Takuma parvint cependant à conclure qu'il avait deviné juste.

— Ja, Schweiz ! avait confirmé l'homme, en allemand.

Il montra l'horizon, devant eux, et fit comprendre par des gestes, que de l'autre côté de la montagne, d'où il venait, c'était le pays qu'ils cherchaient : Oesterreich... L'Autriche... Le but de leur voyage !

Tokate Takuma, au comble de la joie par cette révélation, voulut récompenser le brave paysan et fouilla dans ses poches sans songer que ses ennemis lui avaient tout enlevé. Il ne possédait pas la moindre monnaie.

Mais Youki avait pensé à tout et tendit à son maître un portefeuille largement bourré. Le diplomate en sorti un billet de cent francs qu'il donna au vieillard, stupéfait d'une telle générosité. Il remercia chaleureusement ces inconnus et continua son chemin dans la direction opposée à eux, non sans saluer à plusieurs reprises.

Les deux Japonais reprirent leur route et après une heure de marche, arrivèrent à une

petite agglomération où ils eurent la chance de rencontrer un habitant qui leur vendit du lait et du gros pain bis qu'ils mangèrent avidement avec une satisfaction non dissimulée.

Réconfortés, ils repartirent sans tarder après cette halte salutaire, mais, la langue de ceux qu'ils rencontraient leur étant inconnue, ils n'eurent plus d'indications précises quant à l'endroit où ils se dirigeaient, et s'égarèrent. Vers midi, lorsque le soleil était déjà haut dans le ciel, ils constatèrent leur erreur. La route quils suivaient montait et ils s'étaient certainement détournés de leur chemin puisqu'ils auraient dû aller en descendant pour trouver un village.

Découragés, ils tentèrent de gravir une colline de laquelle ils découvriraient toute la vallée environnante; leur effort fut récompensé, car au pied de la montagne, une petite ville apparut enfin... Avec ses maisons roses, ses toits d'ardoises, son église au clocher pointu, ses balcons fleuris, elle offrait un coup d'œil qui les ravit. Mais, le vicomte ne vit que la voie ferrée et une gare de campagne où un train venait de s'arrêter.

— La Providence est avec nous !! s'exclama Takuma, désormais nos tourments sont finis, il n'y a plus qu'à rejoindre cette localité et de là, à prendre le premier train pour Vienne. Alors ma mission s'accomplira... Nos

aventures avec ce terrible *Cercle Bleu* ne seront plus que le passé, et s'estomperont comme un cauchemar pour ne plus revenir... Notre avenir brille devant nous comme ce soleil qui est au-dessus de nos têtes !

Youki partageait l'opinion de son maître, et ils descendirent vers la ville dont ils ignoraient le nom mais qu'ils considéraient comme le terme de leurs pérégrinations incertaines, avec une joie immense. Les compagnons étaient rassurés, et ils se trompaient encore une fois car ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

Rapidement, ils atteignirent leur but, et lurent une inscription, précédant les premières maisons : Feldkirch. Ils arrivaient donc à ce poste-frontière d'Autriche.

Là, ils commencèrent par prendre un confortable dîner dans un hôtel de l'endroit, puis achetèrent des provisions pour le temps de leur voyage — car le vicomte ne voulait pas se faire remarquer au wagon-restaurant — et se rendirent à la gare pour se renseigner sur l'heure de passage du prochain rapide. Un train passerait dans cinquante minutes, et il leur resta un moment — après que l'attaché eut pris deux billets — pour flâner dans la ville. Ce qu'ils firent, s'attardant devant les vitrines et heureux d'acheter quelques vêtements qui les rende plus pré-

sentables lors de leur arrivée dans la capitale.

Ce n'est que pendant cette promenade sans but dans les rues de la petite localité que le vicomte aperçut pour la première fois dans son dos — tandis qu'il regardait dans une vitrine — un personnage qui s'intéressait à ses faits et gestes et les suivait, sans qu'ils s'en doutent, depuis longtemps déjà.

L'inconnu portait une moustache assez longue, soigneusement retroussée aux extrémités, habillé d'une façon courante mais modeste, le veston ouvert négligemment sur le sol dur, le parapluie accroché au bras, et roulé méticuleusement, tout cela lui donnant l'apparence d'un humble employé.

Déjà, durant le repas copieux qu'ils avaient pris, les amis n'avaient pas été sans remarquer cet homme — assis à la table contiguë à la leur — qui s'appliquait à les observer tout en écoutant leur conversation qu'ils s'efforçaient de rendre des plus banales. Puis, il les avait suivis à la gare et à présent les épiait encore. Takuma résolut d'en avoir le cœur net : que voulait cet étrange individu ? Il attira sur l'homme inconnu l'attention de Youki, supposant que peut-être ceux du *Cercle Bleu* risquaient une dernière chance...

A l'heure actuelle, le vicomte ne voulait pas se laisser reprendre en filature et se voir

accompagné dans la dernière partie de son voyage par ce suiveur aux desseins mal définis. Il se dirigea à nouveau vers la gare — d'accord là-dessus avec Youki — pour voir si l'autre les suivrait encore. Non seulement l'homme moustachu s'y rendit également, mais — au fur et à mesure que les compagnons pressaient le pas, il se rapprochait d'eux d'autant plus vite, comme pour les rattraper. Cela devenait inquiétant.

Et, juste au moment où le diplomate, décidé à se retourner brusquement pour l'interroger sur ses étranges manières faisait demi-tour, une main s'appliqua sur son épaule alors que l'express venant de Paris entrait en gare.

— Veuillez me suivre tous les deux, fit l'étranger dans un français très pur en découvrant le revers de son veston où les Japonais ivrent un insigne orné d'un aigle.

— Pourquoi? demanda le vicomte indigné.

— Ordre de la police, dit l'autre laconiquement qui — sans plus d'explications, les prenait chacun par le poignet comme s'il craignait qu'ils s'échappent...

XXV

Une idée géniale

Fier de cette victoire, l'homme — dont l'aspect de petit fonctionnaire ne lui donnait guère l'air d'un détective — emmena ses compagnons résignés vers une maison, sur le fronton de laquelle se détachaient les lettres blanches qui formaient le mot : *Police*. Il les força à y entrer à sa suite. On les fit asseoir sur une des banquettes crasseuses qui étaient le long des murs nus de la vaste salle carrée, tandis que le détective s'éloignait. Les Japonais attendirent sans mot dire car un agent faisait les cent pas auprès d'eux.

Quelques minutes s'écoulèrent, après quoi l'on ouvrit une porte et on les introduisit dans une autre pièce qui ressemblait à un bureau et dans laquelle un homme d'un certain âge, l'œil vif, le visage imperturbable, hautain, était assis. A ses côtés, un autre plus

jeune, qui paraissait être un subalterne, écrivait.

Une table rectangulaire séparait les arrivants de ces deux inconnus, et c'est le jeune homme qui posa — en un bon fraçais — les premières questions. D'abord, il expliqua :

— Vous êtes ici au poste de police de la frontière autrichienne dans le cabinet du commissaire — ici présent — qui va vous interroger et dont je suis l'interprète : M. Waldinger.

Il échangea quelques paroles avec celui dont il venait de donner le nom, puis reprit en traduisant et s'adressant à Takuma :

— Comment vous appelez-vous ?

Le vicomte hésita, puis jugea préférable de cacher son identité :

— Kujashi, je suis commerçant de Paris et ne comprends rien à...

Le commissaire lui intima l'ordre de se taire, et consulta attentivement plusieurs feuilles, photographies et diverses pièces qu'il avait à côté de lui, dans un volumineux dossier. Il dévisagea le diplomate, après avoir longuement regardé ses papiers et posa une question en allemand que l'interprète traduisit aussitôt.

— Monsieur le commissaire ne comprend pas pourquoi vous lui donnez un faux-nom

alors qu'il est établi que le vôtre est Tokate Takuma.

— Non, non... C'est une erreur, certainement, protesta énergiquement l'interpellé, craignant le pire.

Et le jeune homme fit cette réponse à son chef dans sa langue. Mais l'entretien se prolongea pendant plus d'une demi-heure après quoi un agent raccompagna les prisonniers, furieux de cet interrogatoire qui les retardait considérablement et de ce qui allait encore advenir.

Dans la même salle où on les avait fait entrer à leur arrivée, ils attendirent un moment, puis on leur fit signe de sortir du poste. Dehors une puissante limousine stationnait, le chauffeur au volant, préparée — semblait-il à démarrer au premier mot.

Le Commissaire apparut presqu'en même temps que les deux Japonais se disposaient à prendre lace dans la voiture, ainsi qu'on le leur avait ordonné. M. Waldinger monta à côté du chauffeur, et l'automobile partit...

Les amis se demandaient quelle serait — cette fois — la destination de ce voyage, car c'en était un, puisque le véhicule roulait à vive allure alla ainsi pendant des heures. Le soleil déclina dans le ciel, les villes, les hameaux, les paysages défilèrent sans cesse, et la voiture passait partout à la vitesse d'un

bolide. Parfois la route montait entre des montagnes aux précipices nombreux et aux cascades magnifiques, mais les Japonais n'admiraient plus toutes ces beautés qui n'effaçaient pas leur unique souci. En effet, si Takuma n'adressa pas le moindre mot à son serviteur pendant cette course folle, il lui suffit d'un regard vers Youki pour se convaincre qu'il pensait comme lui : où les emmenait-on ? Et arriveraient-ils à s'échapper encore à ces gens ?

Sept ou huit heures passèrent... A la tombée du jour, une ville se précisa et les voyageurs sentirent que c'était là le terme de leur trajet. Dès les premières maisons, ils virent que c'était une très grande ville, aux larges artères, au trafic intense, qui ralentissait la circulation et força plusieurs fois le chauffeur à s'immobiliser dans des encombrements que le commissaire paraissait maudire en lui-même. Alors, la vérité apparut enfin au vicomte qui se vit brusquement arrivé au bout de ce périlleux voyage : c'était bien là Vienne, où on venait de le conduire...

Comme dans un rêve, la vieille capitale au bord du Danube apparaissait et lui montrait que ses angoisses et ses souffrances touchaient à leur fin... On atteignit le quartier chic, une magnifique villa située au milieu d'un parc immense et la limousine s'arrêta.

Le commissaire en descendit et fit signe aux deux amis de le suivre. Takuma lut — à sa grande satisfaction — une indication gravée sur une plaque de cuivre, en lettres japonaises :

AMBASSADE DU JAPON

Il fut un instant interdit avant de croire que cette vision était réelle et qu'un destin capricieux — qui l'avait obligé à traverser les pires dangers — l'exauçait enfin et l'amenait là où il pensait bien ne jamais arriver...

Un commissaire s'était éclipsé et le domestique qui les avait fait attendre, lui et Youki, dans un somptueux salon, revint chercher Takuma un quart d'heure plus tard, pour le guider vers une autre pièce, meublée avec art, dont le tapis moëlleux étouffait le bruit des leurs pas. Le valet se retira, et le vicomte — qui s'était complu à admirer cet ensemble de goût éclairé par un lustre de cristal de toute beauté — vit en face de lui un homme de petite taille, au visage glabre, des lunettes d'écailles posées sur son nez plat, qui s'avançait vers lui et lui serra cordialement la main.

L'attaché le reconnaissait pour l'avoir entrevu dans les réceptions à l'Ambassade, à Paris, c'était Son Excellence Docteur Kama-

hura, représentant de l'Empire du Levant, à Vienne.

— Soyez le bienvenu, vicomte, fit ce dernier en lui désignant un fauteuil profond dans lequel le visiteur prit place en écoutant respectueusement celui qu'il atteignait enfin.

L'autre poursuivit :

« Je vous attends depuis des semaines, et tous sont au courant dans cette maison des périls que vous avez courus pour mener à bien votre mission. Nous savons quel service vous nous avez rendu, car vous apportez les documents, j'imagine ?

— Oui, je les ai sur moi, Excellence, et pour rien au monde, je ne me les serais laissés prendre ; mais, si je devais vous raconter toutes les aventures plus compliquées les unes que les autres, par lesquelles j'ai passé, ce serait une longue et passionnante histoire. Vous auriez peut-être du mal à croire que c'est l'expression exacte de la vérité.

— Je me suis renseigné, vicomte, et je n'ignore rien de tout cela, mais les papiers ?...

— Je ne pourrai vous les remettre que si vous avez la bonté de faire chercher un dentiste sans lequel il me serait impossible de les sortir de leur cachette.

— Quoi ?

— Votre Excellence comprendra que toutes les précautions étaient nécessaires, et —

avant mon départ de Paris — prévenu que des ennemis allaient me guetter tout au long du parcours, je décidai pour plus de sûreté de détruire les documents originaux après les avoir fait photographier et réduire au strict minimum.

— Extraordinaire !

— C'est grâce à cette ruse que je parvins à les dissimuler à nos adversaires, et on les trouvera sous un bridge d'une de mes molaires. Ils consistent évidemment en une feuille extrêmement mince, mais ainsi, nul n'en a eu connaissance, et ce sera pour moi un très grand honneur de les remettre entre vos mains, Excellence...

— Vous avez eu tout simplement une idée de génie, mon cher vicomte !

Takuma fut fier de se voir félicité aussi sincèrement et se vit payé de toutes ses souffrances dans cette minute qu'il avait tant souhaitée. Il expliqua :

— Par contre, pour égarer les soupçons, j'avais mis au fond de ma valise une enveloppe cachetée dans laquelle ils ne trouvèrent rien !

— Vous êtes véritablement un homme extraordinaire ! fit l'Ambassadeur, et soyez persuadé que la patrie vous en sera reconnaissante.

— Alors, je n'arrive pas trop tard ?

Il y eut un silence pendant lequel le Dr Kamahura parut réfléchir.

— Il vaut mieux que vous le sachiez : malheureusement, le courrier qui attendait votre venue et devait se charger de ces documents n'a pu rester à Vienne plus longtemps. il est parti voici trois jours..

— Vous m'en voyez navré, Excellence ! Surtout après ce que représente de luttes et d'angoisses ce piteux résultat... Je ne pensais vraiment pas que...

— Bien entendu, ce n'est pas votre faute, vicomte ! Nous le savons, et si cela est fort regrettable, vous n'en serez nullement tenu pour responsabe. Tranquilisez-vous à ce sujet. Ne voyez pas le moindre reproche dans mes paroles.

— J'ai fait de mon mieux pour mener à bien cette tâche délicate, constata amèrement le diplomate ne pouvant cacher sa profonde affliction.

— Nous aurions du vous faire rechercher beaucoup plus tôt. Pourquoi vous cacher que je ne pensais pas vous revoir jamais ? L'Ambassade était au courant des agissements de la dangereuse bande qui vous retenait prisonnier.

— Mais comment avez-vous pu me retrouver ?

— C'est l'inspecteur Zangli qui nous a mis

au courant de la rencontre qu'il avait faite avec vous, et comme vous pensez bien que les autorités suisses — qui surveillaient la mystérieuse villa depuis longtemps sans parvenir à mettre la main sur les bandits — nous tenait au courant de leurs investigations, c'est ainsi que nous avons appris que vous étiez tombé en leur pouvoir. Mon cher collègue, le marquis Kakuzo Okakura m'avait informé de votre départ, et devant votre retard, je résolus aussi vite que possible de vous venir en aide. Les polices suisses et autrichiennes avaient votre signalement et celui de votre valet de chambre que nous savions avec vous, et c'est pourquoi, au poste frontière où vous arriviez on vous reconnut immédiatement. Le commissaire me téléphona aussitôt qu'il se fut assuré qu'il ne se trompait pas, et je vous attendais avec impatience. Voilà.

— Alors M. Waldinger savait tout ?

— Il le fallait bien pour pouvoir vous reconduire jusqu'ici. Mais si la police de notre pays à montré ses capacités en vous ramenant, celle de cette admirable petite république d'Helvétie n'a pas été au-dessous de sa tâche. Vicomte, je vais vous apprendre une nouvelle qui vous comblera de joie : Zangli a réussi à mettre *le Cercle Bleu* hors d'état de nuire. Désormais on ne parlera plus de cette bande

de malfaiteurs internationaux car ils sont tous sous les verrous.

— Ainsi, l'inspecteur intraitable qui voulait à toute force m'attribuer le nom de ce Nahiburu de malheur, s'est rendu compte de son erreur?

— Oui, et croyez qu'il s'en est excusé quand il a compris la vérité ; c'était un bandit de la pire espèce, ce major. « Songez que le gouvernement Japonais avait promis une forte récompense à qui capturerait cet homme dangereux, et que nul n'était parvenu à l'arrêter. Or, aujourd'hui, je peux vous apprendre qu'il est sous bonne garde, et qu'il mourra en prison probablement. Je n'ai qu'un regret c'est de n'avoir pu l'envoyer chez nous, et lui faire infliger la peine qu'il mérite : la mort sans délai. »

— C'était certaiment, avec le général, l'âme damnée de cette organisation secrète. Mais, à propos, pourquoi se nommait-elle : *le Cercle Bleu ?*

— Je l'ignore, et nous le saurons sans doute jamais, cette appellation devait correspondre à un langage spécial des criminels entr'eux... Quant au pseudo prince Marakoff, inutile de vous dire qu'il était filé et qu'il subira le même sort que le « major ».

— Vous ne me parlez pas de Christiane, c'est-à-dire Helena.

— Qui ?... Ah ! Cette femme qu'ils mêlaient à tous leurs tristes exploits : en réalité c'est une russe, ainsi que vous le prouvera son véritable nom, Sonia. Elle a été la plus difficile à capturer, mais — une fois prise — a tout avoué, et c'est de sa bouche que nous avons entendu résumer votre histoire. Je sais même, que lors de la seconde apparition de la mégère Katja, c'était elle qui — grimée à merveille — car elle a fait partie pendant un certain temps d'une troupe d'acteurs, a repris le masque de la vieille pour essayer de tirer de vous des indications, sous le coup de la peur.

— Tous les moyens leur étaient bons ! Cette transformation était extraordinaire, elle avait même pris a voix de la cuisinière, et quiconque s'y serait trompé, c'était hallucinant...

— Allons, allons n'y pensez plus.

— Je suis heureux, je vous l'avoue, de savoir que ces gens ne pratiqueront plus leur odieux système...

— J'ai ici un rapport très détaillé qui m'est parvenu ce matin même, si vous désirez le consulter, il est à votre entière disposition.

— Non, merci Excellence, fit le vicomte, je ne demande plus qu'une chose : oublier. Mais je ne sais si cela sera possible.

— Le temps est notre grand maître, mon ami, et sous peu vous n'y penserez plus.

— Permettez-moi d'en douter, ce voyage m'a coûté la moitié de ma vie, mes nerfs sont ébranlés, je le sens et il me faudra un long repos.

— Je vous plains de tout cœur ! dit le Dr Kamahura, et je sais que vous vous êtes conduit en véritable héros. Ce que vous avez fait est inoubliable et je ne vous souhaite que de reprendre au plus vite vos occupations car vous deviendrez un grand diplomate. Vous êtes encore jeune et l'avenir vous sourit... Je donnerai des ordres pour que vous habitiez ici même où vous serez comme chez vous. Un appartement vous sera réservé dans ma villa et je m'occuperai personnellement de votre repos.

— C'est trop de bonté ! Croyez que je suis infiniment touché de cette marque d'estime.

— Ne me remerciez pas, je me mets à votre disposition pour tout ce que vous pourrez désirer.

— Alors, j'ai une faveur à demander.

— Parlez, accordé d'avance.

— Il s'agit de Youki, mon brave serviteur qui a partagé mes peines et m'a sauvé la vie dans les circonstances les plus périlleuses. Puis-je insister tout particulièrement auprès de votre Excellence pour qu'Elle lui octroie la place qu'il mérite ? Il aime l'aviation et voudrait entrer dans l'Armée comme pilote.

— Rien de plus facile : le Ministre de la Guerre est un de mes meilleurs amis, ainsi je crois pouvoir vous promettre que ce souhait sera promptement réalisé. Ce garçon sera convoqué.

— Je préférerais que vous le voyiez vous-même, Excellence, il vous remerciera personnellement, et il sera si heureux...

Le Dr Kamahura se leva :

— Cette question est réglée, il ne nous reste plus qu'à sortir la feuille de sa cachette. Je vais appeler un de mes meilleurs dentistes de la capitale...

L'Ambassadeur décrocha le récepteur téléphonique et demanda le numéro...

XXVI

HARAKIRI

Le vicomte Takuma fut entouré de soins constants et de la sollicitude affectueuse de l'Ambassadeur, qui s'efforçait de lui faire oublier ses pénibles jours passés, et d'apaiser les remords qu'il se créait quant au retard impardonnable, disait-il, qu'il avait provoqué. Fanatique comme il l'était, le diplomate s'imaginait en effet être réellement responsable du contre-temps qui l'avait contrarié à son arrivée, et avait réduit à néant la mission dont on l'avait chargé.

Le Dr Kamahura avait beau le persuader que cette mission délicate s'était accomplie sans que leurs ennemis se saisissent des précieux papiers, ce qui était le principal, le vicomte ne croyait pas moins avoir failli à la dignité de sa race et de sa famille. L'attaché en fut touché au point de devenir som-

Lre et mélancolique. Il obéissait uniquement à cette idée fixe qu'il s'était créée, et restait des jours entiers, dans sa chambre, le regard vague, contemplant sans rien voir, assis auprès de la fenêtre, songeur, ne voulant recevoir personne.

L'Ambassadeur venait — de temps à autre — prendre de ses nouvelles, mais le mutisme de Takuma l'inquiétait de plus en plus, et il décida d'appeler en consultation les meilleurs praticiens de la capitale. Les médecins conseillèrent un traitement à base d'hydrothérapie, mais la santé du diplomate n'en montra aucun changement. Une grave dépression mentale s'était déclarée, et désormais le vicomte fut examiné quotidiennement par le célèbre Professeur Seidler, le plus fameux neurologue de l'Académie de Médecine viennoise.

Tokate Takuma qui avait échappé à de multiples dangers et à des tourments de toutes sortes, ne résistait plus à ces trop nombreuses épreuves, et le coup final l'achevait : sa constitution — robuste cependant — cédait. Il se sugestionnait continuellement, se croyant tantôt dans sa prison, tantôt dans l'avion en flammes ; s'imaginant tour à tour qu'on lui adressait des reproches, que le marquis Okakura lui confirmait cette opinion, et il se retrouvait sur sa chaise, muet, incapable

de se distraire ou de s'occuper l'esprit à quoi que ce soit. Il se dérobait à toute activité, se jugeant au-dessous de n'importe quelle tâche qu'on lui confierait, et ne voulant entendre aucun encouragement.

On le soumettait à un long traitement dont il disait d'avance qu'il n'obtiendrait aucune amélioration et décourageait tous ses amis.

Parfois il criait sans raison, souriait, allait et venait sans but, puis redevenait calme sans que l'on sache à quoi attribuer ces lubies.

Un jour qu'il se trouvait dans son état de prostration habituel, une main se posa sur son épaule et quelqu'un lui dit, doucement :

— Comment vous trouvez vous, aujourd'hui mon ami ? Mieux, j'espère.

— Non, non... répondit vaguement le vicomte comme s'il ne savait pas à qui il s'adressait.

Le Professeur Seidler le comtemplait avec une grande pitié. Cet homme illustre avait tout tenté pour le rétablissement de son malade, et chercha à l'arracher à ce mutisme qui le reprenait :

— A quoi pensez-vous ?

Takuma ne répondit pas, puis, il se dressa en se parlant comme à lui-même :

— Là... là, je la vois, elle est là !

— Mais qui ?

Le Professeur était habitué à ce genre de

scènes qui se renouvelaient assez souvent, et hocha la tête en reposant sa question.

— Katja... cria l'attaché hagard, les yeux perdus dans la vision horrible qu'il évoquait, elle me poursuit, et elle ne me quittera qu'à l'heure de ma mort.

— Calmez-vous, vous savez très bien qu'elle n'est pas là.

— Il faut que je vous explique, vous ne savez pas qui est cette femme....

— Mais si, vous me l'avez dit déjà, mais puisque c'était Christiane, voyons...

— Non, non... C'est toujours elle. Katja a ressuscité j'en suis sûr.

Le neurologue prit le poul du vicomte qui se laissa faire comme un enfant, l'examina à nouveau, puis lui conseilla de sortir de cette pièce où il s'anémiait, fenêtres fermées et rideaux tirés, selon le désir exprès du malade. Mais Takuma ne parut plus entendre...

En sortant, le Professeur rencontra l'Ambassadeur qui lui demanda anxieusement ce qu'il pensait de son hôte. L'autre ne cacha pas la gravité de cette commotion nerveuse.

— Je reviendrait demain, comme d'habitude, reprit le praticien aux tempes grisonnantes, d'un air préoccupé.

— Merci, cher ami. Je sais que vous tentez l'impossible pour le sauver.

— Oui, mais, même s'il se remet, il restera

encore longtemps dans cette prostration extrême. Si je puis me permettre de vous donner un conseil : ne le laissez pas seul, c'est l'élémentaire prudence.

— Entendu, d'ailleurs, son fidèle valet de chambre est désespéré et ne le quitte pas.

— Parfait. Ah ! Notre science s'avère bien faible dans de tels cas, c'est désespérant. Je crains que nous soyons obligé de le mettre dans une clinique.

— Pauvre, pauvre ami, fit Kamahura en reconduisant l'homme illustre qui lui laissait peu d'espoir...

L'Ambassadeur rentra lentement et s'empressa de renouveler à Youki la recommandation du Professeur. Il n'avait pas besoin d'insister sur ce point, car le fidèle domestique s'occupait de son maître avec un dévouement exemplaire. Son désespoir muet faisait peine à voir.

Et un soir, ce fut la catastrophe : le serviteur ayant dû s'absenter quelques instants pour aller chercher un remède trouva close la porte de son protecteur. Tokate Takuma s'était enfermé, et il était impossible d'enfoncer le lourd battant en bois plein. Youki frappa, appela, rien ne répondit.

Force lui fut donc d'aller chercher un serrurier et quand l'Ambassadeur se précipita avec le domestique affolé, et suivi de tout le

personnel de la maison dans la chambre sombre, ils ne trouvèrent plus qu'un corps inerte sur le sol : le diplomate avait cessé de vivre. Il avait fait *harakiri* avec une arme qu'il s'était procuré secrètement, de la collection du Dr Kamahura. Celui-ci possédait en effet toute une panoplie de sabres de grandeurs et de formes diverses qui remontaient à des siècles et avaient appartenu aux plus célèbres familles japonaises qu'il avait connues. Et Tokate Takuma avait — sciemment — dérobé un de ces sabres...

C'en était fait : le vicomte mourait dans l'accomplissement de son devoir sacré, persuadé qu'il avait failli à l'honneur de ses ancêtres, et victime peut-être des supplices que lui avait imposés ceux du *Cercle Bleu*...

Tout près de lui gisait l'arme, et une feuille ses amis de sa décision irrémissible.

Izanagi et Izanami m'appellent, car je ne suis indigne du nom que je porte et de mes aïeux vénérés. Ma Patrie restera grande et puissante dans l'Eternité. Moi, je retourne d'où je suis venu...

Je lègue toute ma fortune à mon fidèle serviteur, Youki, qui m'a prouvé maintes fois son dévouement, et je garde un souvenir ému de mes amis en les remerciant de leurs bontés.

TOKATE TAKUMA

Ainsi mourut un héros dont l'acte est peut-être incompréhensible pour les Européens, mais dont l'exemple n'est pas le seul des fanatiques de cette race jaune qui forme le grand Empire du Levant...

En ce qui concerne Youki, qui était désormais un homme riche, il faut ajouter que — deux ans après ce triste événement — il se tua dans un accident d'aviation, un étrange destin ne lui permettant pas de survivre à son maître...

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)